

Fièvres

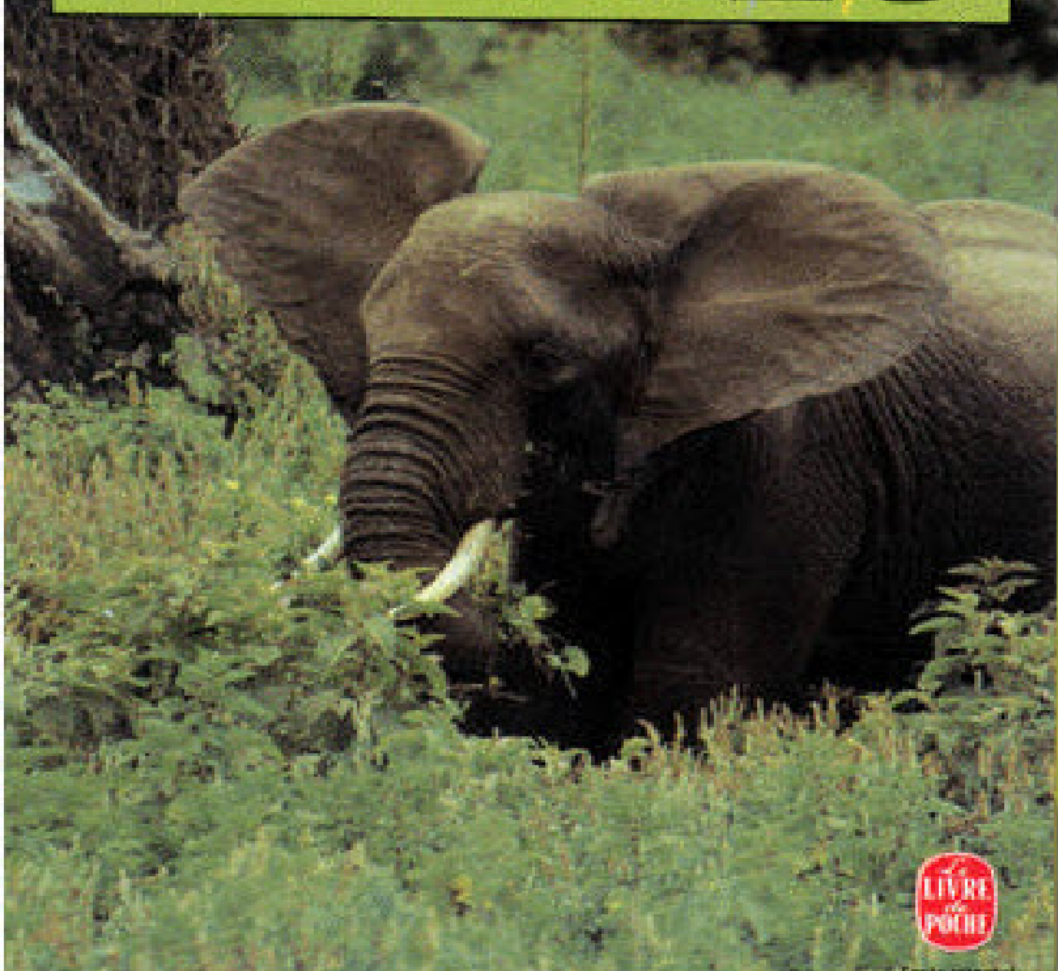
Cizia Zykë

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

CIZIA ZYKË

FIÈVRES



LIVRE
de
POCHE

FIÈVRE

Cizia Zykë



PROLOGUE

Congo, Nord-Ouest du pays, au bord du fleuve.

Le village avait subi une tornade. Une force monstrueuse s'était acharnée sur tout ce qui dépassait du sol, avec une rage de détruire évidente, une envie délibérée de tout réduire en un amas de ruines.

Sur les vingt-huit petites casemates de boue des Kuyus, trois seulement demeuraient debout. Les autres avaient été pulvérisées, ne laissant que des tas de terre défoncés, semblables à autant de chantiers. On aurait dit un immense terrain vague de terre brune passé au bulldozer.

De loin en loin surgissaient quelques objets, pathétiques : des bidons et des bassines d'émail, pliés et cabossés, comme passés sous un camion, un tabouret de bois réduit en miettes, des nattes déchirées, des débris de toits de palmes... Les petits greniers de terre séchée, crevés, avaient laissé échapper toutes les réserves de grain du village.

Sur la droite, un peu plus loin, à la lisière des premiers grands arbres, les trois préaux de planches élevés sous nos directives n'avaient pas mieux résisté. Transformés en bois d'allumage, ils étaient répandus dans les herbes qui les dissimulaient à moitié.

Les carrés de cultures maraîchères, amoureusement soignés et fruits de tant d'efforts, avaient été labourés sans pitié. Les treilles de bambou déchiquetées, le réseau de tranchées d'irrigation inutilisable. Il ne restait rien de nos précieux « plants expérimentaux ».

On pouvait lire aussi la violence de ce qui s'était déchaîné contre eux sur les visages noirs et fermés des Kuyus qui nous suivaient pas à pas, en troupe, hébétés. Leur attitude morne, inhabituelle, et leurs yeux désolés ajoutaient à la tension. Les cochons et les poules, qui traînaient d'ordinaire dans le village avaient fui. Le silence était total et pesant.

— L'enfoiré, grinça Paulo. L'enfffffoiré...

Le vieux Paulo, les dents serrées et le regard assassin, encaissait mal l'addition des dégâts. Cette fois-ci, M'Bumba avait fait fort.

Devant nous, cinq cadavres, étendus sur des nattes, dans le soleil cru de cette fin d'après-midi, commençaient à puer. Il y avait deux femmes dont l'une, le pagne rouge vif toujours noué sur les reins, avait la poitrine enfoncée. Le corps le plus impressionnant gisait à son

côté. Il s'agissait d'un homme, dont la mort avait dû être atroce. Pas un membre n'était d'aplomb, tous brisés en plusieurs endroits et dotés de plusieurs articulations supplémentaires. Par endroits, la chair avait éclaté en plaies repoussantes et déjà décomposée par la chaleur. La tête avait perdu toute forme, en miettes, comme si elle avait été prise et écrasée dans un gigantesque poing. Un autre, également désarticulé, en bambou sanguinolent, les yeux révulsés et envahis de mouches, était l'un des frères du chef. Un type sympathique d'une trentaine d'années que, en tant que notable, nous avions parfois reçu chez nous. Le dernier était un des innombrables gamins du village, un grand d'une quinzaine d'années.

L'horreur et la colère qui nous prenaient devant ce spectacle nous avaient réduits au silence. Même Paulo n'arrivait pas à jurer. M'Bumba était un démon, une bête infernale. D'où venait tant de sauvagerie chez un animal que nous n'avions même pas attaqué ?

Le jeune Montaignes, pour sa part, n'avait jeté qu'un coup d'œil aux cadavres. Il avait tiré un mètre de couturière d'une de ses nombreuses poches et, accroupi, ses éternelles lunettes sur le bout du nez, les bras tendus au maximum, il mesurait une empreinte : un gigantesque cercle aux bords irréguliers, la marque incroyable d'un des pieds de l'éléphant.

— Quatre-vingt-deux centimètres, dit-il rêveusement. C'est monstrueux !

PREMIÈRE PARTIE

Heureusement, notre hangar avait échappé à la destruction. Il était bâti à une centaine de mètres du village, au bout d'une langue de terre qui entraînait dans le fleuve, et M'Bumba n'avait pas daigné venir jusque-là. Ce n'était pas une demeure luxueuse, mais nous y tenions. Nous l'avions conçue vaste et propre, et durant huit mois y avions passé des moments paisibles et très agréables. C'était un bâtiment rectangulaire, en planches de bois rouge et au vaste toit de palmes tressées, dont la pose avait monopolisé tout le village. Un côté s'ouvrait largement sur le fleuve, par une grande porte coulissante de garage et se prolongeait par une terrasse en bois. Ce petit chef-d'œuvre sur pilotis, idéal pour les petits déjeuners et les soirées, surplombait l'eau du fleuve, la crique qui bordait notre presqu'île et notre embarcadère. Du côté orienté vers la terre, un grand panneau proclamait en lettres vertes sur fond blanc : « COMPTOIR GÉNÉRAL DE COMMERCE. »

À l'intérieur, outre les chambres délimitées par des cloisons, une vaste salle servait tout à la fois de salon, de taverne particulière, de magasin et d'entrepôt. Des sacs de grain et du matériel de brousse cohabitaient avec quatre énormes fauteuils victoriens, ramenés de la ville en pirogue, des objets d'art vaudou que nous n'avions pas voulu vendre, des boîtes de conserve, des bouteilles, des armes.

Malgré l'enseigne et les stocks, le « Comptoir Général de Commerce » n'était pas vraiment un magasin. C'était plutôt par jeu, en clin d'œil à la grande tradition coloniale, que nous avions donné cette appellation à notre demeure. Elle correspondait parfaitement au majestueux décor, au cœur de l'Afrique où nous nous étions posés.

Quand cette histoire a démarré, au moment donc où l'éléphant est venu nous provoquer, ses cinq protagonistes étaient réunis dans ce comptoir en avancée sur le fleuve depuis huit mois.

On dit souvent de nous que nous sommes anormaux. Aussi, pour éviter toute incompréhension, est-il préférable que je brosse, avant toute chose, le portrait des membres de cette brillante équipe.

Tout d'abord, privilège de l'âge oblige, je parlerai de Paulo. Le vieux Paulo ou, comme il se surnomme lui-même, « Paulo-le-Pourri ». Pour présenter quelqu'un, on commence en général par son âge, ce qui, pour Paulo, est une précision impossible à donner. Quand je l'ai rencontré, il était déjà vieux, et ça ne date pas d'hier. Il avait alors rigoureusement la même dégaine : petit, un bide rond porté confortablement en avant, des pieds solidement plantés sur le sol, des jambes écartées, les mêmes cheveux longs du même gris, les mêmes grands yeux clairs et mobiles, brillants d'intelligence.

Seules au fil des années les rides et les marques de l'action s'étaient accentuées : de grosses poches sous les paupières, souvenirs de tant de

plaisirs pris sans compter ; deux profondes rides verticales aux coins de la bouche, dessinées par beaucoup de rigolades et de détermination ; des pattes d'oie autour des yeux qui s'étaient plissés devant tant de spectacles étranges. Un menton toujours en avant, un nez de faucon, des éclats parfois dangereux dans le regard, voilà l'homme.

À part ça, jovial et excessif, gueulant fort dans un langage imagé, en bon fils de Provence, Paulo était né sur le Vieux-Port et restait Marseillais jusqu'au bout des mocassins vernis, bien qu'il eût quitté la ville, poussé par des nécessités urgentes et judiciaires, des siècles plus tôt, à l'âge de quinze ans. Son caractère demeurerait sous de nombreux aspects conforme à son pseudonyme. Paulo-le-Pourri ne respectait rien ni personne, sauf moi.

— J'ai toutes les qualités, petit, disait-il. Je suis jouisseur, vicieux, retors, menteur et vénal. La main gagnante, Petit ! Les cinq clefs du monde et de la grande vie !

Mais je savais, pour l'avoir côtoyé, qu'il possédait d'énormes qualités qu'il montrait moins, et notamment un cœur énorme et pas si pourri que ça. J'avais bien trente ans de moins que lui. Et malgré cette différence d'âge, notre amitié était un sentiment profond, tissé de rires, du souvenir des risques pris en commun, d'un grand respect l'un pour l'autre et d'une totale absence de tricherie. À chaque fois que le destin nous rassemblait quelque part, et il le faisait souvent, c'était parti pour une aventure. Pour moi, sa présence dans l'action était un plaisir supplémentaire. Pour lui, c'était pareil.

Notre point commun, c'était notre même conception de la liberté, c'est-à-dire entière, sans concession et quoi qu'elle coûte. Il était, comme moi, un individualiste. Nous avons toujours vécu en dehors, si ce n'est en opposition aux normes.

Recherche de liberté et d'action ? Quête de sensations ? Envie de vivre le plus fort et de goûter au maximum les émotions qui peuvent être ressenties par un homme, il est bien difficile de définir l'aventure et les raisons qui poussent à choisir une telle vie. C'est un monde à part, dont les règles et les destins diffèrent de toute autre société. Une tribu de types spéciaux, pirates, éclopés, chevaliers, grands rêveurs, obéissant à des principes personnels différents. Si le terme « aventurier » est chargé d'un sens immoral dans le langage officiel, sachez que Paulo et moi sommes fiers de pouvoir le revendiquer.

Vous raconter ce que fut la vie avec Paulo, nos innombrables ratissages de continents, nos entreprises démesurées, nos nombreuses fortunes, nos ruines subites, nos combats et nos guerres, serait trop long.

Sachez seulement que nous étions en Afrique depuis trois ans. Pour Paulo, c'était sa cinquième « campagne chez les Noirs », comme il disait. C'était modestement ma troisième. Une série de grandes classiques : contrebandes, chaînes de discothèques – avec de l'ambiance –, escroqueries en tout genre... Les deux plus réussies furent une guérilla dans un pays du Sud, à laquelle je nous avais fait rallier par idéal démocratique. Celui-ci se traduisait par des haricots à tous les repas, des conseillers cubains bourrés et puants, à l'humour plus lourd que leurs godillots. Comme il fallait s'y attendre, Paulo vola la caisse. En ami inconditionnel, je le suivis dans l'autre camp, et tout se termina après quelques mois en une superbe poursuite vers la frontière. Il y a aussi une affaire de diamants, au Zaïre. Nous avions en effet fondé la « International Diamond Mining Investigations and Investments Company », une firme florissante, qui fit trop de jaloux et finit très mal au bout de quelques mois de grand luxe et de respectabilité.

Est, ouest, sud, le rythme de nos actions, et plus encore celui de nos fuites, réduisit considérablement le nombre des pays d'accueil possibles. Brûlés partout pour au moins une décennie, nous trouvâmes refuge dans ce paisible Congo-Brazzaville. Après deux ans de tourbillon, nous étions à la recherche de quelques mois de vacances.

Un jour, je vis dans une vitrine d'un hall d'hôtel international des sculptures et d'hideux objets en ivoire. Nous fîmes une rapide estimation de la valeur au kilo, la trouvâmes sympathique, nous procurâmes des armes et devînmes chasseurs d'éléphants ! Oh ! on ne travaillait pas beaucoup. Les éléphants qui traînaient dans le coin étaient de vieux solitaires, chassés de leurs troupes, et ils ne se manifestaient que de loin en loin. D'autre part, le prix de l'ivoire à la vente nous assurait largement de quoi alimenter notre petit train de vie et, à ce moment-là, on ne cherchait rien de plus. La vie coulait paisiblement, entrecoupée de sorties de chasse, de virées à la capitale, sans événements particuliers. Il n'y avait pas d'emmerdeurs pour nous demander des comptes. La région, parsemée de marécages, de forêts inextricables et de zones de végétations délirantes, n'intéressait personne.

Nous entretenions les meilleurs rapports avec nos voisins, les Kuyus, qui avaient admis notre présence sans difficulté et largement contribué à notre installation. En retour, nous faisions tout ce que nous pouvions pour que notre séjour chez eux leur soit le plus profitable possible. Nous avons donc investi dans du matériel scolaire, aiguillé leur travail agricole sur des plants plus cotés sur les marchés de la ville, organisé un système de coopérative pour stocker et livrer leurs grains et édifié plusieurs petits bâtiments, aujourd'hui détruits, comme une infirmerie, avec le matériel nécessaire aux premiers soins.

Les Kuyus étaient les seuls clients de notre comptoir. Bien entendu, ils avaient un crédit illimité. Ils n'en profitaient, malgré nos insistances, que très peu.

*

Montaignes avait débarqué dans ce décor huit mois plus tôt, comme une aberration de la logique qu'il était. Nous vîmes un soir arriver une pirogue pourrie, l'avant surchargé de trois vieilles malles de voyage. Un jeune homme aux traits d'adolescent poli ramait, le dos au courant, dans un costume de lin trop grand, des lunettes sur le bout du nez. Il avait abordé maladroitement l'embarcadère, mais il ne pouvait pas faire autrement : encore quelques mètres, et son tronc d'arbre trop chargé à l'avant, troué au fond, quittait définitivement la surface. Puis il nous avait rejoints sur la terrasse, remontant ses petites lunettes pour nous dévisager d'un air affable, et avait déclaré :

— Enchanté, je m'appelle Montaignes. Est-ce que vous faites hôtel ou quelque chose dans ce goût-là ?

Paulo le fusilla longtemps du regard. Sans doute est-ce l'étrangeté du jeune personnage qui lui valut ce jour-là de ne pas exécuter un plongeon forcé dans le fleuve.

— On a une tête d'aubergiste ? Tu penses qu'on est venus là pour faire le bistrot !

— En ce cas...

— Assieds-toi, coupa Paulo. Tu vas bien prendre le pastis. C'est l'heure ! Montaignes resta la nuit, puis quelques jours. Au bout de trois semaines, sans qu'on sût très bien comment, il faisait partie du décor. Il était extrêmement sympathique, toujours prêt à converser, et il nous étonnait toujours par l'étendue et la variété de ses connaissances. Il savait exposer des faits sans être ennuyeux et son éducation, visiblement du meilleur monde, le poussait naturellement à ne jamais déranger, se montrer importun ou ennuyeux.

À part ça, maladroit, paumé dans l'espace et distrait comme trente docteurs Schweitzer, son désordre chronique avait petit à petit envahi tout le comptoir.

Il avait des livres en quantité. Gros, épais, avec la reliure en carton. Des traités bourrés de chiffres. D'autres avec de belles gravures de plantes et d'insectes. Des insectes ! Il en avait un nombre impressionnant, cloués sur des planches et des bouts de polystyrène, tous avec leur étiquette, leur nom en latin et des codes auxquels je ne

pigeais rien. Un sextant de marine, des tubes de chimie, du matériel de dissection, un crâne humain prénommé Arthur et remarquablement complet. Des cartes, des échantillons, des bricolages, qui tous se trouvaient disséminés dans la pièce, au gré des réflexions et des inspirations de leur propriétaire...

Nous ne savions pas, et n'avons jamais su d'où il venait. Nous n'avions pas posé de questions. Ce n'était pas dans notre nature. Quel conflit, drame, cassure, l'avait fait partir ? Quel grand chagrin d'amour avait poussé ce jeune savant sur une pirogue trouée, à suivre sans espoir le cours du Congo ? Le mystère était total, mais nous sentions chez Montaignes, Paulo et moi, une rupture d'avec le monde, une coupure qui était d'une autre nature que la nôtre, mais aussi totale. C'est sans doute, pour une grande part, ce qui avait facilité son entrée dans notre intimité, d'habitude si protégée.

La présentation du « Comptoir Général de Commerce » serait incomplète si l'on oubliait Gamine. C'était une fille africaine, une adolescente, qui vivait avec nous. Nous l'avions rencontrée de la manière la plus bizarre possible, un peu moins d'un an auparavant.

Les expéditions de chasse ne nous prenaient que peu de temps, une quinzaine de jours, de loin en loin. Un grand nombre de nos sorties étaient guidées par un autre commerce, qui rapportait plus que l'ivoire, pour moins d'efforts. Nous avions des contacts, dans la capitale, avec plusieurs réseaux d'acheteurs d'art vaudou, intéressés par des statuettes et des sculptures, que nous allions chercher dans les villages les plus reculés, pour les négocier à des prix d'achat invraisemblables et les revendre à des sommes vertigineuses. Une de ces sorties nous avait menés très loin au nord, dans un village proche de la frontière avec la République centrafricaine. Là, boudant à distance des autres enfants, Gamine nous avait interloqués.

À première vue, nous la primes pour une blanche, tant son teint était clair. Nous l'étudiâmes plus précisément, malgré les mauvais regards qu'elle nous jetait, et la vérité apparut. C'était une fille noire à la peau blanche. Elle était africaine de traits, de positions, de chevelure et de comportement. Seule sa peau avait ce bizarre teint de méditerranéenne. Elle était métisse ou quarteronne, avec un quart de sang blanc : petite fille d'un colon s'étant satisfait sur la bonne, d'une bonne sœur ayant craqué un soir de lune, cela aussi resterait un mystère.

Le chef du village, qui nous vendait un lot de figurines de bois nous proposa de la joindre au marché et de l'inclure dans le prix. À ce que nous comprimes, la petite n'était pas bien acceptée par les autres, et son caractère de cochon provoquait des crises et des désordres toute la journée. Nous achetâmes donc Gamine et elle prit la route du

comptoir avec nous. Je me souviens d'elle alors comme d'une petite fille peu aimable, aux traits toujours déformés par une grimace, trop grande, dégingandée, la croupe en arrière, des jambes trop droites et des pieds trop grands pour sa taille.

Elle mit du temps à s'habituer et eut de nombreuses crises et des replis colériques sur elle-même. Puis, petit à petit, elle se rendit compte que nous étions sympas, que nous déconnions comme des gamins, que la vie avec nous était confortable et qu'on l'aimait bien. Elle se calma donc et chercha à se rendre utile. En quelques mois, guidée par un Paulo qui l'avait prise en affection, elle devint une estimable cuisinière et conquist l'honneur d'avoir l'entière responsabilité de notre table. Elle avait appris le kuyu à une vitesse extraordinaire, tout comme la cuisson des plats préférés de Paulo, et baragouinait même quelques mots de français.

Pour l'assister dans sa tâche, je lui avais adjoint un petit Kuyu qui, sans qu'il lui fût rien demandé, était venu s'installer chez nous. Il s'appelait Octave, « Tatave » pour Paulo et les intimes. C'était le simplet du village. Comme tel, il n'était pas exclu mais vivait un peu à part de la communauté. Contrairement à tous les autres Kuyus, il était tout petit et très gros. Sa bille ronde, couronnée de tous petits cheveux tressés, était percée de deux grands yeux ahuris. Paresseux, lymphatique même, il consacrait toute son énergie à trouver à manger et à mastiquer. Tatave était la bonne humeur du comptoir. Il suffisait de le voir débarquer, avec une lenteur extrême, son gros ventre en avant, un éternel sourire aux lèvres, pour avoir envie de rigoler.

Je ne sais pas pourquoi les Kuyus l'avaient décrété idiot. Il m'avait toujours semblé assez malin, avec des comportements sensés. Gamine ne le laissait jamais échapper au travail et piaillait toute la journée contre lui. Il avait, il est vrai, la spécialité de s'endormir dans nos hamacs et au fond des fauteuils. Quand on s'asseyait sur lui par inadvertance, il se secouait en silence, descendait sans hâte et partait chercher un autre refuge dans l'indifférence la plus totale. Bref, comme tout un chacun dans ce hangar au bord de l'eau, Tatave était un type un peu spécial.

*

En Afrique, les drames s'oublent aussi vite qu'ils sont vécus intensément. La fête de la nuit avait lavé toute tristesse. Comment rester tendu devant cette immensité d'eau verte à nos pieds, cette luminosité du soleil sur l'eau, dans la tiédeur encore agréable du petit matin ?

En contrebas de la terrasse où nous prenions le petit déjeuner, cinq

Kuyus, nos employés habituels, et une dizaine de gamins paresseux déchargeaient notre pirogue des ballots et des caisses de marchandises que nous avions ramenés de Kinshasa et de Brazzaville.

— Mais enfin, ça a une dimension, une corne d'éléphant, s'énervait Paulo. Tu as bien vu ? Dis-moi, elle était grande comme la table, ou plus ?

— Grand ! Grand ! Plus grand ! répétait Gamine, en roulant des yeux, un simple pagne rose autour des reins.

— Lui, graaaaaannd ! cria-t-elle en étendant les bras.

— Et la défense ? Tu l'as vue, la défense ?

La petite se foutait de la défense et du poids de l'ivoire. Elle ne pensait qu'à l'énorme masse terrifiante qu'elle avait vue. Pour nous donner une idée, elle ne pouvait qu'écartier les bras au maximum, lever les yeux au ciel et multiplier les moues effrayées. Un monstre grand comme la maison. Et peut-être plus !

— Vouii ! Grand ! Moi, peur, courir vite vite. Bébé courir. Avoir peur aussi.

Bébé, son petit chien, était un petit bâtard à poil jaune qui la suivait partout, l'air coupable. Il sautillait tout autour de sa maîtresse, l'air encore plus effrayé qu'elle, qui trépignait maintenant les deux bras levés. On ne pouvait pas ignorer les deux petits seins pointus, à la jolie forme ronde et ferme, qu'elle agitait ainsi sous notre nez. Elle devenait jolie, Gamine.

— Ça suffit, grogna Paulo. Cache tes nichons, que tu exhibes ! C'est pas qu'ils sont vilains, mais on pourrait...

Il tendit un peu la main vers une des petites pointes pour la pincer. Gamine se recula d'un bond, outrée, et bien entendu se mit à hurler et à trépigner de plus belle.

— Allons, ma belle... d'accord, ça va bien... Tout doux, ma belle...

— Toi, pas bon ! Toi, vieux pas bon ! Pas beau ! Paulo se dépêcha de s'éclipser pour revenir porteur du paquet de cadeaux pour Gamine. Lors de notre tournée à Kinshasa et Brazzaville, pour des affaires, des achats et un bon bain de modernisme, nous avions bien sûr pensé à lui rapporter quelques petites choses.

Paulo sortit un long tee-shirt vert fluorescent, imprimé d'un Donald Duck, une grosse barrette et un bracelet de plastique du même vert éclatant.

— Té, mets plutôt ça, que tu nous agaces ! Gamine s'immobilisa net. Un ravissant sourire de joie éclaira son visage. Elle nous dévisagea les uns après les autres, ses grands yeux noirs brillant de plaisir et grommela :

— D'acco'. Moi, mettre tricot.

— Bien sûr, ma petite, quand on est une demoiselle, on ne va pas seins à l'air ; c'est bon pour les enfants, pas pour les jeunes filles !

Nous essayions tous d'inculquer un peu de pudeur à Gamine. En quelques mois, la petite fille disgracieuse était devenue une grande adolescente, puis, ces dernières semaines, un beau brin de fille solide et rieuse, aux appas, ma foi, fort gracieux.

Je ne savais pas si c'était immoral, comme disait Paulo, qui ne m'avait jamais semblé être un champion en vertu de jeune fille. Ce qui était certain, c'est que la présence alentour desdits appas perturbait notre assemblée de mâles d'une façon bien naturelle. Petite protégée, petite sœur ou pas, quand c'est joli, on regarde. Et Gamine, fine mouche, s'en était rendu compte. Il avait suffi d'un sifflement admiratif, en plaisantant, et de quelques compliments pour lui faire comprendre que toutes ces nouvelles rondeurs provoquaient de nouveaux égards.

Ravie de se savoir jolie, en fille libre qu'elle était, elle découvrait le plaisir de montrer combien elle l'était. Certaines de ses provocations, toutes enfantines, nous mettaient parfois dans l'embarras. Le tout sans mauvaises pensées, bien sûr.

Je pense que j'avais sa préférence, à moins que je ne me sois fait des idées. À table, elle remplissait toujours mon assiette d'une ration double. Peut-être calculait-elle ma part en fonction de mon grand volume, tout simplement. Elle avait bien affirmé à plusieurs reprises :

— Moi, marier avec toi, Elias.

— Mais ce n'est pas possible. Tu es trop jeune. Chez les Européens, tu sais, les filles se marient plus tard. Quand elles sont grandes...

— Quand moi grande, moi marier avec toi, Elias.

Mais comme elle avait juré la même chose à Montaignes, qui s'était empressé de venir s'en vanter, je ne me faisais pas trop d'illusions sur mes fiançailles.

Le petit déjeuner se prolongeait, et la chaleur montait rapidement sur la terrasse. La conversation, bien entendu, ne roulait que sur M'Bumba.

M'Bumba, en dialecte kuyu, signifie « l'esprit ». Le nom de M'Bumba pouvait être attribué à tout un tas d'animaux ou de choses de la brousse. Cela voulait dire exactement : « la chose qui est

manipulée par un mauvais esprit ».

Ce M'Bumba-là était un vieil éléphant solitaire, amputé d'une défense, vicieux et gigantesque. Il était devenu une légende locale, M'Bumba le mutilé, M'Bumba l'éclopé... sévissant dans la région depuis quatre ans. Il avait sans aucun doute été chassé de sa tribu. Ce genre de vieux mâle, rendu fou par de phénoménales rages de dents, s'énerve et finit par charger sur tout ce qui bouge, y compris ses congénères. Évincé de son troupeau, celui-là avait trouvé refuge ici. La vie solitaire n'arrange pas ces vieux éléphants. Ils s'aigrissent, sont en proie à des paranoïas terribles, et se lancent dans des rages folles et dévastatrices. M'Bumba, le vieux mutilé, avait à son palmarès d'immenses pans de forêts, des plantations et même des villages comme le nôtre. Ses barrissements de fureur au loin avaient tenu des gens éveillés pendant des nuits entières.

Sa mutilation avait contribué, si nécessaire, à établir sa célébrité. La défense gauche était tronquée au premier tiers et, disait-on, aiguisée comme une épée. Les gens d'ici en avaient très peur. Ils lui prêtaient des intentions maléfiques et une ruse phénoménale. De toute évidence, comme pour toutes les belles légendes, ils en rajoutaient.

Rapidement, son sort fut réglé. Que croyait-il, ce vieux pachyderme ? Qu'il pouvait impunément venir mettre le bordel sur notre domaine ? Non. Il nous avait attaqués. Mieux : provoqués. Nous partirions donc le plus tôt possible à sa recherche, nous le dénicherions et nous l'abattrions, comme l'exigeait la logique.

*

Nous avions encore deux jours devant nous. La lune serait pleine pendant deux nuits encore, et il fallait respecter cette période, consacrée par toute la nature aux amours, et pendant laquelle, animaux ou hommes, personne ne chassait personne.

Paulo, en tricot de peau, un chapeau de paille sur le haut du crâne pour se protéger de la chaleur, un verre de Ricard très allongé d'eau et de glace devant lui, s'excitait sur sa calculatrice. Il martelait à grands coups d'index le clavier en marmonnant : Tu te rends compte ? Une défense pareille !

Montaignes lui avait fourni, en fonction de l'empreinte mesurée et d'un savant calcul de rapport, la taille approximative de l'éléphant. Paulo en déduisait la grandeur de la défense, donc bientôt le poids, qu'il multipliait par une somme en dollars. Le résultat le faisait glousser.

— Nom d'une bite ! Tu parles d'un morceau, oh ! Je vais te dire, même si cet empaffé d'éléphant de mes deux n'en a qu'une, elle va nous rapporter gros, sa ratiche !

Les Kuyus disaient que M'Bumba était parti vers le nord-ouest, là où il séjournait habituellement, une région de forêts denses et presque inextricables, que nous ne fréquentions guère. Pour y parvenir, il fallait remonter le cours de la Sangha, qui se jetait dans le Congo à quelques centaines de mètres en aval de notre comptoir.

— Hé ! Hé ! ricana Paulo. Ça fait longtemps que ça me démange d'aller voir par là. Il paraît que la forêt est dure. Personne n'y va. M'étonnerait pas que le cimetière se trouve là-dedans... Ouh ! Tais-toi, Elias ! Je sais ce que tu vas dire...

Paulo caressait des rêves de cimetière d'éléphants, recelant une fortune en ivoire, où il n'y avait qu'à se baisser pour ramasser... La légende d'un tel endroit courait par ici, – comme partout où il y a des éléphants –, et Paulo s'était mis en tête qu'il était l' élu qui le découvrirait. Certains soirs, après des discussions passionnées, nous avions vu le cimetière en rêve. Paulo était le plus crédule. Montaignes, partagé entre la science et les jolis songes, ne se prononçait pas. Pour ma part, je n'y croyais pas, mais je trouvais la légende belle. En matière de chasse à l'éléphant, cette découverte aurait été la plus belle des aventures. Un squelette, une fois, qui nous avait procuré deux belles défenses appréciables, mais loin du compte entrevu dans l'enthousiasme des soirées.

Le cimetière, l'Afrique mystérieuse, le fin fond de la jungle... Cela aurait fait une aventure du tonnerre.

Montaignes, de plus en plus énervé, fumait cigarette sur cigarette, contemplait le large, revenait à nous et trépignait, signes d'une réflexion intense. Je l'observai. Dans cet état, il pouvait parfaitement glisser et tomber à l'eau, ou Dieu sait quoi d'autre ! La petite lueur d'humour était réapparue dans ses yeux, le moral revenait donc à grande vitesse.

Il faut dire que, de nous trois, Montaignes avait été le plus touché par l'attaque de M'Bumba. Il avait perdu toutes ses « plantations expérimentales », comme il disait : un vaste espace planifié et irrigué après des mois d'efforts et dans lequel un essai de cultures maraîchères commençait à prendre bonne tournure ; de même l'infirmerie, édiflée dans un élan de générosité vite oublié, qu'il avait entretenue et développée. À peu près tout ce qu'il avait construit pour les Kuyus avait été broyé.

C'était sûrement l'idée de se venger qui le rassérénait. Cela prouvait qu'on pouvait être un intellectuel humaniste et néanmoins

éprouver des petites pointes de méchancetés. L'idée d'aller tuer M'Bumba lui plaisait visiblement.

— C'est du côté du lac ! dit-il tout à coup. Le nord-est, la direction du lac !

— Le lac ?

Montaignes disparut pour réapparaître une seconde plus tard, les bras chargés de tous ses rouleaux de cartes, en éventail. Il en laissa tomber deux sur le sol, échapper trois sur la table, qu'il déplaça, déroula, bousculant toute la vaisselle.

— Tatave, aide-moi, bon dieu ! Il pointa son index au centre d'une gigantesque tache verte.

— C'est là ! Le lac Tébé, appelé aussi le lac aux Dinosaures !

Nous nous rapprochâmes.

Habituellement, nous voyageons peu à l'aide de carte. C'était Montaignes qui nous avait montré, pour la première fois, où se trouvait le comptoir, aussi avions-nous un certain respect pour son savoir. Et, d'une manière générale, les informations de ce garçon étaient intéressantes.

Je vis un cercle bleu, qui devait représenter deux mille mètres de diamètre, perdu dans des centaines et des centaines de kilomètres carrés de forêt primaire, en vert clair. Tatave faisait le singe, la joue collée sur la carte, en essayant de lire, les yeux bloqués sur le côté. Montaignes lui repoussa la tête à grand-peine et déroula une deuxième carte, blanche, plus ancienne.

— Voyez, il n'est même pas indiqué sous sa bonne forme sur les cartes d'état-major. Il n'y a que sur la photo satellite qu'il apparaît vraiment.

— Et les dinosaures ?

— La légende est née au cours d'une expédition du début du siècle, conduite par un fou d'Anglais qui était sûr d'y trouver une sorte de continent perdu, avec de grands reptiles vivants. Ils ont disparu corps et biens.

— Eh bé...

— Ce n'est pas tout ! En 1975, une expédition scientifique française, formée de biologistes et de naturalistes, est partie vers le lac dans le but d'en explorer les berges. Il y a des centaines d'espèces et de sous-espèces, insectes et plantes, qu'on connaît mal en forêt dense...

— Et alors ?

Montaignes eut un petit sourire ironique.

— Ils se sont plantés. Difficultés en tout genre, maladies. Un mort, je crois. Ils ont rebroussé chemin avant d'avoir pu explorer les abords du lac.

Je comprenais mieux. Montaignes voulait être le premier botaniste – ou quelque chose de ce genre – à explorer le lac aux Dinosaurès. Voilà une expédition qui, avec un éléphant maudit, un cimetière et un lac perdu, démarrait fort.

Personnellement, l'idée de traquer cette bête, réussir à l'approcher, lui coller une balle blindée dans le haut du crâne et voir s'écrouler devant moi cette masse, tout cela n'avait rien pour me déplaire.

*

Dès la disparition du soleil, la ronde des tam-tams commença, avec des rythmes excitants, rapides, pour ne plus jamais s'arrêter : ça faisait trois soirs que les Kuyus faisaient la fête pour célébrer les morts et digérer leur tristesse. Cela expliquait d'ailleurs leur hébétude durant le jour. Dans une autre circonstance, ils ne se seraient soûlés qu'une nuit, mais la présence parmi les victimes du frère du chef avait allongé les festivités et ils cognaient avec ardeur sur ces troncs d'arbres creux, aux résonances redoutables, les uns graves et sourds, les autres aussi aigus qu'un cri.

De plus, ces trois nuits coïncidaient avec la traditionnelle et mensuelle célébration de la pleine lune, qui se leva, ronde, énorme, blanche, quelques heures plus tard, alors que des torches à longues flammes rouges s'étaient allumées à tous les points du village dévasté.

Les joueurs de tam-tam semblaient infatigables. Cela faisait plusieurs heures qu'ils martelaient leur instrument et ils parurent jouer encore plus fort à l'apparition du grand astre blanc. Depuis longtemps, hommes, femmes et enfants s'étaient lancés dans la danse. Les guerriers avaient peint leur visage de couleurs vives qu'ils confectionnaient eux-mêmes, jaune d'un côté, rouge de l'autre. Ils ressemblaient à des démons lâchés dans la nuit.

Un groupe de femmes peintes en rouge jusqu'aux épaules, la poitrine nue, une ceinture de paille enserrant la taille, menait le sabbat au centre de la fête. Elles servaient de modèle à tout le village. Nulle part ailleurs que dans leur cercle, abondamment éclairé par les torches, les rythmes n'étaient aussi suivis. Elles s'abaissaient, se relevaient, les épaules rouges et les bassins tournoyaient, les jambes se relevaient jusqu'à la poitrine et frappaient le sol à des cadences

accélérées.

Les Kuyus s'étaient échauffés les deux premiers soirs, attendant l'explosion de cette nuit. L'air se chargeait des vapeurs d'herbe, dont tous s'envoyaient d'énormes bouffées. Le *dokoumé* dont étaient faites les torches dégageait des fumées âcres, chargées de senteurs douces, aux vertus aphrodisiaques.

Les danses atteignaient leur paroxysme. Tout devenait plus confus. Les reflets des corps noirs, les visages de diables, les mouvements saccadés des ballets, les éclats des pagnes des femmes, les danseurs solitaires pris de frénésie. Des litanies s'élevaient, reprises et martelées par tout le village. Y revenait sans cesse le nom de M'Bumba...

Nous avions pris place un peu à l'écart, participant de notre coin à la tristesse générale. Gamine nous avait accompagnés, son tam-tam sur l'épaule. Elle avait aussitôt rejoint le groupe des musiciens et pris sa place dans la grande ronde de musique. Elle frappait de toutes ses forces, visiblement prise comme tout le monde par cette démente volontaire, hystérie libératoire, qui se faisait de plus en plus sentir et que nous autres Blancs n'arrivons que rarement à atteindre.

Octave nous avait lui aussi quittés pour plonger dans la danse. Un groupe de gamins se trémoussait à quelques mètres, serrés les uns contre les autres, en rigolant. Le plus jeune n'avait pas plus de deux ans. Il se balançait de façon comique, tombant souvent, son gros nombril en avant.

L'ibago circulait parmi les danseurs. C'est une écorce qui, macérée dans du vin de palme, décuple les effets délirants de l'ivresse, fait monter l'euphorie et le désir sexuel. Nous avions notre propre réserve et la décoction commençait à agir, combattant un peu notre découragement. L'attaque de M'Bumba était un mauvais coup pour notre moral. Il venait de foutre en l'air un an de travail, d'investissements et de présence dans le coin.

Des hurlements animaux montaient de la foule. *L'ibago* s'emparait des esprits. Les ballets perdaient du rythme et se transformaient en gesticulations débridées, sans lien avec les tambours, au son de plus en plus infernal.

L'odeur de sueur monta d'un cran et envahit tout l'espace, âcre, prenant presque à la gorge. Elle masquait toutes les fumées, porteuse des déchaînements physiques, chargée de musc et d'appels amoureux.

L'ivresse montait en moi. Nous nous surprenions à éclater de rire ensemble, bêtement heureux. Les femmes avaient jeté leurs pagnes. Les couples se provoquaient, face à face. Les hommes se tenaient droits, la poitrine large et fière, avançant par sauts, l'argument en avant. Les femmes s'offraient, bassin en avant, cuisses ouvertes et tendues à craquer, les hanches agitées de va-et-vient follement rapides

et indépendants.

À quelques pas de nous, un jeune mâle au visage jaune, au bandeau noir sur le crâne, s'agitait comme un diable. Il sautait droit, bras et jambes écartés, tournant sur lui-même comme s'il défiait toutes les femelles du village, la tête agitée de violents tremblements. Deux jeunes filles aux muscles longilignes, nues et peintes comme des oiseaux étaient pliées en arrière face à lui. Leur tête touchait presque le sol derrière elles, écartelées au mépris des lois de l'équilibre, les pieds semblant s'accrocher au sol. La lune était au centre du ciel.

Des couples s'empoignaient maintenant et quittaient en courant les cercles de torches, pour les zones d'ombre d'où s'élevaient bientôt des hurlements de plaisir. C'étaient des cris aigus, totalement libres de retenue, des appels de vie débridés qui venaient ajouter à l'excitation des danseurs. Au milieu de la nuit, trois jeunes filles peintes et arrogantes vinrent s'asseoir avec nous.

Une nuit d'Afrique, torride et électrique, comme seuls ces coins reculés, dans la brousse et hors du monde, peuvent encore en offrir. Le chef du village – nous l'appelions « Chef », tout simplement – vint nous rendre visite en fin de matinée. C'était un colosse, qui devait sans doute sa place de chef à sa stature, plutôt rare chez les Kuyus, en général de taille moyenne. Il est difficile de dire son âge, mais le bonhomme devait être assez vieux si on en jugeait par l'épanouissement de son bide et le nombre impressionnant de ses enfants.

Il portait un short et une chemise de nylon qu'il n'arborait, ouverte, qu'à notre intention. Entre autres colliers et pendentifs, figuraient en bonne place sur sa vaste poitrine, les Ray-Bans que nous lui avions offertes. Il entra sans façon, laissant ses deux hommes d'escorte, des guerriers armés d'arcs, l'attendre au-dehors.

— Alors, Chef, lui demandai-je pour l'accueillir, c'est la catastrophe ?

— Oh ! Pas bon ! Pas bon ! M'Bumba ! Aussitôt assis, son attention fut attirée par le radiocassette posé sur la table, qu'il se mit à tripoter. L'appareil l'avait toujours fasciné. Il en avait compris le mécanisme presque immédiatement. Il retourna la cassette, appuya sur la touche « play » et eut un petit rire de contentement en entendant de la musique.

Nous avions souvent eu l'occasion de remarquer combien ce type, absolument privé de ce qu'on appelle « culture », était intelligent. Grand chasseur, réputé pour sa ruse et sa connaissance de la forêt, il brillait également en mécanique. Les moteurs Yamaha de nos pirogues n'avaient pas de secret pour lui. Il nous les avait fait redémarrer

quelques fois, alors que n'importe quel mécanicien aurait décidé de les jeter.

Extrêmement sympathique, il avait accueilli, suivi et aidé notre installation avec une constante jovialité. Nous n'avions jamais eu de problèmes avec lui. Sans doute voyait-il son avantage là où il était et, matériellement, il avait raison. Mais il éprouvait aussi pour nous une réelle affection, qui nous faisait plaisir.

Il consentit à boire un peu de Ricard. Il n'appréciait pas du tout l'alcool, ce qui nous empêchait de le faire profiter des trésors de notre cave. Mais par politesse, il acceptait toujours un peu de pastis, avec beaucoup d'eau. Encore fallait-il que Paulo y mette toute son insistance. Pour le vieux, Marseillais de souche, authentique fruit du Vieux-Port, né des amours d'un joueur de boules et d'une chanteuse prostituée dans les années dix, rien ne se discutait de sérieux entre hommes sans une goutte d'apéritif anisé.

Nous palabrâmes longuement sur l'attaque de M'Bumba et le malheur qui en était résulté, jusqu'à ce que Paulo se tape sur les cuisses.

— Bon, eh bé, c'est pas tout, Chef. On va te filer la marchandise, hé ? Pendant qu'on y est...

Comme toujours, nous avons ramené de Kinshasa des cadeaux pour le village : des rouleaux de tissus, des bougies et des allumettes, de l'aspirine et du lait concentré en quantité. Le chef accepta chaque présent avec une courbette digne, puis attendit sans un mot. Son regard allait de l'un à l'autre, sans qu'il puisse retenir un petit sourire inquiet. Tous, nous savions ce qu'il espérait, et Montaignes attisait son impatience. Finalement, il tira de sa poche un long paquet et le lui tendit.

— Pour toi aussi, nous avons un cadeau.

C'était une montre, énorme, inoxydable et antichoc. Le chef l'essaya à son poignet droit, l'observa, regarda la montre de Paulo, réajusta la sienne au poignet gauche, et s'esclaffa, content du résultat. Heureux, il se mit à crier longuement en dialecte, serrant Montaignes à l'étouffer dans ses gros bras. Quand il fut un peu calmé, je lui appris la nouvelle :

— Nous allons partir à la recherche de M'Bumba, et le tuer.

— Oh ! Pas bon ! Laisser M'Bumba. Lui venir, lui partir... Revenir encore. Toi pouvoir rien faire.

Tout sourire et toute joie avaient disparu. Il roulait de grands yeux,

le visage inquiet, et secouait négativement la tête, le teint gris.

— Non, Elias. Toi laisser M'Bumba. M'Bumba, esprit !

Il planta son doigt sur ma poitrine, puis sur celles des deux autres.

— Toi, Elias, pas esprit. Toi, pas esprit. Toi, Montaignes, pas esprit. M'Bumba esprit. Beaucoup de danger. Beaucoup de mort.

— Oui, Chef. On fera attention.

— Non ! Esprit pas bon !

Devant son affolement, Paulo jugea bon d'intervenir.

— Notre Dieu, expliqua-t-il, était en grève. Ce qui explique le désastre dont nous avons été victimes. Mais il a repris le boulot maintenant, et sa lumière plane sur nous. Tu comprends, Grand Chef ? Et il est plus fort que les esprits, tu peux me croire !

Le chef refusa toute argumentation et déclara que nous ne pouvions partir à la chasse sans que les Kuyus aient appelé sur nous les esprits contraires à M'Bumba.

— Nous faire cérémonie pour toi, toi et toi. Après pouvoir trouver M'Bumba. Fusils rien faire. Toi doit avoir protection.

Devant l'inquiétude du chef et sa détermination, il était difficile de refuser et de rester poli, voire respectueux.

— Toi, toi et toi venir maintenant. Moi dire à tout le monde. Aller voir sorcier maintenant. Pas bon, pas bon pour Kuyus. M'Bumba pas aimer nous. Toi venir.

Ces gens ont une conception du monde entièrement fondée sur des croyances et des coutumes qui interviennent dans chaque décision, chaque événement et jusque dans les actes de la vie quotidienne. Contrecarrer ces croyances, c'est désordonner la vie, et c'est donc à ne pas faire. Ce continent, nous le savions par expérience, fourmillait d'histoires de sorcellerie, d'envoûtements et de poisons. Notre village n'échappait pas à la règle et abritait son propre sorcier, personnage indispensable, consulté à tout événement, et notamment pour combattre les maléfices, comme dans le cas présent.

Notre confort et la tranquillité de notre retraite étaient fonction de nos relations avec les Kuyus. Nous avions toujours respecté leurs rituels et nous étions efforcés de les comprendre.

— Ça y est, gémit Paulo à voix basse, ils vont nous gonfler avec

une cérémonie. On en a pour trois heures. Dis-lui quelque chose. Refuse !

— On peut pas refuser. Ça va les vexer.

— Si vous permettez, intervint Montaignes, il me semble que cette fois-ci, ce sera une cérémonie spéciale. Je suis curieux de voir comment les Kuyus combattent l'esprit contraire.

Paulo le fusilla du regard, soupira, chercha une solution et se résigna.

— Banco, Grand Chef ! abdiqua-t-il. C'est quand tu veux pour la messe.

*

Le village entier s'ébranla en cortège vers le domaine du sorcier.

— Putain ! jugea Paulo. C'est du sérieux. On a du monde !

Nous suivions un chemin de terre, en direction de la forêt. Les Kuyus n'étaient pas très grands, mais athlétiques. Leur peau était noir charbon. Les jambes, habituées aux courses en forêt, étaient remarquablement puissantes et arquées. Les guerriers avaient le crâne rasé ou recouvert de cheveux très courts. La plupart arboraient sur le front des bandeaux de cuir noir. Ils étaient peu nombreux à avoir emporté leurs arcs, mais tous, comme toujours, avaient un coupe-coupe à la main, ou à la ceinture de leur short.

Nous passâmes devant des groupes de femmes qui allaient sans se presser. Les cheveux courts, les seins abîmés, la taille et la croupe enroulées dans des tissus multicolores, elles se parfumaient d'une essence poivrée qui embaumait autour d'elles. La plupart portaient un bébé, calé sur le dos par une bande de tissu.

Des gamins en short blanc marchaient par groupe de quatre ou cinq. Souvent ils venaient nous toucher les mains, marchant autour de nous en rigolant doucement. Beaucoup de jeunes hommes portaient des tambours en bandoulière. De temps en temps, l'un d'eux lâchait un roulement, pour s'entraîner.

Nous marchâmes un bon moment dans la forêt, où l'atmosphère était plus lourde. Les cris des femmes et des enfants, les roulements soudains de tam-tams y prenaient une résonance particulière. Nous débouchâmes bientôt dans une clairière rase et ensoleillée, au centre de laquelle se tenait la maison du sorcier, carrée, en bois, recouverte d'un toit de tôle et de palmes. Deux totems de bois sculpté en marquaient l'entrée. La maison était entourée d'un grand cercle fait de

pieux fichés en terre.

Le sorcier était un vieil homme au dos courbé, dont le visage, d'apparence juvénile, était empreint d'un air de gentillesse et de bienveillance. Il nous accueillit avec force sourires et hochements de tête satisfaits.

— Bonjour ! Bonjour !

Ses yeux étaient toujours mobiles. Quand, par instant, son regard plongeait dans le mien, j'étais surpris de son intensité : deux éclats noirs et brillants, qui reflétaient une intelligence profonde. Ce type possédait d'évidentes qualités, tournées vers un travail intérieur très cérébral. Ses yeux y avaient acquis cette force dont, en détournant vite le regard, il semblait s'excuser.

La foule se répartit et s'assit dans le grand cercle, paisiblement, tout autour de nous. La porte d'entrée de la maison cachait un mince couloir, très étroit, fait de piquets de bois. Y étaient accrochés divers gris-gris, des peaux de bêtes, et un crâne humain recouvert de terre. Dans des bidons de plastique découpés, exposés au soleil, des bouquets de plantes séchaient. Le sorcier, de la main, nous fit signe de le suivre et disparut dans le goulet qui lui servait de hall d'entrée.

— Bonjour ! Bonjour ! nous invita-t-il à le suivre avec son seul mot de français.

Ce fut d'abord le bruit. Un sifflement multiple et agressif qui me fit froid dans le dos, avant même de les voir. La pièce était sombre, moite. Il y régnait une puanteur acide, réulsive. Pour tout mobilier, il n'y avait que des statues de bois, des figures d'hommes et d'animaux. Entre elles, partout où se posaient les yeux, louchaient de longs corps de serpents.

Glacé, incrédule, je repérai non seulement d'énormes boas, imposants mais inoffensifs, mais aussi des crotales et des vipères vertes et jaunes, répandues dans le coin et dont les morsures sont mortelles. J'en découvrais des centaines à présent. Ils s'étaient mis à ramper à notre arrivée et désormais toute la salle grouillait. Paulo se serra contre moi en jurant. Montaignes était blanc comme sa veste de costard.

— Bonjour ! Bonjour !

Le sorcier nous faisait signe de le suivre. Nous lui emboîtâmes le pas, en une rigoureuse file indienne, sans mouvement brusque et les fesses bien serrées. Le vieux fakir épousseta une natte par terre et, tapant de la main sur le sol, nous fit signe de nous asseoir.

Nous nous mîmes à genoux, aussi mal installés que possible. Les reptiles, je le comprenais maintenant, se massaient tout autour de nous, respectant la même distance. Nous nous trouvions dans un espace triangulaire, délimité par trois statues grossières, que ces saloperies ne franchissaient pas. Ils se contentaient de dresser vers nous des têtes anguleuses, et de nous fixer de leurs yeux morts. On les sentait hostiles.

Le vieux con, propriétaire du lieu, était allé à l'autre bout de la pièce, marchant sans se soucier le moins du monde des serpents, comme s'il n'y pensait même pas. Il but un peu d'eau, qu'il cracha à grand bruit, puis il entama une sorte d'exercice respiratoire, emplissant et vidant ses poumons avec force. Au fur et à mesure de ses expirations, une litanie s'échappait du fond de sa gorge.

— Aram, Aram, Aram, Aram, Aram, Aram. Pssssssssh... Aram, Aram, Aram...

— C'est parti pour durer, grinça Paulo.

Il essuya la sueur sur son visage et sur son torse, regardant furtivement autour de lui.

— Bordel ! On n'est pas à l'aise avec ces bestioles. Et j'ai un mal aux genoux !

— Aram, Aram, Aram...

Le sorcier saisit une jarre emplies d'un liquide blanc et épais. Un frémissement parcourut la masse des serpents. Il remplit un bol et but à longues gorgées. Il poussa un cri aigu et se resservit un verre. Un autre cri, comme l'aboiement d'un petit chien et, cette fois, il but à même la jarre, s'en renversant abondamment sur la poitrine.

Sa peau se mit à dégouliner de transpiration. Il revint vers nous et nous servit à chacun un bol de sa mixture. Ses yeux étaient exorbités, comme deux morceaux de charbon. Il tremblait, secoué de petits cris bizarres. Quant au liquide, il était gluant, puant, amer et pimenté. Le vieux jappait devant nos visages, les serpents nous surveillaient. Nous bûmes, pour ne pas vexer... Au même moment, à l'extérieur, une tempête de tambours se déclencha. Un martèlement rapide et incroyablement bruyant, la pièce était une caisse de résonance. Ou bien était-ce ma tête ?

Ils battaient partout autour de nous. Le fracas paraissait venir de tous les points, puis se déplacer autour de la maison. Sous le choc, j'eus bientôt du mal à suivre mes pensées. Je pris soudain conscience de la chaleur. Ma chemise était trempée et collait à ma peau. Ce n'était pas le soleil sur les toiles du toit. La chaleur venait de l'intérieur, d'une boule de feu qui me faisait bouillir et ruisseler.

Une dernière peur réflexe envahit mon esprit. Ma gorge était soudain devenue brûlante. Elle gonflait démesurément, asséchée, et menaçait de m'asphyxier.

Que se passait-il ? Quelle saloperie nous avait-il fait boire ? C'était du poison ! Ils nous avaient piégés ! Je perdis pied et tombai dans une hallucination.

Rien n'apparaissait plus que par bribes, en flashes, au rythme insensé des tambours. Le visage du sorcier, écarquillé dans un hurlement que je n'entendais pas, allait et venait follement contre moi. Alors qu'il semblait loin, sa figure enflait démesurément pour me dévisager en tête-à-tête.

Des modifications subtiles de ses traits faisaient de son visage un masque hideux, grimaçant, aux énormes dents poussant à vue d'œil ; puis, tout à coup, il reprenait sa place là-bas, sur le petit corps voûté qui était resté en arrière.

Pendant des instants de brève conscience, je percevais les tambours. Mais leurs rythmes me prenaient et m'emportaient dans leurs directions infernales, comme une dolby stéréo démoniaque et primaire. Je perdis bientôt la conscience du son. Seuls subsistaient les vertigineux loopings que les rythmes faisaient subir à mon esprit.

Une gueule de serpent me dévisageait. Une tête rigoureusement carrée. D'un joli vert d'eau, strié sur le museau d'une bande jaune dont je distinguais chaque reflet, chaque écaille. Je sursautai et tombai indéfiniment en arrière quand sa langue, précise, se lança vers mon visage. Un bloc de frayeur s'abattit sur moi et me paralysa à jamais quand la vipère ouvrit sa gueule. J'eus la vision exacte de ses crocs, du filet de bave qui y coulait et de sa gueule ouverte comme sur un cri. Les yeux striés avaient hypnotisé mon regard et je sentis s'insinuer dans mon esprit la menace d'une haine froide et calculatrice.

Et tout ce sang qui coulait ! Un ruisseau de sang qui venait de ma paume, d'une entaille dont les bords me paraissaient terriblement profonds et déchiquetés...

Non. Ce n'était qu'un filet de sang. Le sorcier m'avait coupé et maintenant, en me tenant le bras, il me faisait saigner sur une statue de femme au sexe disproportionné. Il triturait ma main et s'acharnait sur la coupure. L'inquiétude revint. Pourquoi mon sang n'arrêtait-il pas de couler ? Cela faisait des heures qu'il s'écoulait. À présent, c'était sur un pagne de femme grisâtre. D'énormes gouttes rouge vermillon s'y écrasaient absorbées immédiatement par le tissu. Le vieux vicieux voulait me saigner... Paulo se tenait la tête à deux mains, en proie à une souffrance indicible. De grosses larmes coulaient sur ses joues. Il fixait on ne sait quoi, très haut, et marmonnait

convulsivement. Chaque point de la pièce était une tête de serpent noire, rouge, ou de ce joli vert d'eau, qui me fixait tranquillement.

Montaignes, une main levée au plafond, déclamait quelque chose. Il voulait se faire entendre malgré les tambours, mais aucun son ne sortait de sa bouche. Ses lunettes tombaient à l'extrême bout de son nez. Ses yeux étaient rouge albinos. De sa main levée, coulait également une traînée de sang qui ne s'interrompait pas.

Je reçus un coup derrière la tête.

Un immense flash blanc, et puis plus rien. Je m'éveillai comme si j'émergeais de quelque chose de très noir. Je restai trois minutes immobile, regardant sans raison les tresses de palmes du plafond. J'étais incapable de faire un geste, ni même de commander un mouvement à mon cerveau, le corps raide.

Les connexions se firent lentement. Je reconnus mon plafond, fus capable de m'essuyer le visage et de me redresser sous la moustiquaire. Aussitôt, tous les symptômes d'une cuite monumentale me submergèrent. J'éprouvais de plus une violente douleur à la main sur laquelle je m'appuyais.

Mes deux paumes étaient fendues dans toute leur largeur, presque à la base des doigts. Deux entailles faites d'un seul coup et sûrement à la machette. Des bribes de souvenirs de la veille, les serpents et les tambours, commencèrent à revenir.

Je m'examinai en grognant, vérifiai mon visage dans la glace, sans trouver trace d'autre dégât, puis je me plaçai devant la fenêtre. Il faisait plein jour sur le fleuve. Hébété, je restai de longues minutes à fixer l'eau verte, la tête vide. De temps en temps, je regardais mes mains mutilées avec stupéfaction. Enfin, je parvins à formuler une pensée cohérente :

— Ils sont tous fous dans ce pays ! Paulo rugissait :

— Bordel à queue ! Qu'est-ce que tu me racontes !

Je l'entendis avant même d'arriver sur la terrasse, où il était attablé avec Montaignes. Je les rejoignis en soupirant. Paulo pouvait être très fatigant pour quelqu'un qui avait envie d'un petit déjeuner tranquille, et de café fort.

Et bordel à queue faisait partie de ses jurons de la catégorie « Grosse Colère ».

— Il a failli nous empoisonner, nom d'une bite ! Tu te laisserais faire, ma parole ! Tu boirais n'importe quoi pour voir les étoiles !... Ah ! Te voilà, toi ! me jeta-t-il en guise de salut. Tu tombes bien. Tu sais ce qu'il me raconte ?

Aïe ! C'était pour moi. Montaignes, ravi d'échapper au feu, se plongeait lâchement dans son bol de café.

— Il me dit qu'on vit des expériences enrichissantes. En-ri-chis-santes ! Il a voulu nous tuer, ce vieux fou, avec ses reptiles et ses mixtures ! Que je ne pouvais même plus respirer ! Que j'avais chaud dedans comme si c'était l'enfer !

Il s'agitait, les deux mains levées, furibard, les yeux écarquillés, sa colère augmentant sans cesse.

— Et le coup de coupe-coupe sur les mains, c'est normal, peut-être ? C'est enrichissant ? Énergumène ! Masochiste ! Drogué ! Bordel de bordel, Montaignes ! Qu'est-ce que tu as dans la tête ?

— Mais ça suffit ! Laisse-moi tranquille ! Montaignes avait claqué son bol sur la table. Un geste d'énervement inhabituel de sa part. Son teint livide, ses yeux minuscules et le costume dans lequel il avait visiblement dormi témoignaient qu'il était de mauvais poil, lui aussi. Paulo l'agaçait, même s'il se contraignait à garder un ton posé.

— Je te dis simplement que nous avons vécu une expérience hallucinatoire, hors du commun. Ce que nous avons pris hier, c'est un acide. Avec quelques plantes et un chaudron, ce type arrive à quelque chose d'aussi puissant que le LSD, et aux effets psychotropes équivalents. C'est ça qui est extraordinaire.

— Foutaises ! C'est pas parce que tu aimes te droguer que tout le monde...

— Et cette invocation de l'esprit ? C'est fantastique ! Fabuleux !

Montaignes nous dévisagea l'un et l'autre, remonta ses lunettes et joignit les mains à la manière d'un professeur.

— Vous concevez bien le déroulement de l'expérience ? Le sorcier a invoqué l'esprit et l'a fait venir en nous par le canal du sang. Nous avons été initiés ! Maintenant, nous sommes la force négative de M'Bumba et les seuls à pouvoir lui résister. Vous avez bien compris ?

— Tout ça c'est du charabia ! Du petit-nègre ! Hein Elias ? Dis-lui quelque chose, toi...

La dispute et la grogne durèrent plusieurs heures, que j'occupai à songer à autre chose, ne voulant me mêler de rien. Un acide ? Un trip ? C'était effectivement ce qu'il y avait de plus proche de la mixture du sorcier. Cela n'avait rien d'étonnant sur ce continent où on se défonce beaucoup, surtout dans les coins reculés. La descente du Grand Esprit dans nos pauvres enveloppes charnelles ? C'était le but visé par le fakir.

Dans cette région, les tribus sont soumises à la loi du vaudou. Le même vaudou qui émigra, avec les esclaves, jusqu'aux Caraïbes. Le vaudou place les esprits en toute chose, toujours prêt à punir ou à jouer de mauvais tours. Il est terriblement puissant et échappe à tout contrôle humain. Mais on peut le déplacer, le « glisser » dans n'importe quelle chose, animal ou homme, comme une pile électrique qu'on placerait dans un appareil. C'est cette énergie qui, par exemple, peut guérir les maladies et, dit-on, faire revivre les morts.

J'ai beaucoup voyagé et vécu d'expériences endurcissantes. Il est inutile de me parler de croyances en un dieu ou en une quelconque force de bien. Je vis ma vie suivant mes propres concepts, en essayant de ne pas trop faire de mal autour de moi. Je suis en effet persuadé que l'existence est unique, et à consommer tout de suite. Religions, légendes, au-delà, esprits et surtout préceptes, je n'y crois pas.

Mais en Afrique, il se passe des choses étranges, je dois bien le reconnaître. J'ai une certaine expérience de ce continent et là, plus que partout ailleurs j'ai pu constater nombre d'empoisonnements, d'affaires ténébreuses, d'envoûtements conduisant à des morts inexplicables. J'ai également assisté à beaucoup de transes et de « crises de possession » étranges.

En Afrique, c'est indiscutable, il y a du mystère.

Gamine s'était pelotonnée contre moi, m'avait pris les paumes et félicité en passant son petit doigt sur les entailles. Elles me baragouinait que j'étais un grand, un très grand esprit, et se frottait contre moi, coquine et faussement admirative.

— Moi faire. Toi attendre, pas bouger.

Elle s'affaira à la cuisine, pilant et mélangeant des herbes odorantes et des morceaux de grosses noix, en faisant bouger son petit popotin.

— Attendre. Moi soigner.

Elle obtint bientôt une pâte claire et fluide, ressemblant à de la colle. Avec force mines et rires, elle me força à y tremper directement mes mains et massa longuement, du bout des pouces, mes deux blessures.

— Toi, tout bien maintenant. Toi, mains en l'air, pas bouger !

Avec un petit rire, elle me laissa en pénitence, les deux mains levées en attendant que sa mixture sèche, pour aller soigner les deux autres « Grands Esprits ».

Dès que le vernis s'effrita, nous ne ressentîmes plus aucune

douleur. Le soir même, à notre grand étonnement, il ne subsistait dans nos paumes qu'une ligne blanche à peine sensible. Naturellement, Gamine se refusa à tout éclaircissement expliquant simplement que le sorcier avait fait déposer certains ingrédients de l'onguent miracle pour nous, ce matin, devant la maison.

*

Puis ce fut le branle-bas de combat. À la première heure, Paulo était sur l'embarcadère, tempêtant au milieu d'une poignée de Kuyus hilares, dans un désordre général de cris, d'allées et venues, et d'empilements de caisses.

Pour le Vieux, qui s'était autoproclamé chef de l'intendance, la règle qui prévalait lors de toutes nos expéditions avait été définitivement fixée :

— La jungle, on est d'accord. Mais le cul au sec et sans bestioles. Du confort !

Et comme cette chasse à M'Bumba différait de nos expéditions habituelles, et que c'était un petit luxe que nous nous offrions, Paulo ne lésinait pas. Selon de nouveaux principes qui proclamaient que « cette fois-ci, on n'allait pas, mais pas du tout se faire chier », l'intendant chef vidait les stocks du comptoir.

Nous partîmes avec trois pirogues, les plus grandes. Des pinasses d'une dizaine de mètres, d'un seul bloc, sculptées dans l'arbre même, larges et propulsées par des moteurs 45. Deux auraient suffi, mais Paulo voulait en destiner une entièrement à la cuisine et aux vivres, car il avait déploré plusieurs fois au cours des chasses précédentes l'absence à nos côtés d'une « cantine flottante ».

Il fallait en outre empiler le petit groupe électrogène, un bétail de vingt-cinq kilos, un grand fût de gasoil de deux cents litres, une caisse à outils... Et puis de l'éclairage : des lampes à gaz et des dizaines de recharges, des torches électriques, des boîtes de piles, une rampe de cinq projecteurs puissants, montés sur pieds.

Pour la cuisine, deux gazinières et leurs bouteilles de rechange ; une batterie exagérée de marmites, casseroles et bidons divers. Pour le cul au sec, des dizaines de mètres de bâche et de toile plastique, des lits « ramis » pliants, en toile kaki et montants de bois, avec – s'il vous plaît –, leurs petits matelas ; des sacs de couchage et des couvertures de l'armée. Nous avons une étonnante moustiquaire, vaste comme un chapiteau, qui nous permettrait, le soir venu, d'isoler tout notre campement. Chacun avait en outre la sienne sans compter celles de

rechange. Des tables de camping, fauteuils pliants, machettes, pelles, marteaux, outils coupants, savons, miroirs, shampooings, brosses à dents complétaient l'équipement.

Les provisions de bouche, réparties dans plusieurs cantines de fer et d'innombrables sacs de jute, occupaient à elles seules un vaste espace. Paulo avait pris toutes les boîtes de conserve, des kilos de riz, de nouilles, de sucre, huile, café et j'en passe. Il avait également fait transporter une caisse de Château-Monbrisac 1976. Nous avions trouvé ce lot de médoc, d'une cuvée exceptionnelle, au marché noir, à Brazzaville. Sans doute provenait-elle d'un notable à qui un officiel français avait fait un petit cadeau, et qui avait besoin d'argent.

Pour l'arsenal, des poignards en quantité, vingt boîtes de balles blindées et semi-blindées, à charge nitro. Et puis, dans une caisse étanche, trente bâtons de dynamite et des détonateurs.

Trente ? Je m'étais étonné, mais Paulo m'avait répondu, le regard ailleurs, que c'était pour la pêche. La pêche ? C'est vrai qu'il traînait de gros et délicieux poissons dans le fleuve, mais un seul bâton nous aurait assuré une friture pour au moins quinze jours. La pêche n'expliquait pas tout.

La vérité, c'est que Paulo aimait les grosses explosions. Pendant toutes les aventures que j'avais vécues avec lui, il avait fallu qu'il fasse sauter quelque chose. Mais enfin, pour le moment, nous partions juste pour une chasse. Même pas une expédition. Un safari plutôt. Est-ce qu'une telle quantité ne serait pas un peu...

— Mieux vaut trop que pas assez ! avait tranché Paulo.

Et il ne revint plus sur le sujet. Le Vieux aurait emporté un tank, si on en avait eu en stock.

Les trois carabines, bien sûr, étaient là, prêtes à embarquer, dans leurs valises de protection en inox. Pour chasser l'éléphant, l'homme a dû inventer des armes de gros calibre, ne tirant qu'un coup, à une vitesse et une puissance redoutables. C'est qu'on ne tue pas un éléphant en traître ! Il faut venir le tirer de face, pour toucher le crâne, à moins de vingt mètres, et il vous voit. Qu'on oublie les images d'éléphants placides et pittoresques dans les réserves du Kenya. C'est une montagne de muscles, haute comme un camion, retorse et sauvage, habitée par l'instinct de tuer, qui fonce alors sur vous.

L'éléphant est le roi des animaux. C'est le plus puissant, le plus intelligent de la faune, et le pouvoir de sa force est inégal. Même les grands fauves lui foutent la paix, sous peine de se faire écraser et démembrer sans pitié.

Aussi avions-nous d'excellentes armes : une Weatherby 478, très puissante, l'arme favorite de Paulo. J'avais pour ma part une

Winchester « Express ». Une Winchester 375 simple avait naturellement atterri dans les mains de Montaignes. Ce sont des armes sûres, rapides, puissantes, ce qui se fait de mieux.

*

Les pirogues furent prêtes en fin d'après-midi. Le départ était fixé pour le lendemain, à l'aube. Pendant que les derniers arrimages s'opéraient sur l'embarcadère, à un rythme de fin de journée, nous réglâmes la question du recrutement. En premier lieu, il nous fallait une intendance efficace. Seule une bonne organisation permettrait d'éviter les problèmes matériels, tels que les moustiques, les parasites, l'humidité des marécages et l'épuisement consécutif aux journées de traque. Il fallait au moins deux personnes à ce poste.

Paulo et Montaignes voulaient bien manger. J'étais d'accord. Gamine fut donc engagée à l'unanimité. Elle était jeune, mais elle savait tenir un foyer en y mettant, en plus, ce qu'on aimait. Elle possédait en outre une connaissance naturelle de la forêt et y évoluait parfaitement à l'aise. Enfin, elle avait demandé à Paulo de nous accompagner, et aurait fait un drame si on le lui avait refusé.

Pour l'assister à ce poste, nous lui adjoignîmes Octave. Ce n'était peut-être pas une recrue du meilleur choix mais, encadré par Gamine, il saurait se montrer utile. Et puis nous l'avions sous la main. Paulo scella la discussion en décrétant que l'expédition, à nos côtés, serait très instructive pour « Tatave », comme il l'appelait.

Et Tatave, hélas !, partit avec nous.

Notre première intention était de prendre des Kuyus comme pisteurs. Nous en connaissions quatre ou cinq dans le village, avec qui nous avions déjà travaillé. Nous partîmes donc demander au chef, selon les usages, de nous confier deux de ses gars, aux conditions et aux salaires habituels.

Mais le village était en travaux. Au bord du fleuve, les femmes, les jambes dans la boue, confectionnaient de grosses briques gluantes que les hommes transportaient et assemblaient. Partout s'élevaient déjà des amorces de murs. Tous les groupes qui nous saluaient étaient en plein travail. Nous ne pouvions pas priver le chef de deux de ses hommes au moment où il avait besoin de chacun d'entre eux. Nous renonçâmes et transformâmes notre passage en visite de politesse. Nous prendrions comme pisteurs deux de ces Petits Bonshommes qui vivent plus bas dans la forêt.

*

Le chef arriva sur l'embarcadère à l'heure du départ, au petit jour. Il était venu escorté de huit guerriers qui, aussitôt, posèrent leurs arcs et se mirent à l'eau pour aider au départ des pirogues.

— Salut Grand Chef ! lui dis-je depuis le bord.

À le voir là, monumental, son poids seul faisant trembler notre ponton, un pressentiment m'envahit, celui de partir pour plus longtemps que prévu.

— Tu fais attention à tout, hein, Grand Chef ? On te confie la maison.

— Oui, oui ! Toi attention M'Bumba.

— Mais ouais, mais ouais, cria Paulo, sans doute inquiet à l'idée d'une nouvelle cérémonie. On fera attention. Promis.

Les guerriers poussèrent les pirogues dans le courant. Nous laissâmes dériver un moment. Le ciel était bleu sombre, annonçant un beau jour. Il faisait frais et silencieux. L'eau était lisse et profondément calme.

On s'éloignait. Sur le ponton, gigantesque, Grand Chef agitait la main et nous désignait sa montre en rigolant.

Paulo fit démarrer le moteur.

DEUXIÈME PARTIE

Depuis trois quarts d'heure, je me tenais à l'avant de la pirogue, debout devant le chargement, scrutant les berges, éprouvant comme un début d'inquiétude. Nous remontions depuis quelques jours le cours de la Sangha, large d'une trentaine de mètres, d'une couleur tournant avec le crépuscule au vert bouteille sombre. En aval, nous avions dû traverser une zone désagréable, marécageuse, de méandres et de bras morts. Ici, les berges étaient régulières et bordaient une savane jaune plus sèche, parfois plantée d'arbres. Le soleil à son coucher avait des reflets de feu sur cette immense plaine.

— Là, Paulo ! Sur cette pointe, là !

La berge dessinait une avancée d'une dizaine de mètres, comme un promontoire. On distinguait une crique de terre nue qui offrait en son sein un abri naturel pour les pirogues. Paulo avait repéré l'endroit et poussé la barre du moteur. Les trois pirogues abordèrent et furent tirées sur la berge.

Tout le monde avait souffert ces trois derniers jours. L'envie de bien-être et de repos était générale et chacun, prenant sur sa lassitude, s'appliquait à activer l'installation. Les feux de cuisine furent les premiers allumés. Gamine, qui avait pris une autorité nouvelle avec ses responsabilités d'intendante, criait sans cesse après Tatave, d'une voix aiguë et qui portait loin, énervée parce que ce dernier ne marchait pas assez vite. Tout en rouspétant, à demi éclairée par les foyers, elle s'affairait déjà au-dessus des marmites. Tatave, qui lui apportait tout depuis la pirogue, se dandinait, tellement chargé qu'on ne voyait plus que ses jambes galopant sous un tas de paquets.

Les Petits Bonshommes, nos deux pisteurs, nettoyaient les alentours d'un grand pin parasol, à moins de vingt mètres de la berge, là où allait s'élever le camp. Cavalant comme des lutins sur leurs jambes courtes, ils dégageaient de grosses branches mortes et faisaient du bruit pour chasser du périmètre tout ce qui pouvait y vivre.

Pendant ce temps, entre Montaignes, Paulo et moi, le déchargement s'était organisé sans une parole. L'intellectuel, resté sur la pirogue, nous passait des dizaines de cantines, des sacs et du matériel que nous portions jusqu'aux grands arbres. La distance n'était pas grande mais ces allers-retours se transformèrent bien vite en corvée. J'étais en nage et dévoré par les moustiques, je manquais de force. Je croisais souvent un Paulo courbé sous la charge, suant et marmonnant des jurons. Cela faisait trois jours qu'on tirait sur le physique et la fatigue commençait à se faire sérieusement sentir.

Les transports terminés, Paulo recruta les deux Petits Bonshommes

et les envoya sur l'arbre, pour tendre notre grande moustiquaire. Pour Montaignes et moi, c'était la course contre la tombée de la nuit. Il fallait disposer les cinq projecteurs autour du campement, accrocher des guirlandes d'ampoules, dévider des dizaines de mètres de câbles, tout raccorder et brancher au groupe électrogène resté sur la pirogue. Celui-ci démarra au quart de tour, allumant les projecteurs un à un. La moustiquaire brillait dans le centre du rond de lumière, comme une vaste toile de voile blanc. Nos silhouettes dessinaient des ombres fantastiques. On allait y voir clair pour manger...

Un bain dans l'eau de la rivière, tiède et délassante, un bon repas silencieux, uniquement coupé de soupirs d'aise, une bouteille de Château-Monbrisac, et tout le monde se pressa vers son lit.

Je ne découvris que le lendemain matin, au petit jour, le paradis terrestre qui nous accueillait. Qu'on imagine une plaine à l'infini, un peu semblable à d'immenses champs de blé, d'une nuance un peu plus brune. La rivière coulait droite, calme et verte. Des brumes de chaleur lointaines brouillaient l'horizon sur la savane.

L'eau de notre petite crique était particulièrement paisible. Un long échassier blanc qui y péchait, dans l'eau jusqu'à la moitié de ses longues pattes, s'envola à ma venue. À larges coups d'ailes, il s'enfuit lentement au ras de l'eau et disparut au-dessus de la rivière.

Accroupis dans leur coin, entourés de deux nattes posées par terre et les restes d'un feu, les deux Petits Bonshommes gazouillaient dans leur drôle de dialecte. Comme tous les matins, ils s'étaient levés avant le jour pour partir en chasse et avaient rapporté un gros dindon gris, foudroyé sous l'aile d'un large trou. Les Petits Bonshommes étaient d'excellents chasseurs. Ils tiraient très juste avec leur tromblon, sur des gibiers habilement débusqués et approchés. Partant en chasse avec seulement deux cartouches, ils en ramenaient le plus souvent une, inutilisée.

Gamine, qui s'affairait silencieusement à la cuisine depuis un moment déjà, m'apporta un grand quart de café brûlant et sucré. J'attrapai un fauteuil et m'installai face au soleil, bien décidé à ne rien perdre du paysage.

*

Ces trois derniers jours avaient été trois dures étapes. Nous remontions depuis notre départ le cours de la Sangha, qui se transformait vite, après quelques heures de navigation, en vaste marécage : une grande étendue d'îlots herbeux, séparés par des méandres qui n'étaient parfois que des filets d'eau, ponctués de grandes mares de boue traîtresses et pénibles à contourner. Des zones

inextricables d'arbustes, aux racines plongeant dans la boue, venaient, ça et là, compliquer la navigation. Une atmosphère humide collait vêtements et cheveux à la peau. Durant la journée, et particulièrement aux premières heures de l'après-midi, le soleil s'acharnait à tout faire bouillir.

Nous avons progressé par toutes petites étapes, ne navigant qu'une heure ou deux pour partir à pied dans les terres, revenir aux pirogues deux heures plus tard et repartir encore. De longues marches dans la boue, éreintantes et même sans grand intérêt.

Certes, nous avons trouvé des traces. Nous ne trouvions même que cela : des empreintes de pieds de quatre-vingts centimètres de diamètre, des massifs d'arbustes écrasés, traversés de grandes tranchées dévastées. Mais l'animal nous précédait avec une avance que nous ne pouvions pas combler. De toute évidence, il avait définitivement choisi d'aller vers le nord-ouest, le long de la rivière, dont il ne s'éloignait pas beaucoup. Comme nous, il ne semblait pas avoir envie de s'éterniser dans les marécages.

Pour le suivre et tenter de gagner du terrain sur lui, nous nous étions contraints à des nuits très courtes. Un sac plastique, les duvets, ni le temps ni le milieu n'autorisait à monter un campement. Ces sommeils inconfortables n'avaient pas permis de récupérer une seule fois depuis le départ. Nous redécouvriions les mille petits tracés d'une expédition, vêtements imprégnés d'humidité, allumettes mouillées, chaussettes odorantes et attaques de moustiques, autant de détails qu'on oublie toujours une fois de retour à la civilisation.

Depuis la veille, nous avons pénétré cette région plus accueillante et plus sèche. Nous avons fait trois repérages dans la journée et découvert des bouses chaudes de M'Bumba. Nous acquîmes ainsi la conviction qu'il était dans les parages. Les Petits Bonshommes le confirmaient. Pour lui comme pour nous, c'était une région agréable après les marais, où tout le monde s'était fait chier. Il allait sûrement traîner dans cette savane un moment.

Heureusement que nous les avons avec nous ! Sur le terrain, rien ne vaut l'assistance d'un indigène. Le laisser travailler est le plus sûr moyen de ne pas faire de conneries. Parfaitement à l'aise, cavalant partout, les Petits Bonshommes repéraient les traces de M'Bumba au flair, semblait-il, – en tout cas beaucoup mieux que nous n'aurions su le faire –, et nous évitaient bien des efforts inutiles.

Pour rencontrer les Petits Bonshommes, il fallait accoster une crique de la Sangha, à huit heures de navigation du village kuyu, c'est-à-dire aux limites de la forêt, et attendre. Ils ne tardaient pas à arriver. C'est ce que nous fîmes. Comme prévu, après moins d'une heure d'attente, prévenus par des signaux bien au point, ils débouchèrent

devant nous de la forêt. Ils étaient une quarantaine, très petits, les jambes courtes et la peau noir de jais, des hommes et des femmes, des gamins à poil leur courant entre les jambes. Ils nous regardaient en gazouillant, sans avancer d'un pas, en nous faisant de petits signes.

On les avait déjà vus quelques fois, au cours d'expéditions précédentes. Leur ethnie était, je pense, réduite à ces quarante exemplaires. Les Kuyus leur donnaient un nom imprononçable qui, dans leur dialecte, voulait dire « Petit Bonhomme ». Nous les avions adoptés sous ce nom. Selon Montaignes, ils différaient complètement des Pygmées.

Paulo trouvait spirituel de les appeler « mon grand » :

« Salut, mon grand ! Oh ! Mon grand ! Tu es venu aussi ! », en serrant toutes les mains, ce qui les faisait rire et gazouiller entre eux.

Ils avaient des visages très primaires, anguleux : un nez très épaté, une mâchoire carrée et proéminente, une grande bouche rouge sombre, des cheveux courts et crépus. Les yeux brillaient, noirs et mobiles derrière des pommettes prononcées et d'énormes arcades sourcilières.

Ils ne portaient que des vieux shorts ou des bouts de tissus comme cache-sexe. Les femmes étaient encore plus petites que les hommes mais dotées, en proportion, d'une croupe remarquable. Elles portaient des cheveux plus longs, sur un même faciès de brute. Leurs seins tombaient, flasques sur le torse. Leurs pieds restaient conformes à ceux des hommes, larges, rugueux, avec un gros orteil phénoménal. Certaines poussaient la coquetterie jusqu'à porter un pagne de couleur mais la plupart n'avaient rien.

Les hommes exhibaient des lances, de courts javelots de bois dur, munis de méchantes pointes de métal. Un seul d'entre eux, un type baraqué aux jambes encore plus courtes que la moyenne, portait un fusil. Un calibre 12 hérissé de bouts de ferraille, une pétoire à la crosse noircie par l'usage et les épreuves, sans doute rescapée d'une vieille épopée coloniale.

C'est à lui que nous nous adressâmes, parlant petit-nègre à Gamine qui traduisait en kuyu, lui demandant deux hommes pour la durée de la chasse. Il s'était aussitôt porté volontaire et nous avait proposé son fils, un gaillard noir et court sur pattes qui aurait aussi bien pu être son frère jumeau. Ils voulaient être payés en cartouches, une denrée précieuse pour eux. Ce prix nous convenait et les deux Petits Bonshommes étaient entrés tout de suite en fonction.

Une bonne nuit de sommeil m'avait fait du bien. La proximité de M'Bumba et la perspective d'une prochaine journée de traque, d'émotions et de combats pour l'abattre me réjouissaient. Nous le savions tout proche, se baladant à droite et à gauche dans la savane. Nous étions ancrés dans son rayon d'action.

J'étais assis dans mon fauteuil, rêvant au soleil. Je pensais que la chasse était un art noble et je ne misais pas cher sur la vie de M'Bumba.

— Je te préviens qu'aujourd'hui, je me repose !

C'est ainsi que Paulo m'aborda à son réveil, et la journée fut décrétée chômée, sans rien d'autre à faire que profiter du paradis. Après avoir confié nos affaires sales à Gamine, qui mit tout en bloc à tremper dans la rivière ; après nous être lavés, frottés, rasés dans la crique comme de grands chasseurs au repos que nous étions, puis arpenté le campement en nouveaux propriétaires, et prévu ce qu'il faudrait y faire si nous restions ; après avoir joué à la pétanque au bord de la savane, jusqu'à ce que le soleil brûle trop et nous être réfugiés sous le pin parasol, dans nos meubles, le regard sur la rivière ; après avoir bien mangé, et bu un Monbrisac qui, plongé depuis le matin dans la rivière, arriva à table exactement chambré... il n'y eut plus grand-chose à faire, et nous commençâmes à nous ennuyer.

Montaignes menaçait de sombrer dans la lecture. Paulo fit un somme digestif dont il se réveilla en décrétant que nous allions jouer aux cartes.

Une partie longue et somnolente démarra, à laquelle je ne prêtai pas attention, attiré par ce qui se passait derrière Paulo. Par-dessus son épaule, très exactement. À côté de sa tête, j'avais l'image de Gamine qui lavait notre linge, nue dans la rivière. Elle trempait et frottait alternativement, se relevant et se baissant à un rythme régulier, lent et calme, en accord avec le courant paisible de l'eau. Quand elle se baissait, plongeant ses bras dans l'eau, son dos cambré faisait saillir ses fesses rondes et ses seins venaient affleurer la surface, dans une position amusante mais troublante. Attiré comme par un aimant, je ne détachais pas mes yeux du lent mouvement de cette poitrine, ronde, pointue, de la plus pure forme féminine, qui se redressait toute fière au soleil.

— Tu joues ! À quoi tu as la tête ? C'est toi qu'on attend !

Paulo s'énervait et disait à juste titre que je n'avais pas la tête au jeu. C'était bien la première fois que Gamine attirait mon regard, du moins de cette façon-là. Je la voyais et continuais à la considérer comme une enfant, et je lui découvrais soudain des grâces de femme

et des appas que je ne connaissais pas.

J'étais charmé. Il y a un court moment où l'adolescente atteint, dans la nature, son apogée de beauté et de féminité, ouvrant juste la période de séduction. Les appas sont prêts à servir, mis ils n'ont jamais été touchés. Ils sont à prendre. Gamine était à cet âge de fleur.

Elle avait senti que je l'observais et, mine de rien, me surveillait depuis du coin de l'œil. Ses gestes étaient plus amples. Elle ajoutait quelques grâces, un changement imperceptible mais que je remarquais.

— C'est la petite que tu regardes ? Qu'est-ce que tu as ? Elle lave mal le linge ? Et du cœur, elle en a ? Non. Bon, et toi, tu en as, du cœur ? Alors joue-le, Jean de la lune !

J'adressai un sourire à Gamine, un petit signe de la main amical, et je replongeai de mon mieux dans les cartes. Pour la chasser de mon esprit, je me convainquis du caractère esthétique de mon admiration, quelque chose comme le regard d'un peintre. Mais je ne pouvais pas empêcher une petite voix de crier au fond de moi que je n'étais qu'un salopard. Paulo graissait une dernière fois sa favorite, la 478 Weatherby, en écoutant avec ravissement les claquements bien huilés du chien. Montaignes, mal réveillé, écoutait en bâillant son sermon sur les meilleures manières de tuer.

— Il est à nous, disait-il en faisant claquer la culasse. Il est dans le secteur. Cet après-midi, on aura trouvé où il se cache, et ma foi...

— Cet après-midi..., doutait Montaignes, amusé par les tartarinades, signe de bonne humeur du Vieux. N'est-ce pas sous-estimer...

— Rien du tout ! Tu te rendras compte quand tu seras devenu un vrai chasseur. Tu te diras : « Le vieux Paulo, il ne parlait jamais pour ne rien dire. » Si je te dis qu'il est bon, il est bon !

Un dernier bol de café. Paulo ne galéjait pas. Nous avions tous les atouts du chasseur en main. L'animal glandait, en balade, dans un endroit accessible avant la fin de la journée. M'Bumba, comme tout autre éléphant dans sa situation, ne devait pas en réchapper.

Nous partîmes au petit jour, à l'éveil de la nature. Ce fut d'abord une longue marche tranquille dans la savane, comme une mise en train, pour revenir à la dernière trace que nous avions trouvée, et reprendre l'affaire là où nous l'avions laissée.

La savane s'éveillait. Le fond des hautes herbes grouillait de vie animale et de bruissements invisibles. Des grappes d'oiseaux sombres, perchés par centaines, immobiles sur les grands arbres isolés, nous

regardaient passer.

À trois kilomètres du camp, M'Bumba s'était énervé contre une termitière, un de ces grands monticules rouges, édifié par des millions d'insectes. Il l'avait pulvérisée. Au centre de ce qui en restait, une vaste entaille aux bords arrondis faisait jubiler Paulo.

— La défense ! Tu te rends compte de la taille ? Tu imagines le poids ?

La terre, tout autour, sur un rayon de quinze mètres, avait été labourée avec rage, à grands coups de ses énormes pattes. Les empreintes s'enfonçaient parfois jusqu'à quinze centimètres dans le sol. Imaginez cette profondeur sur un diamètre de quatre-vingts centimètres !

Il se dégageait de l'endroit, comme après toutes les crises de fureur de M'Bumba, une sorte de malaise. Il y avait *trop* de dégâts. On en déduisait *trop* d'acharnement, *trop* de furie. L'animal semblait ne se sentir bien que dans les décombres.

— Un barbare, dit Montaignes.

Dans un premier temps, le travail fut facile. Le passage de l'éléphant se lisait sur la savane à livre ouvert. Une empreinte par-ci, un bosquet arraché par-là. Il était évident qu'il suivait une ligne droite, le rapprochant progressivement de la Sangha. Il avait abordé la rivière à cinq kilomètres environ de la termitière. Nous y arrivâmes en milieu de matinée et commençâmes à remonter les rives. Bientôt, les berges s'encaissèrent. Nous traversâmes plusieurs petits affluents qui venaient se jeter dans le cours principal. La végétation devenait plus abondante et plus verte. Vers midi, alors que le soleil tapait à l'aplomb de l'eau, nous entrions dans la forêt, une forêt secondaire, avec une couche de taillis et de buissons clairsemés qui, s'ils n'entravaient pas la progression diminuaient de beaucoup la visibilité.

Nous changeâmes de tactique. Les deux Petits Bonshommes s'enfoncèrent dans la forêt en éclaireurs, tandis que nous progressions en arrière, parfois à portée de vue, le plus souvent à cinq ou huit cents mètres. Ils nous attendaient régulièrement, et repartaient pendant que nous soufflions.

L'éléphant est un animal doté de sens très aiguisés. Il flaire, entend et sent les intrus au moindre signe. Paulo et moi n'étions pas des manchots dans la jungle. J'avais mené de nombreuses aventures dans ce genre de milieu. En Asie du Sud-Est, en Amérique latine, en Amazonie... Paulo en avait fait le double. Pourtant, il était hors de question de prétendre rivaliser en efficacité avec les Petits Bonshommes sans cesse agités, courant à droite et à gauche,

s'accroupissant dans la végétation, écartant les feuilles, observant d'invisibles signes sur les arbres ou écoutant, la tête penchée comme des oiseaux. Il leur arrivait même de flairer, la poitrine en avant, les narines largement ouvertes. Ils couraient sur leurs petites jambes élastiques sans jamais montrer un signe de fatigue et surtout, ils étaient cent fois moins bruyants que nous l'étions.

Dans cette forêt où, par endroits, l'éléphant aurait pu être à dix mètres, embusqué dans un massif de buissons, sans même qu'on soupçonne sa présence, eux seuls avaient une chance de le repérer sans lui donner l'éveil.

De notre côté, nous marchions précautionneusement, et sans un mot, le fusil à la hanche, dans un silence troué de cris d'oiseaux qui, les heures passant, nous titillaient les nerfs. En milieu d'après-midi, nous découvrîmes un ruisseau d'eau claire, occupant un lit d'environ cinq mètres de large. Il débouchait d'une grande masse de végétation, de taillis verts et enchevêtrés, qui formait une voûte, comme l'entrée d'un tunnel.

Les deux Petits Bonshommes étaient agités. Ils montraient cette entrée en hochant vigoureusement la tête et trépignaient sur place. M'Bumba était passé là. Ils s'enfoncèrent en éclaireurs dans le tunnel.

Montaignes ruisselait, essoufflé. Le fusil lui pesait sur les bras. Une feuille de buisson lui avait fait une coupure, superficielle mais allant du coude au poignet, et qu'il faudrait soigner. Paulo attendait immobile, les cheveux collés aux tempes, les mains solidement serrées sur la 478, attentif et farouche.

— Ils mettent le temps, marmonna-t-il.

Les Petits Bonshommes ne réapparaissaient pas. Nous laissâmes passer dix minutes puis je décidai :

— On y va. Ils ont trouvé quelque chose.

Nous entrâmes sous la voûte, où régnait la chaleur humide d'un sauna. Un filet d'eau dégoulinait quelque part. La végétation s'écartait après quelques mètres d'obscurité, laissant filtrer un peu de lumière. De chaque côté du ruisseau, se dressaient deux murs de verdure enchevêtrée et humide. Les Petits Bonshommes étaient en arrêt, une centaine de mètres plus loin, accroupis devant une énorme galette de merde kaki, – une bouse de M'Bumba ! Ils nous regardaient arriver avec des signes d'agitation.

Paulo ramassa un bout de bois et le plongeait lentement dans la matière, luisante et molle. Elle était toute fraîche. M'Bumba avait chié ici moins d'un quart d'heure auparavant.

Paulo avait réaffermi son fusil et scrutait la végétation. Je l'avais imité, tous les sens en alerte. Il était là. Je le sentais. Mon regard inspectait chaque feuille, chaque trou entre les branches. Il était tout près. Quelque part autour de nous. Mes oreilles captaient tous les sons : le clapotement de l'eau, des cris d'oiseaux indistincts, au loin. Je cherchais à entendre un frôlement ou un bruit.

M'Bumba barrit soudain à côté de nous. Un barrissement sauvage, fort comme une corne de brume, si proche que tout le monde fut secoué. J'épaulai. Montaignes et Paulo, jambes écartées, firent de même. Les Petits Bonshommes disparurent en un éclair.

Un barrissement plus sauvage encore, accompagné d'un fracas de branches, me meurtrit les oreilles. Toute mon énergie était tendue à regarder, à travers la mire, le mur de végétation, là où la bête allait surgir, grande comme une maison. Le sol trembla. On aurait dit que la forêt s'écroulait. Le barrissement se rapprochait à toute vitesse, comme le sifflet d'un train qui arriverait sur nous. Le mur de branches fut secoué par un choc terrible, et se remit en place, tandis que le fracas s'éloignait.

Il avait tourné au dernier moment !

J'étais resté quelques secondes interdit, le fusil en joue, le cœur cognant bien fort dans la poitrine. Qu'est-ce qui avait bien pu décider l'éléphant à stopper sa charge au dernier moment ?

— Le revoilà ! lança Montaignes effrayé.

Une lourde cavalcade et des craquements d'arbres se rapprochaient de nous. Nous pivotâmes ensemble. Il venait de l'autre côté, cette fois-ci. À nouveau, la terre trembla. Le barrissement de charge assourdissant retentit jusqu'à quelques mètres de nous. Il s'arrêta pile à la limite du rideau d'arbres pour s'éloigner bruyamment dans la forêt, nous laissant une nouvelle fois ridicules, les armes pointées dans le vide.

M'Bumba s'en tint là, pour ce premier jour. Après avoir fouillé les alentours, le moral atteint, nous renonçâmes. Nous qui ne voulions pas éveiller son attention ! M'Bumba savait où nous allions et ce que nous voulions, et peut-être qui nous étions. Il nous en avait avertis sans même que nous arrivions à l'apercevoir ! Nous reprîmes le chemin du camp d'un pas découragé, tristes et boueux, bredouilles comme il n'est pas permis de l'être.

*

La chasse reprit le lendemain. Nous retrouvâmes la forêt. Les

pisteurs localisèrent M'Bumba le long de la rivière et nous partîmes pour une longue marche sur les berges de la Sangha. Toute la journée, nous eûmes les pieds dans la boue, quand on ne s'y enfonçait pas jusqu'aux genoux.

Il attaqua en début d'après-midi, alors que rien ne le laissait prévoir, cassant tout autour de lui et, à nouveau, sans se laisser voir. Convaincus que, cette fois, nous n'allions pas nous laisser berner, nous nous lançâmes à sa poursuite. Il nous laissa patauger toute la journée sans réapparaître. Nous ne découvrîmes qu'une famille de crocodiles qui se prélassaient sur une berge et qui nous regardèrent passer, immobiles, les gueules ouvertes.

Le soir approchant, comme nous nous étions avancés loin le long de la rivière et que le terrain devenait plus difficile, je donnai le signal du retour, une nouvelle fois bredouille.

Le troisième jour fut exaspérant. À nouveau, M'Bumba nous entraîna vers la Sangha, dans la boue et une forêt de plus en plus humide et dense. Il ne se montrait pas plus que les jours précédents mais s'amusait cette fois à nous signaler sa présence. Nous étions sans cesse environnés de mouvements, de froissements et de craquements de végétation. On entendait ses souffles et les borborygmes de sa digestion.

Un nombre incalculable de fois, nous eûmes la certitude de n'être qu'à quelques dizaines de mètres de lui. Mais il semblait disparaître dès que nous nous approchions.

Ces longues marches, le plus souvent dans la boue, nous épuisaient. Nous rentrions à chaque fois plus sales et plus dégoûtés. Montaignes faiblissait. Il avait été victime des *sukus*, de minuscules fourmis rouges, à la piqûre venimeuse. Il était brusquement devenu rouge, son visage enflant à vue d'œil. Sans perdre un instant, Paulo et moi l'avions jeté dans la rivière, déculotté et avions enlevé ces saloperies qui s'attaquent au pubis. Il avait vite dégonflé mais gardait, nous le savions, des brûlures cruelles à un endroit sensible, que nos randonnées n'arrangeaient pas.

Le quatrième jour, nous trouvâmes une clairière que M'Bumba avait dévastée sans raison apparente pendant la nuit. Plusieurs arbres avaient été cassés à la base ou plies, comme s'il s'était volontairement couché sur eux. Les Petits Bonshommes riaient en regardant le carnage. Par signes, ils nous expliquèrent que l'éléphant devait être soûl. Il avait fait une orgie de mangues sauvages vertes, qui l'avaient rendu fou. Atteint de paranoïa, il avait détruit la clairière, pensant y voir des ennemis. Là où les arbres étaient cassés, il s'était étalé, perdant l'équilibre comme un ivrogne.

Sans doute en proie à une jolie gueule de bois, il ne se montra pas

ce jour-là.

Le cinquième jour, alors que nous étions de nouveau en alerte, les fusils braqués, M'Bumba allant et venant on ne savait où devant nous, Paulo s'avança tout à coup et se mit à hurler.

— Mais montre-toi ! Nom d'une bite, mais montre-toi ! Tu crois que je ne sais pas à quoi tu joues ?

Négligeant toute prudence, le Vieux continua d'avancer. Si M'Bumba débouchait tout à coup, il ne pourrait rien faire.

— Mais je sais que tu es là ! Je le sais ! Pourquoi tu viens pas te battre ? Dégonflé ! Connard ! Pédé ! Enculé !

Les jambes écartées, face à la forêt, les yeux révulsés, Paulo craquait. Je courus pour le retenir, la main sur l'épaule.

— Je t'encule, M'Bumba de mes deux ! Je t'en-cuuuuuuuuuule !!!

— O.K. ! Paulo, ça va. C'est bon.

— Comment, c'est bon ! ? Tu ne vois pas qu'il se fout de nous, cet empaffé ? Tu ne le vois pas ? Je me demande ce que tu vois, alors !

— C'est bon, Paulo.

— Il nous balade et on marche comme des cons. Il se fout de nous ! Je veux le tuer cet enculé !

Il fallut un bon moment au Vieux pour retrouver son sang-froid. Je décidai d'interrompre la chasse pour aujourd'hui et décrétai que le lendemain serait un jour de repos. Tout le monde avait besoin de se détendre. Que ce salopard détruise toute la forêt s'il en avait envie ! Il ne perdait, affirmai-je à mes camarades, rien pour attendre.

Je demandai aux pisteurs de prendre un autre chemin pour rentrer, estimant que nous avions suffisamment piétiné dans la boue. Nous partîmes, tournant le dos à la rivière. Paulo traînait derrière, le fusil en berne, une moue de profond dégoût sur le visage ; Montaignes était content du répit annoncé. Les Petits Bonshommes, fidèles à eux-mêmes, gambadaient sans accuser de fatigue.

Nous découvrîmes d'abord un énorme amas de fourmis. Lové autour d'un arbre, un tas grouillant, de trois bons mètres de hauteur, constitué de milliers et de milliers d'insectes : des fourmis *fannian*, noires, grosses, mesurant jusqu'à un centimètre et pourvues de deux crochets solides que rien ne pouvait défaire. Ces calamités mangeaient absolument tout, et vous arrachaient des bouts de chair, laissant une blessure qui cicatrisait mal.

Nous longeâmes l'obstacle à bonne distance. Les Petits Bonshommes s'étaient mis à courir en avant et gazouillaient à un

rythme précipité. Ils trouvaient d'autres amas de fourmis, occupées partout alentour à ronger la base des arbres. Le bruit de cette besogne régnait sur la forêt, un crissement continu, le remue-ménage sourd de tout ce qu'elles déplaçaient, ponctué de petits craquements secs. Les Petits Bonshommes nous faisaient signe de les rejoindre. Arrivés à leur hauteur, tout à coup, nous débouchâmes à l'air libre.

— Nom de Dieu, la tranchée ! s'exclama Paulo.

Nous étions dans le sillage d'une colonne de fourmis *fannian*. Le gros des troupes avait laissé un fossé large d'une quinzaine de mètres, un sillon creusé droit à travers la forêt et dans lequel il ne subsistait presque rien. Çà et là, en grands lambeaux frétillements, des dizaines de millions de retardataires continuaient, comme celles que nous avions vues, à dévorer les restes.

Les Petits Bonshommes avaient emprunté ma gourde et, accroupis devant un amas de fourmis, l'avaient patiemment remplie, chopant les bestioles une à une. Ils paraissaient réjouis de cette récolte. Le père tenait ma gourde soigneusement sous son bras, comme un bien précieux. Je me demandais ce qu'ils pouvaient bien en faire et supposais alors qu'ils les mangeaient.

Montaignes, pour sa part, avait ramassé dans le sillon de mort des fourmis la longue colonne vertébrale, avec toutes ses côtes intactes, d'un boa qui digérait sur le passage de la horde. Il se promettait de joindre ce souvenir à sa collection.

Personne ne désirait s'éterniser dans ce lieu de désolation et nous reprîmes vite la route du camp. Dans la jungle, les véritables fléaux ne sont ni les fauves ni les serpents. Le plus difficile à supporter, c'est ce genre de saloperies qui grouillent partout.

Ici, il y a des *fonrroix*, des moustiques presque microscopiques, qui s'insinuent partout, même à travers les moustiquaires ou les vêtements, et qui attaquent en nuées, les *fanniaus*, qui se rassemblent donc en colonnes monstrueuses que rien ne peut arrêter, les *chiques*, sympathiques bestioles qui pondent leurs œufs sous la peau, en général aux orteils, pour que leurs larves puissent se nourrir dès l'éclosion. Chaque soir, nous nous inspections les pieds, attentifs à ne pas les laisser s'installer, car ils provoquent la septicémie. Ajoutez les bestioles vertes, carrées, dorées, volantes, rampantes, qui toutes vous piquent, vous mordent ou vous injectent du venin... Oui, l'ennemi numéro un dans la jungle, c'est l'insecte.

Le moral était bas après cette série d'humiliations. Nous avions foncé dans tous les pièges du pachyderme et gaspillé notre énergie. Il fallait bien avouer qu'à l'issue de ces premiers rounds, l'animal possédait un sérieux avantage sur les hommes.

L'équipe, fatiguée, risquait de se décourager. Il fallait quelque chose de plus consistant pour la requinquer qu'une simple grasse matinée. Un bon plat de viande rouge : Voilà qui retaperait les chasseurs ! Paulo en avait parlé plusieurs fois, marmonnant qu'il avait besoin de bidoche. Comme j'étais le plus en forme physiquement, je me désignai moi-même pour gâcher ma journée de repos et partir à la chasse au steak, dans je ne sais quel élan de sacrifice.

Comme assistant, je choisis naturellement Tatave, pour qui il était temps de quitter le campement. Il semblait que notre énervement eût déteint sur les troupes. Tatave s'était fait insulter tôt le matin, par une Gamine hors d'elle. Sa colère avait duré si longtemps que j'avais fini par me lever pour aller la calmer. Accusé publiquement de dévorer les vivres de l'expédition, il se tint loin de Gamine tout le début de la matinée. Un peu avant dix heures, il commit l'erreur de repousser d'un coup de pied Bébé qui venait le narguer.

Le coup n'était pas bien fort mais, aussitôt, toute la rivière fut informée. Le petit chien jaune, outré, glapit d'une voix aiguë, de toute la force de sa petite gorge. Le poil dressé, campé sur ses pattes tel un lion, il aboyait sa réprobation à un Tatave qui n'osait plus bouger.

Gamine remonta comme une furie de la rivière et se jeta sur Tatave en criant, les mains en avant, avec l'intention de lui plonger les ongles dans les yeux. Je me précipitai et réussis à l'attraper par la taille. Elle se débattit de toutes ses forces et glissa entre mes bras comme une petite liane.

— Arrête, Gamine ! Arrête ! Il ne lui a pas fait mal. Il n'a rien, ton Bébé. Aïe ! Mais arrête !

Il me fallut dix bonnes minutes pour la calmer. Il en fallut au moins vingt à Montaignes pour la consoler. L'ambiance restant tendue, il me sembla donc de bonne politique d'emmener Tatave avec moi.

Il fallut marcher. La présence en ces lieux des humains depuis une semaine avait fait fuir tout le gibier alentour. La rivière disparut peu à peu derrière nous. La savane infinie et grandiose s'étendait et je regrettais à la fois mon abnégation et mon fauteuil. La Winchester à deux coups, plus lourde que les armes habituelles, me pesait sur l'épaule.

Tatave trottnait devant moi, en poussant son gros ventre. Habillé d'un short bleu, dont il ne parvenait pas à fermer le dernier bouton, il s'était attaché un grand coupe-coupe autour de la taille et avait

emporté, pour ramener le steak, un grand sac de jute qu'il traînait derrière lui.

Il était indiscutablement plus à l'aise dans la nature, dont il connaissait – je le découvrais peu à peu – bien des mystères. Il avait déjà déniché, écartant avec précaution des herbes plus hautes que lui, plusieurs nids d'œufs bruns, et une famille de petites dindes bleues à crête, auxquelles nous avions laissé la vie sauve. Grâce à lui, j'avais pu observer pendant une demi-heure les jeux d'une troupe de singes noirs, jacassant autour d'un bosquet d'arbres. Il avait approché pendant de longues minutes, complètement invisible dans les hautes herbes, un bande de potamochères, sorte de sangliers gris, qui grognaient et se bousculaient de la truffe autour de buissons épineux.

Tatave, avec ses airs nonchalants, le visage fendu de son éternel sourire, était parfaitement en accord avec la savane. Il semblait – par on ne sait quelle magie – ne faire aucun bruit et se déplaçait d'instinct, sans même y penser, en fonction du vent.

J'avais déjà observé de telles aisances chez les indigènes, mais Tatave avait quelque chose en plus. Ses approches étaient totalement dénuées d'agressivité. Il ne pistait pas les animaux pour tuer. Il les débusquait pour la simple passion de les observer, longtemps, immobile, habité de pensées mystérieuses, ses grands yeux ronds écarquillés. Il était une sorte de poète.

Il repéra des bouses et des piétinements de sabots et m'indiqua le nord.

— Buffle ? demandai-je. Steak ?

Cela le fit éclater de rire et il hocha vigoureusement la tête.

— Oui ! Oui ! Steak !

Ce fut lui qui les repéra le premier, alors que le soleil était au plus haut et que la savane devenait une fournaise. Il se pendit soudain à ma main, me forçant à me baisser.

— Steak ! annonça-t-il.

Je ne vis d'abord que l'habituel tapis d'herbes jaunes, parfois hautes comme un homme. Puis je distinguai, à une centaine de mètres devant nous, l'encolure de plusieurs buffles, un peu plus sombres que l'herbe et pratiquement immobiles. L'aubaine ! Il y avait une cinquantaine de bêtes, en pleine sieste. Le vent, se faisant notre allié, repoussait notre odeur du côté opposé.

Nous avançâmes avec d'infinies précautions. Quelques pas, séparés par des minutes entières d'attente immobile. Il suffisait que le vent

tournât pour que le troupeau alerté parte au galop à plusieurs kilomètres de là.

Enfin, j'arrivai à bonne hauteur, à moins de cinquante mètres des buffles. Là où ils broutaient, la végétation était plus courte, montant à hauteur de leurs jarrets. Nous étions cachés à la lisière des hautes herbes.

Je préparai lentement la Winchester. Sans me relever, j'abaissai le canon avec précaution, visant un point lointain, bien au-delà du troupeau. Puis je me concentrai avant l'action rapide, en savourant la tension. Allez !

Cela ne dura que quatre ou cinq secondes. Je tirai au-dessus du troupeau, sur des collines, au loin, derrière eux. La Winchester m'arracha l'épaule, mon oreille fut bouchée pour une heure. La déflagration fit relever aussitôt la tête aux buffles, tendus, immobiles, mufles en l'air, une fraction de seconde.

Puis la détonation roula sur la savane, reprise par l'écho des collines et revint au troupeau en lui faisant croire que le tonnerre était derrière lui. Les cinquante bêtes sombres, aux larges cornes, se dressèrent d'un même mouvement sur leurs jarrets, firent volte-face et chargèrent.

Je me dressai, fusil en joue. Le sol gronda. Ils arrivaient au grand galop sur moi. Le front de l'un d'eux se présenta dans la ligne de mire. Je tirai. Il prit la balle en pleine tête et s'écroula en avant dans un nuage de poussière.

Le troupeau se divisa alors en deux, passa de chaque côté de nous dans un martèlement de sabots, faisant voler des mottes de terre et d'herbe. Un grand silence retomba pendant qu'il s'éloignait.

Ma victime était un bouvillon très sombre, presque noir, aux épaisses cornes recourbées, descendant de chaque côté de la tête pour remonter en pointe. Le front avait explosé. Une langue rouge et palpitante sortait de sa gueule battant la poussière.

Tatave, pousse en l'air, me félicita longuement de mon coup de feu puis commença sans façon à découper la bête, avant l'arrivée de gêneurs, fauves ou charognards. Il fendit d'abord la peau du ventre sur toute la longueur et plongea ses mains à l'intérieur. Il déversa le paquet puant de viscères sur le sable. Puis il se mit à découper à grands coups des carrés irréguliers de chair violette et gluante, les bras couverts de sang coagulé jusqu'aux coudes, piétinant les tripes sans paraître y faire attention. Dégouttant de sang, son sac de jute rempli de vingt bons kilos de viande, il se tourna vers moi et me déclara avec son grand sourire :

Et nous rentrâmes au camp, abandonnant les restes du vaincu. Je me traînais, boitant du pied gauche, en arrière de la chasse. Chaque pas s'accompagnait d'une décharge de douleur qui remontait le long de ma jambe. Pour ne pas être un poids inutile, je leur avais crié :

— M'attendez pas ! Allez devant, je vous suis !

Ils avaient pris de l'avance et, dans cette forêt humide et touffue, avaient vite disparu de ma vue. C'est aux chiques que je devais l'état de mon pied gauche. Ce sont de petits insectes rouge cuivré, qui vivent dans le sol et s'attaquent aux pieds. Ils se plantent par dizaines, comme des tiques, et pondent des centaines d'œufs sous la peau. Ainsi, leurs larves, des asticots microscopiques, trouvent à manger dès leur éclosion.

Ces sympathiques petits vers prolifèrent rapidement. Le pied, qu'ils ont en général attaqué sous la plante, à la base des orteils, se couvre de plaies à vif, qui, grouillantes de parasites, s'élargissent à un rythme rapide. Ils transmettent en outre des fièvres et la septicémie, sans compter toutes les infections qui, dans la jungle, peuvent s'acharner sur une plaie ouverte. Je n'en pouvais plus. Pour la première fois depuis le départ du campement, la veille au matin, je m'octroyais un temps de soulagement et admettais que la douleur était plus forte que moi.

Je m'assis sur un tronc d'arbre mort. Hors d'haleine. Je défis les lacets de ma Pataugas, collés par la boue, et la déchaussai avec précaution, le moindre contact sur mes plaies me faisant serrer les dents.

J'avais deux trous sous la plante du pied. Le premier, rond, grand comme une pièce de monnaie, situé à la base du gros orteil, ne me faisait pas trop souffrir. La chair était seulement à vif. L'autre, plus long, suivant la base des orteils sur toute la largeur du pied, était recouvert par une cloque de pus blanchâtre, gonflée, épaisse d'un bon centimètre.

— Bordel ! Ça s'est infecté !

J'arrachai une manche de ma chemise avec mon couteau, m'en fis un chiffon avec lequel je pressai la poche de pus. Le liquide qui en sortit était écœurant, blanc-jaune, dégageant une odeur de pourri. Heureusement, un des Petits Bonshommes avait gratté tous les œufs, avec un bambou taillé en pointe. J'étais donc sûr qu'il n'y avait plus de vers. Cela ne m'empêcha pas de trouver mes blessures violettes, aux bords bleutés, un peu inquiétants. Lorsque j'eus extrait de mon mieux tout le pus, je jetai le chiffon au loin.

J'étendis la jambe avec satisfaction. La poche d'infection vidée, les

bobos étaient plus spectaculaires que douloureux. Quand rien ne touchait mes plaies, je ne les sentais presque plus.

Il régnait une chaleur lourde et chargée d'humidité. La transpiration plaquait ma chemise sur ma peau. De la sueur coulait sans arrêt sur ma figure. L'absence de lumière, filtrée par les grands arbres, rendait l'air encore plus étouffant.

Dans cette chaleur de serre, la végétation délirait, monceaux de palmes, de lianes et d'énormes plantes gorgées d'eau. Le sol était spongieux. Ce coin regorgeait de petits cours d'eau qui allaient se jeter dans la Sangha et, naturellement, la boue avait fait son apparition.

L'expédition avait quitté le campement la veille, tôt le matin. M'Bumba ne nous avait jamais entraînés si loin. Nous avions remonté la Sangha sur vingt kilomètres. Depuis qu'il était entré dans cette forêt primaire, dense et pénible, M'Bumba avait décrit une grande courbe. Parti d'abord vers le nord, tournant le dos à la rivière, il avait obliqué vers l'ouest en fin de journée.

Nous nous étions maintenant trop avancés dans la forêt pour espérer rentrer avant la nuit. Nous avons donc décidé de poursuivre la chasse. M'Bumba avait changé de direction, à nouveau, retournant vers la rivière sans raison apparente, et nous avons passé la nuit à la dure, dans l'humidité, après un repas frugal et froid.

Ce matin-là, nous avons compris que M'Bumba progressait maintenant vers l'est, suivant une route parallèle à la Sangha, en direction du campement d'où nous étions partis.

— Il se fout de nous, avait soupiré Paulo. Et nous on marche, comme des cons ! Mais je vous jure qu'il se fatiguera avant moi !

Comme une tête de mule que j'étais, j'avais pris le départ de cette chasse malgré la réprobation générale. Mes deux camarades pensaient que, vu l'état de mon pied, je ferais mieux de rester tranquille et d'attendre la cicatrisation. Montaignes, qui avait surveillé à chaque instant l'opération du Petit Bonhomme, était très soucieux et je l'avais agacé, sans qu'il en dise rien, en m'entêtant à partir.

— Tu as soixante chances sur cent de faire une septicémie. Attends que ça se referme. Tu es fou !

Peut-être... Il était possible que cela dégénère et que j'en meure, mais la question n'était pas là. On n'en était plus à ces considérations. M'Bumba nous avait trop baladés. Il s'amusait avec nous depuis trop longtemps. Il nous avait trop nargués.

Je me devais de tuer cet empaffé. S'il avait voulu me provoquer, il avait réussi. J'avais accepté que cette chasse soit une lutte, et j'allais y

mettre toutes mes capacités. C'était une affaire personnelle, maintenant, entre moi et lui. Magique ou pas magique, j'étais décidé à l'avoir à tout prix, et à avoir le plaisir de tirer moi-même ce vieux salopard.

Dans cet état d'esprit, je ne pouvais pas rester au camp. Nous passions nos journées à proximité de M'Bumba. Chaque heure pouvait être celle de l'affrontement et j'étais révolté à l'idée même d'en être privé.

Dès la première heure, je sus que je faisais une erreur et que j'allais morfler. Mes blessures, un peu assoupies pendant la nuit, se rouvrirent pratiquement tout de suite, faisant de chaque pas un effort de volonté. La dernière nuit dans la jungle, pendant laquelle je n'avais somméillé qu'une heure ou deux, n'avait rien arrangé. Et voilà que cela pourrissait !

Je trouvai, à cloche-pied, un bâton en V et le taillai pour m'en faire une béquille. J'attachai ma chaussure à la ceinture et je me remis à avancer, en me disant que ce n'était pas le moment de me plaindre, mais de marcher. Marcher ! Marcher ! Je sautillais, m'aidant du talon, le pied en l'air, ruisselant de sueur sous l'effort supplémentaire que cela représentait. Marcher, encore !

Un coup de feu, loin devant moi, m'arrêta net. Une grosse détonation de 478. C'était Paulo.

Ça y était ! Ils l'avaient eu ! Ah ! Les salopards ! Ils l'avaient tiré.

Une autre déflagration retentit. La 375 ! Montaignes ! Pourquoi un deuxième coup de fusil ? Qu'est-ce qui clochait ? Oubliant toute douleur, je me mis à courir et larguai ma béquille après quelques mètres.

Ce n'était pas M'Bumba. Ces deux imbéciles avaient tiré en l'air pour manifester leur joie. Hors d'haleine, après avoir couru sur toute la distance, m'être fait gifler par les branches et sauté plusieurs ruisseaux, un pied nu, je regardai leur découverte, déçu.

Deux squelettes d'éléphants reposaient dans une clairière. Leurs grands os blancs étaient intacts, disposés comme au moment de leur mort. Ils gisaient comme des monuments, face à face, presque tête contre tête, au centre d'un épais tapis de végétation sombre et désordonnée. Le soleil, passant par la trouée des arbres, baignait la clairière d'une lumière jaune et chaude. Les grands ossements vénérables, dans cet espace clos, semblaient reposer dans une crypte.

— Du pognon ! gueulait Paulo en courant vers moi. Du pognon plein les fouilles !

Il se jeta sur moi et me pelota comme un footballeur qui aurait marqué un but.

— Elias ! Tu te rends compte ? Viens dans mes bras ! Tu m'embrasses pas ? La timbale ! Le gros lot ! Y'a qu'à se baisser. La Sainte Vierge l'a mis juste sur notre chemin ! Elias ! Ho ! Elias, putain, réagis ! Ça te fait pas plaisir ou quoi ? Rigole, bon dieu !

Montaignes, qui inspectait les ossements, deux fois grands comme lui, m'adressa un sourire réjoui.

— Il n'en manque pas un seul, m'annonça-t-il comme une grande nouvelle. Et tu as vu les défenses ?

— Bien sûr, il les a vues, les défenses, rugit Paulo dans mon oreille. Elias ! Bordel, tu m'embrasses pas ?

Obnubilé par l'idée que M'Bumba courait toujours, je mis du temps à réaliser l'ampleur du cadeau. C'étaient des cadavres d'adultes. Des vieux, à en juger par la taille impressionnante de leurs défenses. À l'exemple de Paulo, je les changeai rapidement par des sommes de cash et jubilai à mon tour. Il y avait là quelques milliers de dollars. Quoi qu'il arrive maintenant, cette expédition ne pouvait plus être négative. Elle nous rapportait déjà plus qu'elle ne pouvait coûter. Cet ivoire tombé du ciel nous mettait à l'abri de tout souci pécuniaire pour un bon moment.

Paulo hurlait longtemps des remerciements à la Sainte Vierge, les deux bras écartés, la calculatrice serrée dans une main, au centre de la clairière. Pour moi, la joie fut de courte durée. Je m'étais définitivement abîmé le pied en courant, et je souffrais maintenant constamment, sans que rien touchât les plaies.

Assis, la jambe tendue, j'eus le plus grand mal à convaincre cet égoïste de Paulo de laisser l'ivoire à sa place pour revenir le scier et le transporter le lendemain, plus reposés. L'idée de laisser de l'argent derrière lui le débectait profondément, mais, devant mon état, il finit par s'incliner.

Il se mit alors à courir frénétiquement autour de la clairière, machette en main, s'attaquant à grands coups au tronc des arbres.

— Paulo ! Arrête maintenant, ça suffit ! Les pisteurs retrouveront le chemin, de toute façon...

— Non, monsieur ! criait-il, en nage. Je pose des marques, moi ! On n'abandonne pas un trésor sans laisser ses marques, monsieur !

Enfin, quand il eut pourvu d'une grande encoche blanche à peu près tous les arbres du coin, monsieur Paulo consentit à ranger son outil et à m'offrir son épaule pour me soutenir. Il jeta un dernier regard attendri aux squelettes et nous partîmes, bras dessus, bras

dessous, clopin-clopat, pour le long chemin qui restait à faire jusqu'au campement.

*

Gamine accourut à notre arrivée, suivie de près par Bébé et la silhouette en boule de Tatave. À l'inquiétude due à notre absence prolongée – nous étions partis depuis deux jours –, s'ajoutait l'affolement de me voir soutenu par Paulo et Montaignes. Elle dut me croire blessé et fut, me sembla-t-il, soulagée en voyant que ce n'étaient que les chiques qui continuaient de me faire souffrir. Elle courut faire chauffer de l'eau pour me préparer un bain de pieds.

Plonger mon arpon dans la bassine d'eau brûlante et parfumée qu'elle m'apporta sous la moustiquaire fut une bénédiction. Montaignes me conseilla d'y rester jusqu'à ce que l'eau soit tiède, puis il examina mon pied d'un air sérieux. Il palpait mes plaies du pouce, les examinait en détail par-dessus ses lunettes, avec des gestes sûrs de professionnel et des petits claquements de langue désapprobateurs. Il soupira, remonta ses lunettes et eut un sourire de toubib pour me tranquilliser.

— Je vais te mettre de la poudre antibiotique. De toute façon, c'est tout ce que j'ai. Et encore, je n'en ai pas beaucoup.

— Ouais, mets-moi ça.

— Seulement... Écoute, Elias. Ne crie pas, écoute-moi. Dans l'état où c'est, si tu continues à marcher, tu vas droit à l'infection généralisée. Écoute-moi. Je veux juste que tu comprennes : si tu ne laisses pas cicatriser maintenant, tu feras une septicémie. Comprends-moi bien : Cela *ne petit pas* ne pas se produire.

Je le regardai, inspectai mon pied dans la bassine, revins vers Montaignes, avec son air grave derrière ses lunettes, et je balbutiai :

— C'est pas sérieux, Montaignes ?

— C'est très sérieux, mon vieux.

— Qu'est-ce que je dois faire, docteur ?

— Trois ou quatre jours d'immobilité, cher patient. Tu n'y coupes pas. Interdiction formelle de chasser.

Ah ! Putain ! J'étais dégoûté. Cela faisait dix jours que je me faisais chier à marcher dans la boue, dans la flotte, dans tout cet enfer de forêt de mes deux ; que je pistais cet éléphant sans débander, tous les jours que Dieu faisait ; que j'y mettais toutes mes forces, tant et si bien

qu'on finirait par *l'avoir*.

M'Bumba se fatiguait. Il allait faire des erreurs et on allait *l'avoir*. C'était une question de jours. J'avais tout fait pour cette putain de chasse et j'allais être frustré du meilleur. C'était dégueulasse. Le diagnostic du docteur Montaignes était une claque sur la tête. Plus triste qu'un gamin privé de dessert, je me mis à broyer du noir et m'enfermai pour un bon moment dans le silence.

La soirée avançait autour de moi qui n'avais pas bougé. Paulo et Montaignes discutaient gaiement avec les Petits Bonshommes. Le Vieux, lavé, rasé, changé, les cheveux encore mouillés, offrait le pastis et pérorait, déjà un peu pompette.

— Des trouvailles comme celles-là, mon grand, y'a que Paulo pour les faire. C'est pas du bol que j'ai, c'est du blair.

Les pisteurs gazouillaient gaiement et semblaient apprécier le Ricard. Gamine et Tatave menaient grand train à la cuisine. En apprenant notre découverte, Gamine avait battu des mains et s'était lancée dans la préparation d'un festin, en prévision de la fête. Tout le monde se préparait à rire et à s'amuser.

Le soleil, derrière nous, sur la savane, s'offrait un coucher tout en rouge, dans une palette de couleurs feu dans lesquelles je plongeais mon regard. Un blues énorme, sans doute accentué par la fatigue, m'accablait.

Je ne tuerai pas M'Bumba me répétais-je. J'en étais sûr. Pendant mon absence, Paulo le coincerait et ne lui laisserait pas une chance. Il lui collerait la balle que lui aussi avait envie de lui placer entre les yeux. Et pendant ce temps, je serais ici, le pied dans une bassine, à regarder le coucher du soleil. Ces ridicules larves carnivores étaient un signe. Le destin m'enlevait de la partie. J'étais hors-jeu, maintenant. La phase finale de la chasse se déroulerait sans moi.

J'étais révolté par l'injustice. Ma mise en touche me faisait sentir combien, au fil des jours, M'Bumba était devenu important pour moi. Je m'étais enthousiasmé pour cette chasse, débutée en week-end de plaisir, devenue un passionnant et irritant jeu de cache-cache. J'étais maintenant persuadé que M'Bumba avait un sens. Le vieil éléphant mutilé serait le couronnement de notre vie de chasseur, en tout cas de cet épisode commencé un an plus tôt. Il nous était envoyé pour cela.

Les journées qui suivraient seraient les plus grandioses et les plus riches d'émotions. Je calais au pire moment. Je mesurais tout cela et la valeur de l'enjeu rendait encore plus cruel mon abandon forcé. Je maudissais le destin, l'Afrique et cette bande d'égoïstes paillards qui, alors que je luttai contre le désespoir, ne songeaient autour de moi qu'à boire, se vanter et faire ripaille.

Une monumentale colline de riz blanc et onctueux, creusée en son milieu d'un fossé où fumait une sauce de viande et de fruits, trois poissons de rivière, gras et longs, grillés d'une pièce, l'abdomen fendu et recouvert de petits grains acides que Gamine trouvait en forêt, plusieurs dindes de jungle saupoudrées d'herbes mystérieuses et naturellement, à flots, du Château-Monbrisac 1976 : il me fallut tout le repas, les rires de mes compagnons et quelques verres de vin pour arriver à secouer un peu ma tristesse.

Tatave, incrusté au bord de la table, seuls ses grands yeux ronds la dépassant, s'empiffrait sans distinction de tout ce qui passait à sa portée. Paulo buvait beaucoup, criait plus encore et se lançait dans d'interminables blagues dont le vin lui faisait oublier la fin. Montaignes riait quand même. Lui aussi l'esprit égayé, il se marrait pour un rien.

Les Petits Bonshommes avaient eu leur part du festin, qu'ils avaient dévorée accroupis par terre, face à face. Après le repas, le père avait sorti un long tube de bois et un gros paquet d'herbe. Il bourrait d'impressionnantes fournées par un bout. Son fils allumait et il tirait, aspirant tout d'une seule bouffée. On se demandait si la fumée n'allait pas tout à coup s'échapper par les oreilles.

Ils furent instantanément très défoncés. Leurs petits yeux étaient devenus minuscules, deux petites lentilles noires cerclées de rouge sang. Ils gazouillaient toujours sur la même note, « Puiiii... puiiii... puiiii... » et rigolaient en se tapant sur les cuisses et en se dandinant sur place.

Montaignes s'assit avec eux, apparemment sans raison, et leur fit quelques amabilités. Ils rigolèrent et lui passèrent l'herbe et le grand shilom. Nous fumâmes donc une bonne dose d'une herbe âcre et odorante, bien séchée et bien nettoyée, très forte, en guise de cigares pour le café. Je fus bientôt très détendu et me sentis enfin plus sociable.

Paulo délirait. Montaignes, défoncé, les yeux au plafond, une moitié du cerveau plongée dans le rêve, utilisait l'autre moitié à répondre « oui », « c'est sûr » et « ahan ? » pour faire croire qu'il suivait.

— Tu ne me diras pas, toi, le scientifique, que ce n'est pas une preuve... On trouve deux cadavres. Pas un : *Deux* ! Deux adultes, et des vieux encore... !

— C'est sûr...

— Ça veut dire que c'est des vieux qui sont partis mourir. Et qu'ils sont morts sur la route. *La route du cimetière des éléphants* !

J'eus sans doute le tort de sourire, car Paulo se tourna aussitôt vers moi, l'index tendu, accusateur.

— Oui, monsieur ! Je sais ce que je dis ! Enfin, bordel ! Y faut bien qu'ils aillent mourir quelque part, tous ces vieux pourris ! On trouve jamais de cadavre ! Et là, deux ! *Deux*, c'est pas une statistique, ça ?

Dans leur coin, les Petits Bonshommes s'étaient mis à chanter. Un Noir, à partir du moment où il est assis et qu'il n'y a plus rien à foutre, chante. Le fils tapait lentement sur un bout de bois. Ils échangeaient inlassablement une mélodie simple à deux voix, flûtée et aiguë qui, à deux mètres de nous, semblait venir de loin, de la nuit et de la forêt.

Montaignes avait profité du désintérêt de Paulo pour fermer les yeux et sourire béatement. Le Vieux me démontrait par $a + b$ que j'avais tort, tout en se versant des grandes rasades de vin. Tatave s'était endormi d'une masse sur une caisse, les fesses au-dessus et la tête sur le sol. Bébé, pris de fringale, s'en prenait à tous les restes.

Le rangement achevé, Gamine était venue participer à la soirée. Elle s'était glissée sous la moustiquaire, en tenue de fête, pleine de grâce et de joie enfantine. Assise à côté de moi, elle me regardait, le visage joliment posé dans la coupe de ses deux mains, avec un petit sourire et des grands yeux noirs heureux, plongés dans les miens.

J'essayai d'échapper, de regarder ailleurs, gêné par la franchise impudique de son regard. Mais j'étais obligé de revenir à elle. Elle avait un pagne neuf, bleu turquoise, avec le gros bracelet de plastique assorti. Elle s'était longuement tiré les cheveux en arrière, en crinière de lion. Elle avait emprunté une de mes chemises en blue-jean, bien trop vaste pour elle, dont elle avait roulé haut les manches. Le grand décolleté qu'elle m'offrait, sur la naissance de ses beaux seins blancs, me rendait fou. Je l'avais vue tant de fois nue, ou poitrine au vent. Pour la première fois elle m'apparaissait désirable, attirante.

« Elias, pensais-je. Qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce que tu as ? Tu as qu'elle est belle », me répondais-je. Gamine entra dans ma vie ce soir-là. Je ne parvenais pas à trouver le sommeil. La nuit était chaude, chargée de bruits d'insectes et d'humidité. L'obscurité était totale, sans lune, d'un noir opaque et oppressant.

Paulo ronflait comme une scie mécanique.

Je ruisselais sous ma moustiquaire, remuant et tournant sur le lit étroit, qui craquait douloureusement sous mon poids. J'avais rejeté loin les couvertures et ne parvenais même pas à rester immobile, trop

énervé, et parcouru de sensations étonnamment fortes chaque fois que je pensais à elle, à ce moment où elle m'avait regardé. Son visage pur, son grand sourire, la finesse de la coupe de ses mains où s'appuyait son menton... et surtout le message d'un si grand sentiment dans ces yeux profonds et noirs... L'image me bouleversait. Je me la repassais sans cesse, finissant par ne plus retrouver dans mon souvenir ses traits exacts, mais un flou exaspérant, qui brouillait son visage.

Et ma pensée allait se perdre, par instants fugaces, vers sa couche, sous la petite moustiquaire, à quelques mètres de la nôtre, tout près de moi. Sans doute avait-elle chaud elle aussi. Et rejeté ses couvertures... « Tu rêves éveillé, me disais-je. Tu te montes un cinéma. C'est le manque de femmes. Endors-toi. Détends-toi, et dors. Pense à autre chose. »

Me faisais-je des idées ? Non ! Son regard était trop franc. Et puis je me souvenais, avec un plaisir renouvelé, de toutes ces attentions qu'elle avait depuis toujours pour moi, et que je remarquais à peine. Mais oui ! Il y avait dans son regard tant de confiance, de complicité et de rire... Je ne pouvais pas me tromper. Sans doute avait-elle bu un peu de vin qui avait libéré ses sentiments, mais ceux-ci existaient déjà.

Et ce petit ballet charmant de la rivière, le jour où elle lavait le linge...

En tout cas, je ne pouvais pas me tromper sur mes propres sentiments. Le fait était que, jusque-là, Gamine n'avait été pour moi qu'une petite protégée, fraternelle et sympathique. Qui plus est, je la voyais toujours comme une petite fille, sans même prêter attention à ses formes. À présent, j'avais pour elle un désir d'homme et une envie irrépressible de la prendre contre moi.

Je me débattais dans des rêves et des réflexions contraires, je m'embrouillais et ne trouvais pas le sommeil.

La première image que je cherchai en me réveillant fut la sienne. Je ressentis un petit choc, accompagné d'une onde de bonheur en la découvrant, si fine et si jolie. Elle portait ce matin-là un petit short de sport rouge et un tee-shirt au large décolleté qui découvrait la délicatesse de ses épaules. Son sourire joyeux, ses petites dents blanches, ses grands yeux, tout m'illuminait.

— Bonjour'. Bien dormi, Elias ?

Elle me tendit un quart de café chaud. J'avais attendu quelque chose de plus que ce banal accueil du matin, mais je ne savais quoi. Que pouvait-elle dire de plus ? Bêtement refroidi, de retour à la réalité, je plongeai le nez dans mon bol.

Les chasseurs étaient partis à l'aube, en pirogue. Ils remontaient la Sangha jusqu'à la hauteur de la crypte aux éléphants. De là, ils iraient

sur place pour scier les défenses. Il ne fallait pas les attendre avant la fin de l'après-midi.

Le camp reposait dans la chaleur douce des matins africains. L'intensité spécifique du silence des grands espaces était rompue de temps à autre par des cris d'oiseaux. La rivière, large et vaste, déroulait lentement son cours, ajoutant à l'atmosphère de paix qui régnait. Finalement, moi qui pensais me faire tartir loin de l'action, je n'étais pas si mal.

La cuisine se composait de quatre feux disposés en longueur devant une tranchée creusée dans la terre, qui permettait de les avoir à hauteur de la main. Chaque feu était entouré d'un cercle de pierres blanches. À côté, un grand tas de petit bois noir, résultat des corvées de Tatave. Derrière, une bâche tendue comme une toile de tente abritait les provisions les plus fragiles. Le reste était disposé dans des cantines, sur le sol, tout autour du foyer : un lot impressionnant de bassines, de marmites et de vaisselles luisantes de propreté, comme à l'étalage d'un marché.

Tatave était préposé à l'ouverture des boîtes. Paisible, accroupi, encore plus gros qu'à notre départ, il avait mis de la musique sur un radiocassette cabossé : « *You give me fever...* » de Shirley Basset, à la mauvaise vitesse. Au fil de la matinée, je me rendis compte qu'il puisait un bon tiers du contenu de chaque boîte ouverte pour sa consommation personnelle et immédiate. À quelques pas, les pirogues étaient à moitié cachées par les herbes jaunes. Sur la berge, du linge multicolore et des vêtements déployés par terre séchaient au soleil. Derrière la cuisine, on trouvait la moustiquaire de Gamine et le coin qu'elle s'était installé avec Tatave, meublé d'une lampe, et d'un fauteuil pliant qu'ils nous avaient détournés.

À une dizaine de mètres, s'élevait le pin parasol auquel pendait notre grande moustiquaire blanche, entourée de trois tas de cantines bien rangées.

Gamine apparut soudain, son cahier à la main. Au passage, elle en donna une gifle sur la tête de Tatave en le grondant avec une mine sévère.

— Toi, travailler, hein !

Tatave rigola. Ils étaient réconciliés.

Elle vint s'asseoir à côté de moi. À nouveau je ne savais plus comment me tenir, que faire, que penser, et m'efforçai de sourire avec naturel. Elle ouvrit son cahier sur ses genoux et commença à le feuilleter, jetant parfois un bref regard aux images. Montaignes lui avait rédigé ce « lexique élémentaire du français de base », comme il disait, sur un cahier d'école. Il y avait un alphabet, tracé aux feutres

de couleur, tout un tas d'objets très bien dessinés, avec leur nom en français, en grosses capitales, et des blancs pour qu'elle puisse s'entraîner à les écrire.

Elle trouva sa page et me tendit le cahier, les yeux brillants. Elle me montra l'image qu'elle cherchait : un petit bonhomme et une petite bonne femme en costume de mariage qui se tenaient par la main. « MARI », y avait-il écrit.

— Mari, dit-elle. Toi, Elias, mari.

Elle me le dit avec tranquillité, comme un fait admis. Mon cœur battit plus vite. Je fondais, repris sous son charme devant tant de candeur. Elle écrivit sur son cahier, sous le modèle, à grands traits hésitants, tenant le stylo dans son poing serré, les quatre lettres, « MARI », comme pour officialiser la chose de son côté.

Ma blessure allait bien. Les bords de plaies étaient nets et se cicatrisaient. Je ne pouvais pourtant toujours pas poser le pied par terre et je me traînais avec difficulté, à cloche-pied ou sur le talon, et le moins possible.

Je les accompagnais quand même tous les trois, Gamine, Tatave et Bébé, le chien jaune, sur la berge de la rivière, un peu plus loin en aval, où ils péchaient leurs gros poissons gris. C'était une tâche longue et silencieuse. Ils marchaient, enfoncés dans l'eau jusqu'aux épaules, tenant entre eux un filet lesté de pierres qui raclait la vase.

Ce jour-là, ils abandonnèrent vite pour jouer, se poursuivre et s'éclabousser comme des gamins qu'ils étaient. Bébé, comprenant que la pêche était terminée, se jeta en trois bonds à l'eau pour participer à la fête. Assis à l'ombre, je les regardais s'amuser.

Elle vint vers moi plus tard, laissant les deux autres dans l'eau. Elle s'installa à mon côté. Son tee-shirt collait à sa peau ; des gouttelettes s'étaient formées partout dans sa crinière.

Je cherchais quelque chose à dire.

Fallait-il vraiment dire quelque chose ? Je laissai le silence s'installer. Elle me tournait presque le dos, le regard perdu quelque part à la surface de l'eau, silencieuse et immobile. Qu'est-ce que je devais faire ?

Je tendis le bras. Peut-être mon geste n'était-il pas très sûr. Je posai doucement ma main sur son épaule, pour la tourner vers moi. Elle suivit docilement mon mouvement. Je reçus l'éclat de ses grands yeux noirs étonnés, un peu effrayés, et je l'attirai contre moi, me penchant pour trouver ses lèvres.

Au dernier moment, elle détourna le visage et blottit sa tête contre ma poitrine, raidie et maladroite, dans un réflexe de timidité. J'en fus

bouleversé. Je caressai doucement ses cheveux, puis, les relevant, j'appliquai un petit bisou sur sa nuque. Une caresse chaude dans mon cou et des mordillements me répondirent. J'essayai doucement de lui relever la tête, mais elle se recroquevillait à chaque fois, se protégeant des épaules. Ce ne fut qu'après de longues caresses qu'elle haussa lentement son visage pour me regarder.

Elle était grave, sérieuse. Elle prit sa respiration, ferma les yeux et avança sa bouche vers la mienne. Juste avant que nos lèvres se touchent, elle éclata de rire et se rejeta en arrière. Le visage entre les mains, elle partit un long fou rire un peu forcé.

Paulo et Montaignes rapportèrent l'ivoire, tard dans la nuit : quatre belles pièces, chacune approchant les deux mètres. Hélas ! ils avaient cassé le moteur de la pirogue en revenant. L'embrayage n'existait plus, des pignons usés sortaient d'un peu partout. L'engin semblait irrécupérable et nous privait d'une pirogue pour le retour.

Je me réjouis bien haut pour l'ivoire, me désolai pour le moteur, me plaignis très fort de mon pied, me désolai encore plus fort de toutes ces belles journées de chasse ratées et courus me coucher, ravi, avec la promesse d'une nouvelle journée avec Gamine.

*

Ma première vision du matin, c'était son visage.

Je la surveillais de loin, ou je la détaillais sans jamais me lasser quand elle était près de moi. Je ne pensais qu'à elle. Une chose entre toutes me faisait envie, c'était l'avoir, elle, à mes côtés.

Je passais mes heures à la cuisine ou près de la rivière, lorsqu'elle faisait la lessive. Quand elle avait le temps, nous partions pour des promenades, main dans la main, avec Tatave derrière et Bébé dans nos pattes. Nous eûmes aussi de longues baignades, des rires et des jeux dans la rivière, quand elle venait frotter son petit corps contre le mien et s'échappait en riant, après avoir coulé entre mes bras. Toute la journée, elle échangeait avec moi des regards et des rires. Elle me faisait un bien immense.

Pendant nos tête-à-tête, elle était extraordinairement belle. Encore plus jolie, me semblait-il, qu'au début de notre romance, puisqu'il fallait bien l'appeler comme cela.

À tout moment, j'étais pris de l'envie de toucher son extraordinaire peau claire de Tahitienne, veloutée et irrésistible. J'effleurais alors son visage, doucement, et lui déposais parfois un long baiser sur la joue. Ses cheveux épais aux allures de crinière, la grâce fine de ses attaches et de ses mains, chaque vision, chaque minute que j'avais d'elle me

rendaient heureux.

Elle se montrait vive et intelligente. Dans son boulot, elle m'étonnait, plus encore par son organisation, que par son savoir-faire. C'était un travail délicat et semé d'embûches pour une fille de cet âge. Elle s'en tirait à merveille, sans que jamais rien clochât.

Elle avait beaucoup étudié le lexique de Montaignes, et posé à ce dernier des milliers de questions. N'ayant aucune notion de grammaire, elle ne savait pas construire de phrases en bon français, mais elle possédait un large vocabulaire. Je m'apercevais, en posant des questions, qu'elle pouvait très bien s'exprimer et se faire comprendre.

Elle était double : c'était ce qui me fascinait. Sa peau claire, la finesse de ses traits et la grâce surprenante de ses gestes formaient son côté blanc. Pour le reste, il n'y avait que l'Afrique en elle. Quand elle pilait le mil pour les Petits Bonshommes, avec un gros mortier de bois, elle avait cette cambrure du dos et ce long et régulier effort des bras que rien n'arrêtait, comme toutes les pileuses de mil d'Afrique. Elle était musclée, charpentée et sèche, habituée à une vie rude. Au cours de nos jeux, j'avais pu remarquer la puissance de ses bras et de deux biceps forgés en travaillant au mortier.

Le soir, quand tout le monde était couché, je la rejoignais à côté de sa moustiquaire, dans son petit coin-salon. C'était là, en chuchotant, que nous parlions le plus, de tout et de rien, pour le plaisir d'être ensemble.

— Toi, partir ?

— Oui. Un jour, je pars.

— Toi, partir, maison toi ?

— Non, pas maison. Enfin, oui. J'en ai partout, des maisons.

— Toi, maisons beaucoup ? Toi faire maison, moi dedans tout laver, tenir propre. Toi, tu viens, tu es content.

Parfois, elle racontait une interminable histoire de son village, pleine de frères et de frères de père, avec des hommes qui se faisaient des coups en douce et des femmes qui s'envoyaient des sorts. J'écoutais à moitié, captivé par un jeu d'ombre sur ses pommettes ou la longue courbe de son cou, hypnotisé par ses immenses yeux noirs, à quelques centimètres des miens. Je partais ensuite me coucher, le cœur léger, plus détendu et heureux que je ne l'avais été depuis longtemps.

Les seuls moments que je n'avais pas, c'étaient ses nuits, et les débuts de soirées. J'aurais bien voulu officialiser mes relations avec Gamine auprès de mes deux camarades, mais dès que Paulo et

Montaignes étaient là, elle se montrait distante, jusqu'à fuir si j'approchais. Je ne la retrouvais, ce qui me chagrinait, que bien plus tard, à la causerie du soir.

La naïveté de nos premiers baisers me la rendit plus chère encore. La première fois, ce fut en forêt où, soudain saisi d'inspiration, je la pris par les épaules, en me baissant, et appliquai mes lèvres sur les siennes. Elle resta sans réaction. Alors que je poussais mon baiser, elle bondit en arrière et porta la main à sa bouche en rigolant, avec l'air de se foutre de moi. Puis, comme je lui tendais les bras, elle revint. Je recommençai. Elle s'habitua. Après de nouveaux essais, elle répondit à mes baisers.

Elle y prit goût à une vitesse fantastique. Au point de ne plus cesser, dès lors, de m'embrasser. Elle prenait ça comme le reste : une nouvelle prérogative d'épouse envers son mari Elias, et s'accrochait à moi à tout moment pour poser sa bouche sur la mienne. Elle arrêta tout, à la cuisine, pour s'asseoir sur mes genoux et m'embrasser passionnément. Elle se glissait jusqu'à moi, pendant que je me soignais, et se pendait à mon cou pour m'embrasser à pleine bouche. Elle m'entraînait contre elle, se pelotonnait contre moi et venait sans cesse m'offrir son visage.

Puis ce furent des câlins et des caresses hésitantes, des douceurs. Elle passait souvent sa main dans mes cheveux ras, dont le contact l'étonnait. Elle me regardait gravement et soupirait alors :

— Moi, aimer beaucoup. Beaucoup !

Avec une sorte de tristesse. Puis elle se penchait pour m'embrasser.

Un après-midi, je vis Tatave se dandiner au milieu du campement, la tête levée au ciel, la bouche en cul-de-poule, pour nous imiter. Il faisait de grands baisers bruyants, dans le vide, et rigolait avec insolence.

*

Paulo et Montaignes revinrent un soir d'une tournée particulièrement difficile. M'Bumba les avait entraînés dans un coin de marais avant de disparaître encore, les laissant dans la boue.

Paulo avait les cheveux plaqués sur les tempes et la nuque par une fange marron qui avait aussi maculé sa chemise. Ses chaussures n'étaient plus que deux mottes de terre. Montaignes était dégoûtant, des pieds à la tête, avec de la boue jusque sur ses lunettes et un air fatigué. J'essayai de dire quelque chose de réconfortant.

— Salut les gars ! Ça va ?, d'un ton enjoué.

C'était tout ce que j'avais trouvé. Je me sentais soudain très gêné d'être si propre et bien portant, affalé dans mon fauteuil pliant. Ils se débarrassèrent de leurs affaires et allèrent se baigner sans un mot et sans un regard pour moi. Plus tard, Paulo s'approcha, un demi-sourire de mauvais augure aux lèvres.

— Alors, madame, ce bobo au pied, j'espère que ça vous fait moins souffrir ? Vous y mettez de la pommade, au moins... ?

À nouveau, je fus embêté. Mon pied était totalement guéri. Je boitais bien un petit peu, de-ci, de-là, mais c'était surtout pour donner le change.

— Ce couillon-là ! cria Paulo en direction de Montaignes, allongé sur son lit, ce couillon croit qu'on n'est que des abrutis de chasseurs ! Il pense qu'on peut rien voir. On est des aveugles, pas vrai ?

— Paulo...

— Il croit qu'on le voit pas, Jean de la lune ! Qui conte fleurette ? Hé ? Qui tourne autour de la gamine ! Hé ? Et qui se la pelote toute la journée ? Té, je me demande si je vais pas tomber malade, moi...

— Mais Paulo, voyons...

— Oui ! Je me demande si je vais pas demander un congé. Je veux pas faire le tire-au-flanc, mais...

— Paulo !

Le mot était lâché, sur le mode badin et avec le sourire, mais il avait été prononcé, signe que j'encourais la réprobation de mes compagnons. Du reste, ils n'avaient pas tort. Depuis quelques jours, je leur laissais faire tout le boulot, sans plus d'excuse valable.

Prétextant des restes de douleur, des risques de mauvaise cicatrisation et claudiquant dès qu'on me regardait... Mais la fugue était terminée. Paulo et Montaignes supportaient de plus en plus mal cette poursuite à deux pendant que leur commandant d'expédition se payait du bon temps.

— Mais je suis guéri. Une journée encore pour éloigner tous les risques, et je suis avec vous, les gars !

Je négociai habilement vingt-quatre heures supplémentaires, jurant d'être à la chasse le surlendemain. Je ne voulais pas « tirer au flanc », mais j'avais des idées précises sur l'emploi du temps du lendemain, projets que personne, pas même un éléphant maudit, ne m'empêcherait de mener à bien. Le sommeil me gagna alors que je mettais au point les derniers détails de mon plan.

Je me réveillai très énervé. C'était pour aujourd'hui. Je bus mon café, avec des regards joyeux sur le joli petit derrière de ma fiancée. Il tendait un merveilleux petit pagne rouge et me donnait des envies de mordre.

Aujourd'hui, elle serait mienne. Je l'avais décidé. J'avais réfléchi longuement et analysé mes sentiments. Ils étaient nobles et purs. À partir de là, je la choisissais pour compagne et devais la posséder. Tout était en règle...

Je passai sans attendre à la première partie du plan : me débarrasser des gêneurs.

— Tatave ! Taaaataaave !

Il rappliqua, la mine éternellement réjouie, et me fit un gros smack de loin, en ricanant.

— Arrive ici. Je vais t'expliquer...

Je m'accroupis à sa hauteur, lui mit la main sur l'épaule et lui exposai d'une voix suave :

— Gamine et moi allons partir en forêt. On va chercher... euh... Des champignons ! Toi, tu vas rester ici car il faut garder le campement. C'est une grosse responsabilité et je ne vois que toi pour faire ce travail. Tu dois regarder partout, tout, tout le temps. Tu as compris ?

— Non. Il me sourit, le regard plein de joie et de belle candeur africaine, et attendit en me dévisageant.

— Bon... Hum ! Voilà : Nous, partir, avec Gamine. Chercher champignons. Toi, grande responsabilité. Toi surveiller campement, pendant que moi pas là. O.K. ? Toi, grande responsabilité, O.K. ? Toi, regarder partout, tout le temps. Toi, comprendre ?

— Non.

S'il avait pu sourire plus largement, il l'aurait fait. Son regard posé sur moi était vide, plein d'un étonnement sans bornes. Le regard du Nègre, il me faisait ! Bon dieu ! mais est-ce qu'il était taré celui-là ? Est-ce que j'étais le seul sur cette terre à lui prêter de l'intelligence ?

— Écoute, Bonhomme, criai-je. Toi, rester. Moi, dans forêt ! Champignon, miam miam ! Elias et Gamine partis. Toi, grand chef, surveiller, surveiller ! Tu comprends ? Gamine surgit par-dérrière et lui attrapa l'oreille, en remontant.

— Nous partis ! Toi, comprends !

La lueur d'intelligence revint dans les yeux de Tatave en même temps que la grimace de douleur. Il leva le pouce.

— O.K. ! O.K. ! Comprendre. Elias et Gamine dans forêt, pour, hi ! hi ! chercher des champignons, hi ! hi !

Je mis une tape sur la tête de cet abruti qui, décidément, n'était pas si con, et je préparai rapidement un panier goûter : Coca-Cola, biscuits, chocolats... J'étais paré.

Ou presque. Je découpai à toute vitesse un bon kilo de viande en petits dés, au hachoir, en fit un paquet que je glissai dans le panier : la deuxième partie du plan.

Puis j'allai inviter ma promise avec des battements de cœur de collégien et nous partîmes tous les deux, droit dans la rivière.

La Sangha n'était pas profonde, à part quelques trous facilement repérables, grâce à la couleur du fond. J'avais de l'eau à hauteur de poitrine, et le plus souvent à la taille. Face au campement, au milieu du courant, la rivière se divisait autour de longs îlots herbeux, bordés de sable, et déserts. J'avais choisi l'endroit pendant la nuit. Ces longues îles calmes offraient, à portée de vue, un isolement total, une intimité parfaite et un décor sensationnel.

Gamine avait pris le panier repas sur la tête et Bébé, qui en avait marre de nager derrière nous, se laissait porter dans ses bras. Nous accostâmes à la pointe d'une des îles. L'eau, aux alentours de la petite plage de sable, était absolument claire, profonde d'à peine vingt centimètres, et étincelante sous le soleil.

Gamine s'étendit, de tout son long sur le sable, fatiguée par sa marche dans l'eau, le pagne collé à la peau et des gouttelettes scintillant dans la chevelure. Le tableau d'une ondine, qui me pétrifia un instant.

Allons ! D'abord, la deuxième partie. Je m'étais débarrassé de Tatave. Maintenant, il fallait mettre Bébé hors d'état de nuire. Pas question de le laisser au camp, celui-là. Il suivait sa maîtresse partout. L'assommer et le ligoter aurait été indélicat envers ma moitié. Et puis je l'aimais bien. Je lui reprochais simplement de toujours, systématiquement, venir interrompre nos câlins et pointer son museau entre nos lèvres. Sa façon de lécher alors le visage de sa maîtresse en gémissant m'agaçait profondément.

— Bébé ! Bébé ! Par ici, Bébé ! Regarde ce que j'ai pour toi ! Je sortis le paquet de viande. Bébé vint aussitôt y coller son museau pointu, en remuant follement le bout de chiffon jaune qui lui servait de queue.

— Tiens, mon Bébé ! C'est pour toi, ça ! Pour qui c'est tout ça ? Mais c'est pour Bébé !

Je lui fourrais un à un les carrés de viande dans la gueule. Il dévorait à pleines dents, assis sur son derrière, le regard chaviré de reconnaissance.

— Oh ! Bébé ! intervint Gamine. Trop manger ! Elias ! Trop ! Trop !

Je la fis taire d'un geste et fit bouffer à Bébé jusqu'au dernier dé de bidoche. Son petit ventre avait gonflé, rebondi comme un petit ballon. Il fit quelques pas sur la plage, gêné par ce poids inaccoutumé. Puis il s'étira et bâilla sauvagement. Je jubilais. Il tituba jusqu'à une grosse touffe d'herbe jaune, se fourra dedans, posa sa tête et s'endormit. Ça y était ! Enfin seul avec elle !

Je lui enlevai son pagne. Elle me laissa faire, immobile, me dévisageant de cet immense regard étonné qu'elle avait parfois. Je la soulevai dans mes bras, serrée contre moi comme une enfant, la tête sur mon épaule et la baladai un petit peu.

— On va se baigner, lui proposai-je gentiment. Nous avions joué à perdre haleine, nageant et courant dans l'eau, l'un à la poursuite de l'autre. On s'était chamaillé avec de grandes gerbes d'éclaboussures. Mes mains se refermaient parfois sur une de ses courbes. Les siennes s'accrochaient et venaient palper mon corps, plus fort qu'elles ne l'avaient jamais fait.

Puis, soudain calmés, nous étions restés longtemps enlacés dans la fraîcheur du courant, immobiles, sans raison, dans le silence de la rivière. J'écoutais son souffle. Je serrais son corps trempé contre le mien. Je me sentais follement heureux. Je la portai enfin sur la plage, où je l'étendis. Je regardai longuement ses deux seins dressés, pointes au soleil, son ventre plat, ses longues jambes, encore frémissantes de nos cavalcades, et le beau triangle noir, d'une belle toison douce et jeune, entre ses cuisses.

Je me courbai vers elle et j'avançai mes mains. Elles se refermèrent sur ses seins, puis je l'explorai, mes paumes suivant toutes ses courbes et mes doigts s'attardant souvent. Sous mes caresses elle se pliait et s'étirait comme un petit animal. Je plongeai et collai ma bouche contre sa peau, à l'odeur poivrée et, à nouveau, je partis à la reconnaissance de son corps.

Elle était prête, humide, le dos tendu. Ses yeux, qu'elle avait refermés sous la caresse de mes mains, s'étaient ouverts, un peu troubles. Un ronronnement grave et sourd sortait de sa poitrine.

Mon désir me faisait mal.

J'attendis, encore, caressant et léchant ce corps qu'elle m'offrait. Son souffle s'accéléra. Elle poussa une petite plainte qui me fouetta de bonheur. Je posai mes mains sur ses cuisses et... Un rugissement de colère surhumaine s'abattit sur nous : le barrissement de charge de M'Bumba ! Il nous tombait dessus. Il était à deux mètres !

Nous avions bondi sur nos pieds. Dans un état second, fait de peur et d'urgence, je me tournais de tous côtés, encombré de mon sexe, essayant de voir où il était.

Mais il restait invisible. Je ne comprenais rien. Le barrissement ne s'interrompait pas et semblait venir de tout près.

Il se tut soudain. Un instant de grand silence.

— Mais où il est, cet enculé ! Où ?!

Le tonnerre maintenant bien connu des branches et des arbres cassés, massacrés sur son passage, la charge épouvantable qui s'approchait, tout cela me glaça le sang. Ça venait de l'autre côté de la berge. Horreur ! Ça venait du campement !

Le monstre apparut, déchirant la lisière des arbres. Une cathédrale sombre, hérissée du côté droit par la courbe pointue de son unique défense, montée sur des pieds énormes, comme des emboutisseurs, qui faisaient trembler le sol et s'envoler des nuages de poussière sous ses coups.

Il s'immobilisa soudain, gigantesque, au milieu de nos installations. Les moustiquaires, la cuisine d'où s'élevait un peu de fumée, nos caisses, tout notre habitat paraissait dérisoire devant cette masse. Quelque chose se mit à bouger, à deux pas des pieds du monstre. Une forme sombre et ronde, qui roula en direction de la rivière.

— Bordel, non ! Tatave ! Gamine hurla à mes côtés.

La grosse silhouette se dandinait maintenant furieusement. Tatave courait de toutes ses forces vers l'eau, de toute la vitesse de ses petites jambes maladroites. La forteresse s'ébranla et fut sur lui en un instant. Je vis la trompe immense s'élever haut dans le ciel, tenant notre petit cuistot, puis s'abattre, jetant le corps sur le sol de toute sa violence. Il le reprit et, quatre ou cinq fois encore, l'écrasa sur le sol.

Les cris de rage, les souffles et les barrissements de l'éléphant, chargés de haine et de destruction, rythmaient la scène, et nous affolaient. Enfin je le vis saisir Tatave par les pieds. Il agita furieusement le cadavre désarticulé à une hauteur vertigineuse, et le projeta au loin. Le corps, bras et jambes écartés, traversa en tournoyant le campement pour s'écraser sur un arbre.

Un réflexe de folie me jeta en avant. Je me mis à courir dans l'eau et à nager avec rage vers l'autre rive. Gamine hurlait mon nom derrière moi.

Il fallait que j'y aille.

Attaquer ! Choqué par la mort de Tatave et l'affreux spectacle de sa dislocation, l'esprit survolté par ces tornades de cris de fureur, ces rugissements que je n'avais jamais entendu d'aucune bête, je fus pendant quelques secondes envahi par une certitude. Il fallait *détruire* cette chose. Ce monstrueux rocher noir, animé par la haine, n'avait rien à faire en ce monde. C'était trop puissant, trop féroce, trop cruel. Ça ne pouvait pas exister. Ça *devait* mourir.

Je pataugeais de toutes mes forces vers lui, plongeant par moment pour un crawl qui me rapprochait du bord.

M'Bumba, toujours hurlant et grondant, était partout dans le campement. Par bribes, je voyais tout disparaître. Plus de moustiquaires, arrachées à coups de trompe ; la cuisine en miettes ; du matériel qui volait ; des malles de fer, projetées par sa trompe, s'abattaient sur le sol où elles explosaient. Il s'abattait de tout son poids avec un bruit de canon, sur tout ce qui traînait. Il semblait être partout. Sa vitesse était surnaturelle.

Je me retrouvai à dix mètres de la berge, prêt pour un sprint final et suicidaire sur la bête. Tout à coup, je l'eus devant moi, énorme, remplissant tout mon champ de vision, formidablement puissant et large.

Il eût donné la trouille au Diable lui-même. Tout héroïsme et toute folie immédiatement chassés de mon esprit, je stoppai net et fit même quelques pas instinctifs en arrière, effrayé d'être aussi nu et minuscule.

Il me regardait, la tête de côté, ses immenses oreilles déchiquetées battantes autour de son énorme crâne.

J'étais trop près de la rive. Il allait foncer sur moi. Pourquoi avais-je fait ça ? Il était formidable, et surtout étonnamment large. Son poitrail était un mur de chair noire et crevassée. Sa tête, un rocher cabossé, d'un gris un peu plus clair. Son unique défense pointait sur moi. La gauche sortait à peine de sa mâchoire, présentant une brisure en biseau, qui semblait coupante comme une lame de sabre. Des lianes et des branches restaient accrochées à son cou et à sa défense. Les quatre colonnes de ses membres et son ventre étaient recouverts d'une épaisse couche de boue, craquelée et brune, qui faisait comme une carapace d'écailles. Un brontosaurus ou une saloperie de ce genre, voilà à quoi il ressemblait ! Un monstre sorti des temps, haut et fort comme un mammoth.

Il me voyait, j'en étais sûr. Il souffla, agita ses oreilles, comme deux grandes voiles, et s'élança lourdement en avant. Vers moi ! Il

atterrit les deux pieds dans l'eau, à moins de dix mètres, face à moi. Pétrifié, je ne bougeais pas d'un poil.

Il remua la tête avec fureur, me tourna le dos et, soudain, fit volte-face pour foncer à nouveau sur moi comme une furie. Il s'arrêta net en touchant l'eau et entreprit alors de la piétiner, faisant s'envoler de grandes gerbes. Il grondait comme un fauve. À plusieurs reprises, il se livra à ces simulacres de charge, me secouant les tripes à chaque fois. Enfin, il s'arrêta, soufflant comme un dragon, ses deux énormes pattes avant dans l'eau, me fixa un moment, puis fit demi-tour et se désintéressa de ma silhouette immobile.

Il traversa le campement et ramassa de sa trompe le corps de Tatave, qu'il rejeta négligemment sur le côté. Il eut un dernier et bref barrissement de colère et s'élança vers la forêt.

Je n'avais pu m'empêcher d'espérer une sorte de miracle. Mon espoir s'évanouit dès que je fus à proximité du corps. Tatave était mort. Rien de vivant ne pouvait subsister dans une telle bouillie.

Gamine accourut et je n'eus pas le temps de la retenir. Elle vit les restes de son copain, se courba en deux, le ventre secoué, et se mit à vomir, blanche comme une morte, avant de partir droit devant elle en hurlant, sourde à tous mes appels.

*

Ce fut un terrible choc. Pour moi comme pour Gamine, pour Paulo et Montaignes quand ils rentrèrent. Le bref récit que je leur fis des événements les laissa comme assommés, immobiles et muets.

Le soir nous trouva prostrés et silencieux, au milieu des débris du campement. Personne n'avait le courage d'entreprendre quoi que ce soit. L'horreur du décès de notre petit compagnon pesait sur nous et empêchait toute reprise d'activité.

Paulo et Montaignes n'avaient pas bougé depuis leur arrivée et méditaient sombrement, dans leurs fringues de chasse dégoûtantes. J'avais planté des torches, qui crépitaient fort dans le silence et faisaient danser des ombres sur les visages fermés de mes compagnons. Bébé s'était couché de tout son long, la tête par terre, et gémissait parfois.

J'avais tendu le bras vers Gamine, pour la prendre sur mon épaule et la consoler, mais elle s'était aussitôt échappée. Elle était allée à la pirogue et avait sorti son tambour. Elle s'était éloignée et bientôt, elle se mit à jouer, quelque part sur la rivière, un rythme régulier et grave qu'elle répétait sans cesse :

Balam, Balam, Balam ! Bam, Bam ! Bam, Bam ! Balam, Balam,

Balam ! Bam, Bam !

Je me sentais mal. J'avais rassemblé les restes de Tatave un peu avant la nuit, et cela avait été dur. C'est là qu'on mesure que l'être humain n'est que de la viande et que, réduit à cette chair de l'intérieur, il peut être repoussant. Le souvenir des morceaux et des taches rouges sur le drap dans lequel je les avais emballés passaient et repassaient devant mes yeux sans que j'arrive à les chasser.

Balam, Balam, Balam ! Bam, Bam ! Bam, Bam ! Balam, Balam, Balam ! Bam, Bam... faisait le tam-tam de Gamine sur la rivière.

Une chose était certaine. Personne n'en avait parlé, mais j'étais sûr que Paulo et Montaignes partageaient mon sentiment. Il n'y avait plus qu'une issue possible. Maintenant, c'était M'Bumba ou nous. La résolution de le tuer à tout prix s'était d'ores et déjà installée en chacun de nous. Il devait payer.

Paulo secoua son immobilité pour s'enivrer à mort. À longues rasades, cherchant le K.O., il s'enfila à même le goulot une bouteille neuve de scotch. Montaignes l'imita mais ne tint pas longtemps le choc et s'endormit sur sa chaise. Paulo, resté seul, continua, ingurgitant cette nuit-là plus d'alcool que jamais je ne l'avais vu faire.

Les Petits Bonshommes avaient fumé toute la soirée. Ils se lancèrent à mi-voix dans une incantation lugubre, et sans doute funèbre. Un chant rauque, sinistre, qui n'avait rien de plaisant. Je fuis cette veillée désespérante. Là-bas sur la rivière, Gamine frappait toujours. Je longeai la rivière, pataugeant un peu dans l'obscurité absolue de cette nuit sans lune, me guidant au son du tam-tam.

Je la retrouvai à une bonne centaine de mètres du camp, ou de ce qui en restait. Elle jouait en direction de l'eau. Son tambour était un morceau d'arbre mince et creux, qui reposait sur deux cales. Assise sur ses talons, elle maniait deux lourds bâtons avec une régularité d'automate, les yeux grands ouverts et sans expression. Elle eut un petit sourire crispé pour m'accueillir. Je m'allongeai à côté d'elle.

Balam, Balam, Balam ! Bam, Bam ! Bam, Bam ! Balam, Balam, Balam ! Bam, Bam !

Je tapais machinalement le rythme de la main, sur l'herbe du sol. Au bout d'un moment, elle s'en aperçut et nous fîmes comme un petit jeu, tapant tous les deux, moi par terre et elle sur son tambour. Puis elle s'arrêta et m'expliqua avec un sourire triste.

— Ça, tambour, dire « Venir, venir ». Au village, entendre. Savoir mauvaise chose passée, pas bon ici. Eux venir. Eux prendre Tatave. Moi devoir faire tambour. Tatave mort, pas bon ici. Mort bon, seulement village. Eux venir et prendre lui.

Elle reprit les bâtons et, alors que je restais allongé à côté d'elle,

elle joua toute la nuit.

TROISIÈME PARTIE

Il pensait nous avoir stoppés.

Un mort et la quasi-destruction de notre matériel, il y avait de quoi nous faire réfléchir. D'ailleurs, il avait disparu du coin après l'attaque. De l'avis général, comme il avait toujours fait route vers le nord-ouest, il n'y avait aucune raison pour qu'il changeât de direction. Il semblait avoir un but dans la tête et avait dû reprendre son chemin, pensant que les gêneurs ne le suivraient pas plus loin. Il était intelligent, cet enculé !

Sa route, le nord-ouest, menait droit au lac Tébé, le fameux lac aux Dinosaures de Montaignes, à travers une région de forêt dense, remplie d'espèces méconnues et à peu près inexplorée.

La décision, après débat, fut de continuer. La mort de Tatave devait être vengée. Quand on te tue un bonhomme, il faut tout de suite aller exécuter le coupable. C'est un cas où la vengeance se mange chaude. Si nous retournions maintenant en arrière, au comptoir, pour monter une nouvelle expédition, nous ne reviendrions jamais plus sur les traces de M'Bumba. Paulo et moi le savions d'expérience. De retour à la vie normale, l'urgence et la réalité du drame s'estompent.

Non, pas de retour en arrière, il fallait y aller ! Notre matériel détruit ? On se passerait de confort. Si Paulo et moi aimions autant nos aises, c'était parce que nous savions bien nous en passer, et nous étions prêts à reprendre du service. La forêt dense ? On plongerait dedans et on survivrait dessus. On l'avait déjà fait, dans d'autres coins analogues et dans d'autres circonstances. La survie en forêt n'était qu'un problème d'organisation que nous saurions résoudre. Et puis il nous restait les armes pour chasser. Quant à Montaignes, emballé par le lac aux Dinosaures, il était avec nous à cent pour cent. Gamine, pour sa part, était dure et plus à l'aise dans la nature qu'aucun d'entre nous. Elle était parfaitement capable de résister à quelques semaines d'un camp rudimentaire.

Le problème vint des pisteurs, le lendemain du drame, dans une ambiance générale d'insultes et d'abattement moral, ils se plantèrent devant nous, sérieux, poussant Gamine devant eux.

— Allons bon, râla Paulo. Ils vont se mettre à faire chier !

Gamine, les traits tirés, fatiguée, dévida d'une voix monocorde :

— Petits Bonshommes partir. Eux vouloir cartouches.

— Qu'est-ce que je disais ! Euh... Gamine, dis-leur... Je donne trois boîtes cartouches en plus. Lui pas partir comme ça !

Gamine traduisit. Campés sur leurs pieds un peu en canard, genoux

fléchis, déterminés, les deux types écoutèrent. Leurs petits yeux noirs, éteints, nous fixaient dans leurs visages totalement fermés, les mâchoires serrées. Le fils respirait fort, ouvrant et refermant les narines. Non, firent-ils de la tête. Le père gazouilla comme un colibri en colère. Gamine haussa les épaules, énervée. Lui pas vouloir ! Moi dire ! Lui dire partir. Vouloir cartouches. Moi dire...

— Eh bé, redis-lui ! Té, rajoute cinq boîtes et qu'on n'en parle plus.

Gamine transcrivit laborieusement, en mélange de gazouillis et de kuyu.

Les deux pisteurs s'obstinaient les têtes crépues baissées, agitées d'un même mouvement négatif.

— Nom d'une bite, c'est pas Dieu possible ! Paulo se claqua sur les cuisses, respira fort, les yeux fermés, et fit appel à toute sa psychologie de l'indigène, acquise pendant toute une vie à leurs côtés, pour continuer calmement le marchandage.

— Dis-lui, petite. Moi, grand chef Paulo, prêt à donner cadeau dix boîtes cartouches. Dix ! Et un fusil !

Jolie relance ! Paulo mettait le paquet, et il avait raison. On n'avait plus le temps de s'embarrasser de détails. On devait poursuivre M'Bumba et organiser la survie en forêt. La présence de ces deux têtes de mule au langage d'oiseau était indispensable. Un fusil, c'est une occasion exceptionnelle pour un sauvage coincé dans cette région oubliée. On leur en propose un par siècle, à juger l'état de son calibre 12. Nous en avions quelques vieux spécimens au comptoir.

Ils secouèrent la tête tous les deux. Pas question. Montaignes claqua la langue et croisa les bras en soupirant. Ils commençaient à devenir emmerdants, quand même. Gamine, fatiguée, semblait être au bord de la crise.

— Moi dire ! Moi dire ! répétait-elle. Lui pas vouloir. M'Bumba, lui dire ! M'Bumba !

— Ouais, j'ai entendu, disait Paulo, la main sur la tête. M'Bumba, la malédiction, tout ça. Je comprends. Dis-lui que je comprends... Dis-lui... Dis-lui ce que tu veux, té ! Mettons deux fusils.

Le Vieux dut encore rajouter des fusils, puis des lampes, puis il se mit à trépigner, les deux poings serrés, en gueulant.

— Je te file tout ! Tout ! Gamine, dis-lui *que tout* le matériel est à eux s'ils viennent.

Tout, cela ne faisait pas grand-chose. Nous sortions du désastre

avec deux bouts de moustiquaire utilisables, deux ou trois dérisoires bassines, des lampes. Rien quoi. Nous n'avions plus qu'une seule embarcation. Par malheur, la veille, j'avais tiré la pirogue à vivres et celle dont Paulo avait cassé le moteur, sur la terre ferme. Je les avais retournées pour inspecter les fonds et, s'il le fallait, colmater d'éventuelles brèches. Elles étaient maintenant en miettes l'une et l'autre. Inutilisables. C'était le plus mauvais coup qu'il pouvait nous faire.

Montaignes avait pu sauver quelques bouquins de poésie et, plus important pour nous, les cartes et ses boussoles. À part ça, en quatre minutes et quelques, M'Bumba avait détruit les lits, les fauteuils, les projecteurs, annihilé le groupe électrogène, émietté les malles et leur contenu, répandu et mis en purée tous les vivres, sauf des sacs de sel et un ballot de café, désintégré les pelles, les marmites, tout ce qui traînait, plus la caisse de Château-Monbrisac 1976.

Les temps devenaient difficiles. C'était tout le stock de notre magasin, tout notre investissement de base qui était étalé là, en bordure de rivière, comme un tas d'ordures.

— Tout, je te donne ! Tu vas venir, putain de nègre !

— O.K. ! Paulo. C'est bon, on va réfléchir. Attends ! Je lui posai la main sur l'épaule avant la crise finale, et les coups de feu sur les emmerdeurs. Je l'entraînai en arrière. Les Petits Bonshommes glapirent. Gamine regardait tout le monde, catastrophée.

— Eux, pas contents. Vouloir cartouches !

— Nan ! gueula méchamment Paulo. Que dalle ! Je file que dalle ! On paie à la mort de l'animal. On n'a rien tué, que je sache ! Leurs cartouches, ils peuvent...

— O.K. ! Paulo. Tranquille. Je m'en occupe.

Le fils revint nous voir un moment après, frémissant, et fonça droit sur Paulo. Je l'arrêtai tout de suite avec mille gestes apaisants et des claques gentilles sur l'épaule.

— Viens, Gamine. Il faut que je lui parle.

Je le fis asseoir un peu plus loin et lui expliquai longuement, les yeux dans les yeux, sur un ton calme et supérieur :

— M'Bumba, rien. Nous, force contre M'Bumba. Nous esprits contraires M'Bumba. Toi avec nous parce que toi grand chasseur, etc.

Il secoua sa caboche, dit que M'Bumba partir, revenir, pouvoir rien faire, en s'énervant. Je lui montrai mes mains, et la fine cicatrice blanche dans mes paumes.

— Moi, M'Bumba. Lui et lui, M'Bumba tout pareil. Avec nous, M'Bumba rien faire.

Il se mit à réfléchir, ce qui était bon signe. Je le laissai penser tout son soûl, puis lui fis miroiter des trésors.

— Après M'Bumba mort, cinq fusils, vingt boîtes cartouches, à notre retour au Comptoir Général de Commerce. Tout.

Il eut un regard en biais vers Gamine et gazouilla quelque chose. Lui demander toi, donner pirogue moteur. C'était gagné, l'appât du gain l'emportait sur la malédiction.

— O.K. ! Pirogue à moteur pour toi.

Il alla voir son père. Ils fumèrent leur calumet, délirèrent, s'interrogèrent et finalement acceptèrent le marché.

Nous quittâmes l'endroit le soir même. Gamine s'était occupée de Tatave. Sa dépouille avait été placée sur des piquets, en hauteur, pour éviter les attaques des charognards, près de la berge, pour que tes Kuyus le voient quand ils viendraient, répondant à l'appel du tam-tam.

Nous avons rassemblé nos ordures et chargé le peu qu'il nous restait dans la seule pirogue en fonction. En fait, à part quelques bricoles, nous n'avions plus que les armes et les munitions. M'Bumba avait évité la caisse de détonateurs. Fallait-il qu'il soit protégé par le Diable ! Il aurait seulement mis le pied dessus et il se faisait exploser une patte, mettant un terme à nos ennuis.

La dynamite, un arsenal de munitions, les trois carabines : on pouvait s'enfoncer dans la jungle.

*

L'expédition continua à remonter le cours de la Sangha. M'Bumba avait disparu, mais ce n'était pas grave. Nous savions que nous étions sur la bonne route. Nous progressions par petites étapes, coupées de courtes reconnaissances des rives quand la végétation était pénétrable.

La pirogue glissait lentement, baignée dans une étrange lumière verte. Au fil des jours, sans que nous nous en rendions compte, nous étions peu à peu entrés dans un monde extraordinaire qui, à présent, nous entourait de toutes parts. Le cours de la Sangha s'était rétréci. La lumière irréaliste qui nous baignait tombait d'une immense voûte de végétation, comme la nef d'une étrange cathédrale. Les arbres, aux longs troncs minces, explosaient à trente mètres du sol, là où ils

trouvaient de la lumière, en branches innombrables, entremêlées les unes aux autres, chargées de cascades de fougères claires et d'arborescences parasites, formant une architecture végétale baroque, aux nœuds bizarres et tordus.

Sous cette coupole foisonnaient des manguiers, des caroubiers aux fruits énormes et orange, une multitude d'espèces de palmiers, exubérants, parcourus de lianes, piqués de fleurs majestueuses qui ne fleurissaient, blanches et irréelles, que le matin, et de gros fruits aux couleurs éclatantes.

Ils formaient un mur inextricable et agité d'une vie incessante sur chacune des rives. En dessous encore s'étalait à leurs pieds, une couche de plantes grasses géantes, aux feuilles longues ou rondes, hérissées de piquants ou lisses et gorgées d'eau, comme si toutes les formes possibles de la flore se trouvaient rassemblées là, sur chaque mètre carré.

De loin en loin, l'énorme tronc lisse et nu d'un spécimen géant allait crever la voûte pour s'épanouir encore plus haut, à soixante-dix mètres, invisible.

Sous le grand dôme baigné d'émeraude, les cris des oiseaux résonnaient d'un éclat étrange. Il y en avait des milliers derrière les nœuds touffus des grands arbres. Des jacassements, des piailllements, des mélodies sifflées et changeantes, qui formaient une musique entêtante, plus forte que la normale.

Parfois, tout s'arrêtait dans un silence intense de quelques secondes. Chacune de nos reconnaissances était l'occasion de découvrir une merveille. Il y eut une longue marche dans une forêt irréelle, éclatante dans des trouées de lumières, de grands flamboyants. Les branches longues, noires et noueuses, se tordaient à l'infini, dessinant à perte de vue une treille géante de grappes de fleurs couleur feu.

— J'en avais jamais vu autant. Bordel, quelle merveille !

— *Delonix regia*, précisa Montaignes. Les fleurs ont éclos dernièrement. C'est la fin de la saison sèche, la grande floraison... C'est beau, hein ?

Nous nous retrouvâmes entourés d'orchidées d'un rose délicat au halo violet, grosses comme deux mains en coupe, accrochées aux troncs et aux branches des arbres. Une autre fois, ce fut, entre les troncs monumentaux d'arbres géants, un immense champ d'arbres à cola, porteurs de leurs gros fruits carmin très vif, presque fluorescents, à la drôle de forme épineuse. Nous en profitâmes pour faire provision de leurs graines, grosses comme des noix, qui sont un excitant aussi efficace que le café.

La forêt était à son apogée, en cette fin d'été. Nous traversions des nuages de parfums lourds et capiteux, aussitôt évanouis. Les fleurs jaillissaient même de l'eau, les racines immergées, en massifs de palmes et de nénuphars mauves que la pirogue bousculait doucement au passage.

Pendant plusieurs heures, nous naviguâmes en louvoyant entre d'immenses et majestueux rideaux de lianes, formant des plis comme ceux d'un rideau de théâtre, tombant d'une hauteur vertigineuse.

— Lianes épiphytes, précisa Montaignes. Elles sont juste pendues à la branche là-haut, mais elles ne s'en nourrissent pas. Elles cherchent à former la plus grande surface possible pour capter dans l'air les particules dont elles se nourrissent. C'est beau, hein ?

Les lianes étaient partout, striant la verdure. À certains endroits, elles enjambaient le cours de la rivière, enchevêtrées, d'une rive à l'autre, formant un pont chargé de fougères et de mousses dégoulinantes.

Nous avions croisé une colonie de mandrills, des singes au torse puissant, le visage bariolé. Ils nous regardèrent passer le plus placidement du monde, depuis la berge où ils étaient installés. Les mâles avaient un extraordinaire mufle rouge vif, allongé, encadré de pommettes couleur turquoise. Leur fourrure était noire, avec une collerette fauve soyeuse et une amusante petite barbe.

— Les couleurs leur servent à se reconnaître entre eux, expliqua Montaignes. Ce qui m'étonne, c'est leur nombre.

Ils étaient environ cinq cents, entassés sans raison apparente sur la berge, les uns assis sur leur derrière, les autres gambadant à quatre pattes, certains nous envoyant de petits signes amicaux.

— Sont pas farouches, en tout cas, remarqua Paulo. Marrant comme les animaux sont tranquilles, ici, hé ?

Ils venaient nous manger dans la main. Nous avions eu le rare loisir d'observer longuement des tribus entières de petites antilopes des bois, qui s'étaient rassemblées pour boire à la rivière. Fait extraordinaire, elles ne s'enfuirent pas à notre approche, se contentant de nous regarder gentiment, de leurs grands yeux doux et intelligents. De jolies petites bêtes rousses pour la plupart, allongées comme des antilopes de savane, mais aux pattes beaucoup plus courtes, surtout les antérieures. Certaines portaient au sommet de la tête une toute petite paire de cornes.

— C'est merveilleux, disait Montaignes. Elles n'ont absolument pas peur.

Il ouvrait grands ses yeux derrière ses lunettes, cherchant à toutes les voir en même temps et récitant avec ravissement :

— *Cephalopa zébra*, la petite avec les rayures. *Cephalopa russica*, la plus commune... Merveilleux !

Les oiseaux, bientôt, vinrent voler près de nous, les ailes vrombissantes, aussi véloces que celles d'un insecte. De minuscules boules de plumes très rapides, peintes aux couleurs les plus chatoyantes, et si confiantes qu'on aurait dit qu'elles allaient se poser sur notre main, si nous la tendions. Des grappes de perroquets jacassants, par milliers, visibles dans des trouées de verdure, serrés dans les hauts arbres, bleu et rouge vif. Des mangas verts, dorés comme des scarabées, ou rouge vermillon, ou bleu roi. La palette des plus belles couleurs.

Nos vîmes même, au cours d'une reconnaissance, une famille de cinq touracos géants, des oiseaux gros comme des coqs, au plumage d'une extraordinaire couleur bleue, le bec fort, jaune et brillant, la tête surmontée d'une belle houppe de duvet noir de jais.

— On n'en voit jamais, jubilait Montaignes. Ils vivent dans les plus grands arbres, là-haut, dans la couche supérieure de la forêt. Ils sont très méfiants, ils remontent au moindre ennui. On a une chance ! Vous ne vous rendez pas compte...

Emporté par toutes ces visions de rêve, qui émerveillaient autant sa sensibilité esthétique que sa curiosité de naturaliste, Montaignes eut bientôt, le premier, le sourire aux lèvres.

Il était parfaitement détendu, à ce moment-là, le plus souvent assis tout à l'avant de la pirogue, dos à la pointe et au sens de la marche, les jambes pendant nonchalamment de chaque côté, regardant autour de lui ou lisant et récitant à mi-voix des poèmes de Baudelaire qui, disait-il, correspondaient à l'ambiance spéciale qui régnait ici.

— « Luxe, calme et volupté. » Ça correspond tout à fait !

Nous étions tous sous le charme. Paulo était plus calme et Gamine avait retrouvé son joli sourire. Même les deux pisteurs avaient oublié notre dispute et se comportaient de nouveau comme avant. On les trouvait eux aussi à l'avant de la pirogue, près de Montaignes, fumant leur bambou et rigolant doucement.

Le souvenir du drame s'estompait. La lente et agréable remontée du courant, la température douce, nos quelques marches en file

indienne dans les trouées de la forêt géante, les bonjours aimables des habitants, l'état de grâce qui régnait autour de nous, tout cela mettait du baume sur nos plaies. Des plaisanteries fusaient. Des rires secouaient toute l'équipe. L'installation des deux pauvres moustiquaires et des matelas, le soir, se faisait dans la bonne humeur. Le manque de confort ne se ressentait pas. Nous dormions tous admirablement bien.

Nous voyagions dans cet enchantement inattendu depuis sept, peut-être huit jours. La pirogue voguait doucement sur un lit de nénuphars. À la barre, Paulo se redressa tout à coup, les yeux plissés. Aussitôt, je regardai vers l'avant à mon tour.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu vois quelque chose ?

— Un village !

Je scrutai la rive dans la direction qu'il m'indiquait où je distinguai des ombres rondes à quelque deux cents mètres, en lisière de la forêt, près de la berge.

Un village ! Les Petits Bonshommes se mirent à gazouiller. Montaignes leva le nez de ses poésies et manqua tomber à l'eau en se retournant pour regarder et cria :

— Enfin ! On va voir du monde !

— J'espère qu'ils auront du vin de palme, cria Paulo, j'ai besoin d'un coup de raïde !

Et il fit obliquer la pirogue.

Tout à coup, alors que nous approchions, quelque chose me fit relever la tête. La certitude qu'il y avait quelque chose de bizarre. D'un réflexe, j'assurai le fusil dans ma main.

— Ho ! Elias, qu'est-ce qu'il y a ?

— Sais pas. Il est drôle, ce village. Y'a personne.

Paulo ralentit le moteur.

— T'as raison... Sont p't'être partis.

— Ben, où ?

— Ben, je sais pas !

La pirogue se rapprochait lentement. Je me tranquillisai. Les oiseaux criaient toujours aussi fort. Rien ne les avait dérangés. La nature était paisible, aucun signe de danger. Nous longions le village, le découvrant peu à peu.

Assis contre la hutte la plus proche, un squelette semblait regarder

la grande voûte de verdure, les bras étendus de chaque côté de lui.

Les Petits Bonshommes se mirent à piailler. Gamine se cacha les yeux et serra Bébé contre elle. Deux squelettes couchés près du premier. Puis un groupe de trois autres, et puis d'autres encore, disposés par groupes sages, entre les huttes rondes et en mauvais état. Pas un être vivant !

Paulo accosta, plantant la pirogue dans les branchages du bord.

— C'est raté pour la gnôle, ou alors une vieille bouteille... On va leur dire bonjour, à ces particuliers ?...

Il y en avait cinquante-trois, répartis entre une vingtaine d'habitations, certains reposaient à l'intérieur. Les huttes étaient vieilles et pourries. C'étaient des demi-sphères, comme des igloos de branchages. Les toits de palmes avaient pourri et laissaient apparaître de larges morceaux d'arceaux de bois qui servaient de montants. Il ne subsistait aucune trace de tissu ou de vêtement.

Ce qu'on pouvait dire, à première vue, des habitants, c'est qu'ils étaient petits, avec des faces marquées, aux grosses arcades sourcilières. La moitié environ des ossements étaient ceux d'enfants de différentes tailles. Depuis combien de temps ce village était-il mort, niché dans la lumière verte, pendant que le monde tournait ?

Paulo s'était plongé dans l'expertise commerciale de trois totems sculptés, hauts d'un mètre cinquante, tous surmontés d'une figure couronnée, au sourire à l'envers, en accent circonflexe, plantés en faisceaux en face d'une cabane.

Montaignes, enthousiasmé, arpentait le village et passait avec précaution sa tête à l'intérieur de chaque cabane.

Bébé, le petit chien jaune fouinait partout, semblait avoir dix truffes à la fois et n'en croyait pas ses yeux.

Quelque chose me chiffonnait. J'examinai un bon nombre de corps sans trouver d'os brisé, la seule trace qui eût pu subsister d'une blessure. Chacun était intact. Il ne semblait pas non plus y avoir eu bataille. Il n'y avait aucune arme, ni flèche, ni lance, fichée en terre ou quoi que ce soit. Mieux : tous ces gens étaient allongés sur le dos, adultes comme enfants.

— Sont pas bavards, hé ?

Paulo s'approcha de moi, jeta un regard circulaire et résuma mes pensées :

— De quoi y sont morts les citoyens, tous allongés comme ça ? On les a descendus au fusil à lunette ?

— Y'a pas de traces.

— Ho ! le scientifique, cria Paulo, arrive ! Dis donc, qu'est-ce que tu en penses, toi ?

Montaignes nous rejoignit, trois petits pots de terre cuite dans les mains, et déclama d'un air profond :

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes mon âme

Ce beau matin d'été si doux :

Au détour d'un sentier une charogne infâme

Sur un lit semé de cailloux...

— C'est du Baudelaire...

— De quoi y sont morts ?

— Difficile à dire... Peu d'éléments... Je ne vois qu'un empoisonnement général, ou alors une épidémie. Une maladie foudroyante... En tout cas, il y a longtemps. Regardez :

Il nous montra, dans ses petits pots, une pâte marron et moisie.

— Ce sont des fards, des peintures pour la figure, des couleurs. Vous voyez : elles sont complètement passées. Cela a demandé du temps !

À ce moment-là, Bébé passa devant nous, cavalcant de toute la force de ses petites pattes, un énorme fémur entre les crocs. Bébé, reviens ici ! Un peu de respect ! Rends-moi ça !

Nous nous précipitâmes à sa poursuite. L'os, trois fois grand comme lui, le déséquilibrait, mais ne l'empêchait pas de courir vite, et de se faufiler plus rapidement encore entre les squelettes auxquels nous essayions de faire attention.

— Reviens, Bébé !

— C'est pas sérieux, Bébé, rend son os au monsieur !

— Bébé, tentait Montaigne à l'amiable, ce fémur intéresse son propriétaire, la recherche ethnologique et l'histoire de l'humanité. Il serait de bon ton de le remettre en place !

— Arrête, bordel à queue ! On est dans un cimetière, quand même ! Bébé, couillon, viens-là, que si je t'attrape...

On finit par le coincer et Montaignes réajusta tant bien que mal l'os à son propriétaire. Bébé, dès que nous eûmes le dos tourné piqua ce qui devait être une clavicule, mais nous laissâmes faire.

Les Petits Bonshommes s'agitaient et criaient des choses incompréhensibles, depuis la pirogue qu'ils n'avaient pas voulu

quitter.

— Bon eh bé, on va pas déranger plus longtemps, clama Paulo. Et merci, hé !

— Attendez !

Montaignes sortait une grosse liasse de papier de sa poche.

— Il faut que je note l'endroit !

La voix des Petits Bonshommes se fit plus aiguë, affolée. Montaignes en était à faire des schémas du village.

— Ça suffit. On ne doit pas rester là. Bébé ! Viens là. Bébé, on s'en va ! Remontée de la pirogue, à un rythme lent, le long de rives plantées de grands arbres, aux troncs lisses et serrés. Au fil de l'eau, nous perdions la notion du temps. Il y avait une dizaine de jours que nous avançons dans cet univers. Il nous semblait à tous y avoir pénétré la veille.

Il n'y avait pas eu d'événements marquants, mais le temps nous apparaissait, depuis notre plongée dans la végétation, comme une préoccupation secondaire. Montaignes récitait des vers et se perdait dans de profondes réflexions, le regard noyé dans la verdure folle. Paulo chantonait en tenant la barre. Gamine ornait de majestueuses fleurs rouges ses cheveux. Les pisteurs faisaient cui-cui toute la journée. Nous étions parvenus au cœur de la forêt, entourés de toutes parts d'une immensité inextricable et inviolée.

Mais Montaignes, à partir de ses cartes, et en tenant compte de notre vitesse, avait calculé notre route, et confirmé le résultat au sextant. Il était formel. Nous arrivions à proximité du lac Tébé, son fameux lac aux Dinosaures, qui n'était plus qu'à quelques jours de navigation.

Nous n'avions aucune nouvelle de M'Bumba, mais chacun dans cette euphorie peu naturelle était habité par la certitude de le trouver au bord du lac. De même que le temps et les conséquences possibles de notre avancée si profonde dans la forêt dense, c'était une préoccupation mineure.

Le paysage avait changé. La Sangha coulait au grand jour dans l'immensité végétale. Sur les rives, de chaque côté, des palétuviers s'enchevêtraient, dessinant des remparts et des criques de branches tordues et pourrissantes. De gros troncs couchés, épais comme des chênes, remontaient en courbe, préservant sur l'eau, de chaque côté, une bande d'ombre à la température supportable.

Aux troncs des arbres géants s'accrochaient les lianes, des mousses

et d'incroyables massifs de fougères parasites.

Nous naviguions près des berges, évitant au maximum le soleil qui frappait fort à la surface de la rivière, dans un camaïeu de nuances chlorophylliennes : vert d'eau boueux du cours de la Sangha ; vert brun des grasses plantes d'eau et des palmes, dans le touffu des berges ; explosions des feuillages de palétuviers, comme un gros lierre, à la surface de l'eau, remontant jusqu'à une dizaine de mètres ; vert pâle des fougères tombantes et vert presque phosphorescent de certaines mousses à longs poils ; couronnés là-haut par le vert diffus des grandes cimes.

La pirogue, noire, le fût d'essence bleu métallisé et les taches de nos vêtements tranchaient, comme des choses incongrues, ou au moins étrangères, dans tout ce vert.

Les berges s'étaient peuplées d'oiseaux aux longues pattes, échassiers de toutes les couleurs, péchant parfois par centaines sur les bords des criques. Ils étaient si peu farouches qu'il nous arriva un matin, moteur coupé, de dériver au milieu d'une bande de grues huppées sans les déranger le moins du monde, et avec tout le loisir de les observer comme si le spectacle était offert : de grands oiseaux au bec long et pointu, au plumage d'un bleu cendré très réussi, posés sur de longues pattes noires, le cou fier et la tête couronnée d'une huppe de plumes brillantes, étincelantes sous le soleil.

Notre approche provoqua malgré tout de larges envols de colonies d'échassiers plus grands, des sortes de hérons d'un blanc immaculé irréel. Ils planaient silencieusement, leurs longues ailes déployées, envahissaient le ciel en tournant d'un vaste mouvement concerté et disparaissaient.

Nous étions tous étonnés, silencieux, interloqués, saturés de beautés. Ces spectacles au fil de l'eau, que la nature semblait dérouler pour nous, contribuaient largement à nous maintenir dans cet état de grâce et d'insouciance un peu stupide qui était alors le nôtre.

Les crépuscules s'accompagnaient d'une chaleur moite et lourde, comme si la forêt exsudait après coup le soleil accumulé pendant la journée. Je garde un souvenir très précis d'un de ces soirs, chargé des senteurs des grandes fleurs nocturnes, juste écloses. Les oiseaux s'étaient tus. Seuls les coassements des « chiens volants », les grandes chauves-souris tout juste éveillées, traversaient la forêt paisible. Sur l'eau, flottait comme tous les soirs une sorte de brume sombre, une vapeur floue qui s'assombrissait vite avec la venue de la nuit.

Tout à coup, comme apparue au-dessus de l'eau, surgie de cette sorte de brouillard, une compagnie de flamands mauves aux longs cous se mit à tourner. Les plus petits au centre, les autres disposés en ordre croissant, vers l'extérieur de leur cercle. Remarquablement

silencieux, leurs longues pattes rouges traînant derrière eux, griffant parfois la surface de l'eau, leurs longues ailes pointues semblaient battre au ralenti. Leur long cou ondulait en mesure. Leur tête, au grand bec courbe, se penchait et se relevait par vagues. On aurait dit qu'un merveilleux manège, un *Merry go round* aux étranges montures, s'était installé là. Ils dansèrent jusqu'à la nuit noire, quand ils ne furent plus qu'un halo clair, puis, comme si un signal leur avait été donné, ils rompirent le cercle et disparurent dans l'obscurité.

Nous n'avions croisé qu'une famille d'hippopotames, quatre adultes et deux petits grassouilleux, qui se prélassaient sur une berge. Un seul était immergé à quelques mètres du bord, le dos affleurant la surface et luisant sous le soleil.

— Nom de Dieu, ce qu'ils sont gros ! s'exclama Paulo.

Il éloigna immédiatement la pirogue, le cap sur le milieu de la rivière. J'assurai mon fusil, prêt à toute éventualité, c'est-à-dire à abattre le premier qui s'approcherait. Je les trouvais plutôt sympathiques d'habitude, mais je n'en avais jamais vu d'aussi énormes. Ils devaient prospérer, seuls dans le coin. Sur la berge, un mâle, monstrueux boudin noir de trois mètres de large, bâillait en nous regardant, ouvrant une immense gueule rose.

Eux ne bougèrent pas. Celui qui était dans l'eau, et qui paraissait être une véritable montagne, n'eut même pas un frémissement.

Au bout de quelques jours, la présence constante des crocodiles nous étonna.

— Tu ne trouves pas qu'il y en a beaucoup, toi ?

— Si.

Il y en avait pratiquement sur toutes les berges, alanguis dans toutes les criques et les trouées des grands palétuviers. On en trouvait sur les troncs couchés à la surface de l'eau, accrochés en travers du bois pourri comme des sentinelles, gueule mi-ouverte vers le haut, immobiles. Ils se prélassaient au soleil par grappes de cinq ou six, tous plus gras les uns que les autres.

C'étaient des mangeurs d'hommes, comme on les appelait dans les dialectes locaux, la plus grande espèce parmi les trois ou quatre peuplant la rivière. Les grands mâles atteignaient six mètres de long. Impressionnants, préhistoriques, l'estomac boursoufflé au milieu du corps, le dos et la queue recouverts de deux rangées d'excroissances dures, en dents de scie. Leur gueule, à demi ouverte, au tracé irrégulier, dessinait des sourires sardoniques, garnis de longues dents pointues. Les écailles étaient d'un vert très sombre, avec des reflets noirs. Sur certains, qui se tenaient la gueule dressée, on distinguait un

peu du ventre aux écailles d'un jaune éclatant.

Ils ne bougeaient pas plus que les troncs d'arbre. Parfois, l'un d'eux, à notre approche, se secouait, relevé sur ses épaisses pattes et, d'un mouvement déplaisant, ondulatoire, plongeait silencieusement dans l'eau, faisant à peine frémir la surface.

Ils ne donnaient aucun signe d'agressivité. Nous préférons, bien sûr, avoir le fusil en main, mais à aucun moment l'un des mangeurs d'hommes n'eut l'ébauche d'un geste de violence. Nous passions à distance. Ils nous laissaient traverser leur champ de vision, de leurs yeux morts, sans réaction. Nous nous y habituâmes, les heures passant, malgré leur nombre inquiétant. Seul le passage de certaines criques, surpeuplées de crocodiles des deux côtés, était réellement impressionnant et créait un malaise à bord de notre fragile embarcation. Je n'aimais pas ces bestioles et contenais mon envie de prendre une boîte de cartouches pour faire quelques cartons sur leur carcasse. Les crocodiles sont des cons, absolument dépourvus de toute logique et de toute organisation sociale. Ils ne pensent qu'à bouffer, tuer et lézarder au soleil. Ils sont tellement stupides dans leur goinfrie qu'ils dévorent leurs petits quand ils n'ont rien d'autre à leur portée, et se dégustent régulièrement entre eux. Ils ont quelque chose de visqueux que je déteste. Même leurs enfants sont monstrueux.

Ils chopent leur proie sur le bord et l'entraînent au fond, dans une sorte de terrier. Ils laissent pourrir la charogne sous l'eau, en allant de temps en temps s'en taper un morceau. Ils ne servent à rien, strictement nuisibles, uniquement prédateurs et leur méthode de chasse, qui consiste à demeurer planqués pendant des heures, est sournoise et vicieuse. Je n'aime pas, vraiment.

Ma répugnance était partagée. Je voyais Paulo à la barre, caresser machinalement la culasse de sa 478, en travers de ses genoux. Montaignes, à l'avant, sa Winchester en mains, les scrutait farouchement, avec l'envie visible que l'un d'eux se décide à attaquer. Et Bébé, à chaque traversée de leurs planques aboyait furieusement, les deux pattes sur le plat bord, manifestant aux mangeurs d'hommes sa réprobation quant à l'existence de leur race, avec son bout de queue jaune dressé.

Nous écopâmes d'une belle averse, bien en avance sur la saison et inexplicable. Tout alla très vite. Quelques minutes après la disparition du soleil et un soudain silence de la forêt, la pluie s'abattit en rideaux serrés qui crépitaient à la surface de la rivière, faisant naître un épais brouillard. Les murailles de végétation tremblaient, brillant sous la douche. Trempés en quelques instants, nous trouvâmes refuge sous le toit des palétuviers, la visibilité réduite à quelques mètres.

Un groupe de singes, des colobes dont la longue queue touffue et blanche leur sert de balancier pour sauter d'un arbre à un autre, recroquevillés dans les branches, nous dévisageaient, immobiles.

La pluie se dissipa aussi vite qu'elle était arrivée. Les frondaisons des grands arbres, éblouissantes sous le soleil revenu, ruisselaient littéralement d'eau.

Montaignes se lança dans un long exposé, moitié pour lui-même, moitié pour moi, sur la forme des feuilles de ces arbres. Tous avaient, disait-il, des feuilles pointues et obligatoirement tournées vers le bas, quelles que soient par ailleurs leurs autres caractéristiques, rondes, ovales ou longues. L'eau pouvait ainsi s'écouler plus rapidement après la pluie, afin que le limbe, qui est la partie vitale de la feuille, sèche plus rapidement.

— C'est par le limbe que la feuille absorbe à la fois les éléments nutritifs de l'air, et la lumière, dont elle fait la photosynthèse...

Il élargit son explication à des données sur la nature chimique de la feuille dans lesquelles, alors que le cours de la croisière avait repris, je me perdais un peu.

Comme le teuf-teuf, parfois fatigant, de notre vieux moteur pouvait être rassurant, me dis-je quelques heures plus tard, en écoutant les pétarades laborieuses qu'il lâchait par intervalles de plus en plus rapprochés. Il tint encore un moment puis, comme c'était prévisible, s'arrêta malgré les grands coups de poing que lui donnait Paulo. La pirogue, sur sa lancée, s'enfonça sous les palétuviers. J'aidai Paulo, debout, en équilibre instable, à tirer le moteur et à le poser au fond de la pirogue. Il démontra le capot, accroupi, aidé de Montaignes qui vint lui prêter main-forte.

— Doit pas être grave, disait Paulo. C'est rien. On repart.

Pendant qu'ils trifouillaient la mécanique, assis à l'avant, je mesurai tout à coup notre dénuement. Nous n'avions vraiment rien, si ce n'est notre armement et ce moteur. La précarité de notre situation m'apparut clairement, pour la première fois depuis notre entrée dans la forêt. Elle m'avait été masquée par je ne savais quel charme. Sur le coup, j'en ressentis un véritable malaise.

Paulo fit venir un des Petits Bonshommes pour qu'il souffle dans un petit tuyau crasseux qu'il appelait « arrivée d'essence ».

— C'est rien du tout ! Rien que la durite, c'est un vrai tuyau de chiottes. Souffle fort, mon grand... Y'en a pour cinq minutes. On repart. On est increvables !

Même après avoir reposé le moteur sur ses crochets et l'avoir fait démarrer au quart de tour, mon inquiétude ne se dissipa qu'à moitié. Je commençais à trouver qu'il se passait des bizarreries dans cette forêt...

Quelques heures plus tard, alors que le soleil commençait à décliner, le moteur fut de nouveau pris de hoquets. Paulo donna violemment un grand coup d'accélérateur. La machine se bloqua avec un pénible bruit sec et s'arrêta définitivement.

— Merde, dit sobrement Paulo. Merde ! Merde ! Bon... Elias, regarde voir s'il y a pas de crocodiles en face. On va essayer d'aborder.

Il y avait un coin dégagé, devant, et Paulo put, en braquant le moteur au maximum, incliner assez la pirogue dans le courant pour nous y amener. Nous n'avions pas même une pagaie !

Les pisteurs déblayèrent aussitôt un petit espace pour la nuit et partirent aux alentours faire du bruit. Les manœuvres d'installation étaient rodées et nos campements très propres. Ah ! Certes, nous n'en étions plus aux campements de luxe d'antan, mais nous survivions bien, profitant au maximum de ce que nous offrait le terrain : appuis de branches, brèches dans la végétation ou petites voûtes naturelles de verdure. L'espace était grossièrement aplani et dégagé au maximum des feuilles et déchets qui pourrissaient par terre, jusqu'au terreau, si possible ; les deux moustiquaires utilisables étaient tendues, soit sur des piquets, soit à des branches accessibles, et maintenues à la base par une petite tranchée qui faisait le tour du campement et dans laquelle on glissait le bord inférieur du voile, soigneusement recouvert de terre.

Gamine allumait immédiatement un ou deux feux pour la cuisine. Son menu était déjà prévu. Elle épluchait dans la pirogue les racines et les légumes qu'elle trouvait le matin dans la forêt. De même, elle préparait pendant la journée le gibier que les deux Petits Bonshommes rapportaient de leurs promenades. En général une dinde ou une petite civette des eaux, sorte de loutre à la chair approchant celle du lapin. On ne mangeait pas mal. L'inconvénient majeur de notre situation restait l'humidité des matelas et des couvertures, imprégnés de l'atmosphère ambiante et de cette eau qui traînait au fond de la pirogue, et qui n'arrivaient jamais à sécher totalement.

Après le dîner, il y avait toujours une petite veillée d'une heure autour des feux. Les nuits étaient douces et silencieuses sur la rivière. On discutait de choses et d'autres, en général sans rapport avec notre expédition. Paulo racontait des souvenirs. Montaignes faisait un exposé sur telle ou telle question. M'Bumba n'était pratiquement jamais évoqué. Nous en restions à cette sorte de rendez-vous occulte

au lac des Dinosaures. Paulo ne jurait plus contre lui, ni contre personne d'ailleurs. Pour ma part, je l'avais un peu oublié.

*

Notre insouciance avait du bon. Le groupe faisait face à la situation avec une bonne humeur qui, je le savais par expérience, gommait une grande partie des problèmes éventuels. Dans un groupe en opération, c'est-à-dire isolé face à l'événement, il faut absolument éviter toute guerre des nerfs et les risques de conflits. Les réactions violentes ou les crises de mauvaise humeur qui accompagnent en général les ennuis ont vite fait de détériorer la cohésion et de rendre les groupes encore plus vulnérables. Le plus souvent, une expédition qui foire est une expédition dont les membres ont mal réagi aux premières difficultés, entraînant eux-mêmes la dégringolade de la suite.

Nous tenions. Paulo s'était considérablement calmé. Je connaissais assez son professionnalisme pour savoir qu'il agissait en connaissance de cause. Gamine, décidément très précieuse, maintenait l'intendance dans le droit chemin et, tous les soirs, nous faisait bien manger, ce qui était primordial. Quant à Montaignes, il était parfait. Comme nous l'avions déjà remarqué au cours des chasses, sa stature malingre cachait en fait une résistance nerveuse exceptionnelle, à la fois aux éléments naturels et à l'adversité. Toujours au front, et prêt au travail, d'humeur égale et souriante, se partageant entre la poésie, l'étude passionnée de la nature et l'action, Montaignes était devenu un bon compagnon.

Il avait laissé tomber la veste, depuis quelques jours déjà. Torse nu, la chemise autour du cou, un bandeau noir dans les cheveux, il était assis en tailleur devant le feu qui l'éclairait par en dessous, détendu, à l'aise dans ce décor peu fréquenté par les gens instruits. Imperturbable, au cœur de la forêt dense, planté sur une berge avec une pirogue en panne de moteur, il avait sorti une liasse de papier, une torche électrique et il s'était mis à écrire ! Je me rapprochai de lui.

— Qu'est-ce que tu écris sur ces papiers, là, le soir ?

— Oh ! C'est tout simple. C'est un journal de bord.

— Ah ! bon. Tu notes tout ce que tu fais ?

— Ouais...

Il se frotta les yeux et s'étira. Les braises du feu faisaient deux taches orange sur les carreaux de ses lunettes.

— Vois-tu, Elias, je suis conscient que nous vivons des moments exceptionnels. Je ne veux pas en oublier un instant. Car...

Les formes s'effaçaient et n'étaient plus qu'un rêve,

Une ébauche lente à venir

Sur la toile oubliée, et que l'artiste achève

Seulement par le souvenir...

— Baudelaire ?

— Mmm...

Il se replongea dans ses papiers. Je le regardai rêveusement un moment, penché, les lunettes glissant lentement sur son nez, en écoutant le petit grattement infatigable et nerveux de sa plume sur le papier. J'aimais bien ce type-là.

— Bébé !... Bébé !...

La voix de Gamine me parvenait de très loin. De ce monde au-delà du sommeil où je me trouvais fort bien. Gamine y était aussi. Elle courait, une énorme fleur de jungle dans les cheveux et les grands yeux amoureux qu'elle avait eus, parfois, pour moi.

Gamine ! Du vague à l'âme dans mon demi-sommeil. Elle ne m'approchait plus depuis l'accident de Tatave. Sans doute se sentait-elle coupable, sans raison, d'avoir été avec moi au moment où M'Bumba avait attaqué.

— Bébé !... Bébé !...

À part quelques sourires ces derniers temps, quand nos regards se croisaient au hasard des journées, notre flirt s'était arrêté à ce mauvais moment sur notre plage d'amour.

— Elias ! Toi réveiller, s'il te plaît ! Elias !

Je me redressai d'un bond, complètement réveillé. De l'autre côté de la moustiquaire, Gamine piétinait et se mordait les lèvres.

— Entre ! Qu'est-ce qu'il y a ?

— Bébé pas là ! Moi crier Bébé ! Bébé ! Pas venir !

Bébé nous faisait une fugue. Sa petite maîtresse en était tout inquiète et, j'eus un joyeux coup au cœur, c'était vers moi qu'elle se tournait pour chercher de l'aide.

— T'inquiète pas. Il n'est pas loin. Je vais m'en occuper tout de suite.

Je me levai et commençai par boire mon café. J'étais le bon dernier. Paulo et Montaignes, debout depuis longtemps, réglèrent son sort au moteur. Torses nus, du cambouis jusqu'au coude, ils avaient étalé la quasi-totalité des pièces sur une bâche tendue sur le sol, près de l'eau. Paulo, le pantalon de treillis relevé comme pour pêcher la crevette, m'adressa un signe joyeux.

— On l'a démontée, la salope ! Les tripes à l'air !

Montaignes, à genoux, concentré, classait des petites pièces entre ses longs doigts.

— Votre avis, docteur ? lui demandai-je.

— Ooooooh... Disons... J'ai l'impression que tout est bon, mais dégueulasse, bouché, encrassé... Un bon nettoyage à l'essence devrait suffire... J'espère... Passez donc le prendre en milieu de semaine prochaine ! ajouta-t-il avec un petit sourire.

Paulo râlait tout seul, signe de bonne humeur.

C'est les saloperies qu'ils laissent traîner dans l'essence ! L'Afrique, ça a toujours été pareil. Ils encrassent tous les moteurs. Savent pas nettoyer les réservoirs, ces cons !

Gamine me suivait pas à pas, muette, les yeux agrandis, tristes et obstinés.

— Mais oui, ma belle, on va aller chercher Bébé...

S'il y avait une chose dont je n'avais pas envie, c'était bien de m'enfoncer dans la forêt, alors qu'on avait justement l'occasion de profiter d'un peu de temps à terre, dans la douceur tempérée de la rivière. Mais je ne pouvais rien contre ces yeux-là. Je bouclai mes pompes mouillées, sanglai en soupirant une ceinture avec le coupe-coupe, la Winchester à la hanche, courroie sur l'épaule, et nous nous enfonçâmes dans la plus proche trouée. Sacré Bébé ! Sitôt rentrés sous la voûte des grands arbres, l'air devenait palpable et chaud, chargé d'odeurs de macérations et de moisissures. La végétation était folle, comme toujours, explosant en grosses boules de feuilles et en bouquets de larges palmes, dans un désordre permanent d'une trentaine de mètres de haut, le tout difficilement pénétrable et coupé de zones de nuit noire dans la pénombre ambiante.

Prudemment, j'optai pour des reconnaissances systématiques en rayonnements. Poussée sur cinq cents mètres, retour sur nos traces jusqu'aux alentours du camp et cinq cent mètres dans une nouvelle

direction. La jungle, très épaisse, était peu sûre, et fatigante, nous obligeant à tailler des trouées à la machette, d'enjamber, sauter et louvoyer sans cesse. De toute façon, Bébé ne pouvait pas être allé bien loin.

— Bébé ! Bébé !

Elle le criait sur tous les tons. La colère, le chagrin, la gentillesse et des chapelets d'injures et de promesses en kuyu. Pour ne pas être en reste et pour atténuer un peu son inquiétude, je me prêtais au jeu :

— Bébé ! gueulais-je de loin en loin. Petit ! Petit ! Petit !

Gamine courait devant moi sans se fatiguer, pieds nus, avec une incroyable agilité. Elle s'arrêtait brusquement pour écouter, observer tout de ses grands yeux. Plus le temps passait et plus elle cédait au découragement. Elle stoppait alors et se plongeait dans de sombres pensées, en se mordant la lèvre avec une très jolie mimique.

Je ne savais plus comment lui expliquer qu'elle ne devait pas s'inquiéter. Au milieu de la matinée, pendant ce qui devait être notre dixième aller et retour, à environ deux cents mètres du camp, Gamine bondit soudain en arrière en poussant un cri. Un boa vert bougeait dans les feuillages, à hauteur d'homme. Un diamètre énorme. Une tête de veau...

Sans lui laisser le temps de remuer, je lui assenai un coup de machette et le décapitai aux trois quarts. Ce fut plutôt un réflexe, dicté par le cri de Gamine. Les boas ne présentent pas beaucoup de dangers, lents comme ils sont. Si je l'avais frappé si vite, c'était aussi en raison de sa taille qui m'avait impressionné. Nous retendîmes par curiosité. Il mesurait plus de six pas, un des plus grands que j'aie jamais vu, aux écailles vert pâle, la tête plate et carrée.

Vers midi, nous n'avions toujours pas trouvé trace du petit diable. Gamine était de plus en plus désespérée et, chagriné de la voir dans cet état, je débitais toutes les bêtises de circonstance.

— Il est allé faire un tour... Pas loin... Revenir... Pas t'inquiéter... Moi trouver...

Nous retournâmes au camp où une bonne nouvelle nous attendait : le moteur était remonté. Les mécanos, très fiers, affirmaient qu'il avait démarré. Ils se grattaient les mains et les bras dans l'eau de la rivière, visiblement satisfaits du devoir accompli.

— Un taxi neuf ! me cria Paulo. C'est-y pas du luxe ?

— L'expédition continue, me confia Montaignes d'un ton grave.

Increvable et glorieuse dans la forêt profonde. Les chasseurs trouveront-ils le lac aux Dinosaures ? On part tout de suite, nom de Dieu ! brailla Paulo. Elias, t'as trouvé le clébard ?

J'expliquai mon cas. Paulo se mit à arpenter la berge, à grands pas contrariés.

— Le clebs, maintenant. On vient de finir le moteur... On a rien que des emmerdes. Il faut faire quelque chose, bordel ! Où il est ce Bébé ? Qui l'a vu ? Bordel à queue, réagissez !

Gamine roulait de grands yeux paniques. Paulo se campa devant elle et leva la main dans un geste terrible.

— Quand je le chope ton cabot, je le...

La vague d'horreur qui passa dans le regard de la petite stoppa immédiatement le Vieux. Il s'agenouilla, lui mit les mains sur les épaules et, très gentiment, d'un ton paternel, lui débita toutes les bêtises possibles.

— Mais je plaisante, petite... Je vais... Je m'énerve, mais je rigole ! Il est pas loin, ton pitchounet. Elias va le retrouver, hé ?

Puis il m'ordonna sèchement de manger rapidement et d'aider la petite à retrouver Bébé.

— Et pas d'escapade amoureuse, hein ? précisa-t-il.

Ce n'était pas normal, pensais-je en reprenant le chemin de la forêt. C'était bien la première fois qu'il restait si longtemps loin de la bouffe. Gamine l'avait vu pour la dernière fois la veille, juste avant de s'endormir. Serait-il parti trop loin, en exploration ? Il serait alors tombé sur un chat sauvage ou quelque chose. Ou un crocodile de la rivière ?

Je ne pouvais pas y croire. Bébé était d'une autre trempe qu'un petit clebs des villes. Il connaissait les dangers de la forêt, c'était un malin. Un petit chien d'Afrique ne survit pas vieux s'il n'a pas certaines qualités, même avec une adorable princesse pour maîtresse.

Où il était ce con ? Il retardait tout le monde.

— Bébé... Bébé, bordel de merde...

Cette fois, j'avais opté pour une méthode circulaire, m'éloignant du camp en dessinant des cercles de plus en plus éloignés, avec l'intention de pousser le plus loin possible.

Ce fut un après-midi épuisant, la chaleur était à son apogée sous la

grande voûte. Nous surprîmes des oiseaux de toutes tailles et de toutes couleurs, des galagos, sorte d'écureuils ahuris, au petit nez rose, avec des ventouses sur les pattes pour s'accrocher aux branches. Mais pas Bébé. Au bout de cinq heures de recherche, je m'assis, vidé et complètement découragé, en sueur.

— Gamine... soupirai-je...

— Non ! Chercher ! Bébé, pas loin ! Lui mal, peut-être ! Toi venir... Elias...

— Gamine on a fouillé tout le coin !

Que pouvais-je lui dire ? Je connaissais son amour pour son petit compagnon et cela me faisait une peine immense d'avoir à arrêter les recherches. Mais enfin, que pouvais-je faire de plus ? On avait tout fouillé. Même à l'état de cadavre, on l'aurait trouvé. J'étais en train de méditer sur la meilleure façon de convaincre sans faire mal, quand un doute atroce me saisit...

À l'instant où j'y pensais, je vis le visage de Gamine se décomposer. Une grimace déchirante, et deux grosses larmes qui tombèrent de ses yeux.

— Boa ? soupira-t-elle doucement, comme une dramatique certitude. Boa manger Bébé ?

Il nous fallut deux heures pour retrouver le corps du boa. Gamine courait, ses petits pieds battant le sol, gémissant à chaque pas, affolée comme une maman, vivant un enfer d'enfant qui faisait mal à voir. Le soleil déclinait et il faisait presque nuit quand, enfin, je localisai exactement le serpent.

La tranchée entre sa tête et son corps s'était considérablement élargie, attaquée par une troupe nombreuse et frétilante de petits nécrophages, des insectes noirs et duveteux, dont la trompe injecte dans la viande un sérum qui la fait pourrir plus vite. Le boa avait bougé, ce matin, quand nous l'avions dérangé. Il n'était donc vraisemblablement pas en état de digestion. À présent, j'avais retourné le cadavre et je n'observais aucun gonflement du corps, signe habituel de la présence d'une proie. Mais il était tellement gros, l'animal !

Par acquit de conscience, je lui découpai l'abdomen à coup de machette, en partant de la queue et en remontant. Une puanteur de charogne sortit du ventre. À genoux au-dessus de lui, maniant la machette comme un hachoir, j'en prenais plein les narines et je criaï à mon estomac de se tenir tranquille.

Une petite boule de poils jaunes apparut.

Quel bordel ! Je coupai et j'arrachai des deux mains pour élargir

l'entaille et la forme jaune, libérée, roula par terre, recouverte de saloperie gluante qui collait les poils, démesurément distendue, comme un lièvre.

C'était Bébé, englué, tous les os brisés, broyés et allongés par le puissant tube digestif du boa.

Gamine eut trois hoquets, les mains devant sa bouche. Elle trépigna, ne sachant plus que faire, et partit d'une flèche, en courant comme une folle.

— Gamine ! Attends ! criai-je.

Elle avait disparu dans la végétation. Il faisait totalement nuit. Gamine, ma petite chérie ! Reviens ! Fais attention !

Je restai seul dans le noir et le silence.

— Tiens, enculé ! dis-je en donnant quelques coups de machette rageurs dans le serpent. Grosse saloperie !

Qui lui avait donné le droit de s'attaquer à une créature aussi charmante, aussi rigolote et inoffensive que Bébé ?

Je creusai rapidement un trou dans le sol d'une cinquantaine de centimètres, en m'aidant de la machette et de mes deux mains. Le cadavre du boa, ouvert de tout son long, empuantissait l'atmosphère. Il avait deux autres serpents et un petit rongeur dans l'estomac, le goulou, tous trois en état de décomposition avancée. Je tirai avec précaution, à deux doigts, la boule gluante qui avait été Bébé, et je la fis rouler dans le trou. Je la recouvris de bouts de bois, pour lui éviter au moins les charognards, remis de la terre et tassai proprement.

Au camp, Gamine s'était réfugiée sous la moustiquaire, abritée par une couverture, recroquevillée dans un coin du matelas, sanglotant d'un gros, d'un immense chagrin.

— Pôvre ! se désolait Paulo. C'est qu'elle l'aimait, son clochard ! Ah !... Quand même, on n'a pas de chance, allez !

Il se mit aux fourneaux et prépara, avec les provisions, une sorte de rata infâme. Nous avions décidé devant cette grande peine enfantine, de rester dormir au même endroit. Quand le dîner fut prêt, je me glissai sous la moustiquaire.

— Gamine ? appelais-je gentiment. Tu viens manger ?

Je m'assis à ses côtés, sans cesser de lui murmurer des gentilleses et l'encourager à manger. Elle hoquetait, secouée de gros sanglots sous la couverture.

— Gamine ? C'est moi, Elias. Ne pleure plus. C'est fini... là...

Je tirai la couverture. Elle se glissa contre moi, cherchant une protection et nicha son visage dans le creux de mon épaule.

— Là... Là... Ce n'est rien... Calme-toi...

Je sentais ses larmes couler dans mon cou. Elle tressautait et tremblait dans mes bras, de toute la violence de son petit corps. Je la laissai pleurer longtemps. J'étais ému et navré. Puis je sentis quelque chose de poisseux sur ma main, en lui caressant le bras. Un liquide que j'identifiai aussitôt :

— Gamine, tu saignes ! Montre voir ton bras ! C'était bien du sang. Je la tirai de force de sous la couverture, sans qu'elle réagisse. Le chagrin commençait à l'assommer. Je la soulevai et la portai dehors en gueulant :

— Les gars ! Une lampe ! Elle est blessée ! C'était une coupure longue et nette, profonde comme un coup de lame, allant de l'épaule au coude, en diagonale du bras. Le sang avait coulé abondamment tout au long du bras, jusqu'à imprégner le côté de son pagne. Elle était groggy, immobile, le regard vide. Nous fîmes bouillir de l'eau. Avec des compresses, c'était tout ce que nous avions à notre disposition. Je lui tenais la main. Montaignes serrait des deux pouces les bords de la plaie.

Tout à coup le père Petit Bonhomme surgit devant nous et vint devant Montaignes examiner la coupure, sans cesser de babiller et de sourire. Puis il hocha vigoureusement la tête en faisant mine d'entraîner Gamine. Toi soigner ? dis-je en montrant la blessure.

Il fit, du pouce et de l'index, le geste mystérieux de pincer la coupure, tout du long.

— Coudre ? demanda Montaignes en faisant le geste.

Non, fit le Petit Bonhomme et il attira Gamine contre lui, toujours en hochant la tête. Nous laissâmes faire. C'était ça ou l'eau chaude.

Petit Bonhomme installa Gamine dans son coin. Son fils et lui palpèrent la coupure en gazouillant, plutôt joyeusement. Gamine, les yeux mi-clos, ne réagissait pas. C'est quand je vis la gourde que je compris. C'était la mienne, celle que le père Petit Bonhomme m'avait empruntée pour récolter les *fannians*, les fourmis légionnaires.

Le Petit Bonhomme s'assit en tailleur, la gourde sur les cuisses. Il dévissa le couvercle avec précaution, secoua l'intérieur en regardant par le goulot. Une grosse fourmi noire jaillit, que le Petit Bonhomme

attrapa avec un petit gloussement, en refermant la gourde.

Le fils tenait le bras de Gamine et pressait les bords de la plaie pour faire une sorte de bourrelet. Le père, la tête penchée, sifflant une note continue, approcha la fourmi. Il tenait la bestiole par l'arrière du corps, juste avant les deux gros crochets noirs, longs chacun de presque un centimètre.

— Je comprends, souffla Montaignes. Les crochets de la *fannian* sont disposés de biais l'un par rapport à l'autre, et ils s'emboîtent quand ils se referment. On ne peut plus les écarter.

Le père avait approché la fourmi très doucement, jusqu'à lui faire toucher exactement le dessus de la plaie. Les deux crocs noirs se refermèrent. Il y eut une brève résistance de la peau, qui fut bientôt percée. Le Petit Bonhomme gazouilla joyeusement. Il tira à petits coups secs sur la fourmi, tirant la peau, pour nous montrer. Ça tenait. Alors, d'un geste sec, il arracha l'abdomen de la fourmi, ne laissant accrochés que la tête dure et brillante, grosse comme une tête de clou, et les deux crocs qui disparaissaient dans la peau.

— Fantastique..., souffla Montaignes.

À la fin de l'opération, répétée trente-quatre fois, Gamine avait un gros bourrelet au tracé un peu irrégulier, parcouru sur sa longueur de la grosse ligne rouge de la plaie. C'était rudimentaire d'aspect, mais encore une fois on ne pouvait pas faire grand-chose, et le Petit Bonhomme promettait par gestes des onguents pour le lendemain.

Gamine était indifférente à tout. Je l'emportai dans mes bras jusqu'à son lit, et je lui tins longtemps compagnie. Allongée contre moi, sa nuque sur mon épaule, elle gardait les yeux grands ouverts. Elle s'endormit tard, vers trois heures du matin. Je la couchai confortablement et m'endormis à ses côtés. Peu après, le sort frappa Montaignes. Si la manière pouvait prêter à rire et bien qu'il ne fût pas blessé dans son intégrité physique, cela lui causa un sérieux handicap et eut même, un temps, des répercussions sur son humeur, d'habitude si égale.

Au cours d'incursions le long de la rivière, les pisteurs avaient repéré des dégueulis d'éléphant, qui pouvaient dater de quelques jours déjà. Nous avançons donc en multipliant les étapes et les avancées en forêt, à la recherche de nouvelles traces de la bête qui devait traîner par là.

M'Bumba ? Non, nous ne le pensions pas. Quelque chose nous le disait. Il était trop tôt. Mais en tout cas une paire de défenses qu'il serait bienvenu de réclamer à son propriétaire. Nous avançons en file indienne, comme toujours. La forêt était si épaisse que la voûte

sombre se trouvait à moins de vingt mètres au-dessus de nous. À terre, c'était l'habituel foisonnement de plantes, de corolles et de boules vertes, avec des passages de lianes épuisants, qu'il fallait tailler à la machette ou contourner sur des centaines de mètres.

Montaignes, à l'arrière, parlait tout seul en marchant, perdu dans ses pensées, la voix essoufflée : du Baudelaire, et puis des catalogues de noms latins, citant toutes les plantes qui accrochaient son regard, comme un jeu qu'il jouait avec lui-même.

— Euh... Attendez, euh... *Cyclamenia talimisl* Gagné ! Bravo !

— Mais tais-toi donc ! râlait Paulo de temps en temps. On chasse, bordel !

— Et ça... *Streptocarpus caudescens*... Et... Oh ! Une *tigral* cria-t-il.

— Moins fort ! Oooh ! Petit, tu commences à...

— Une *tigral* Là ! Oh ! Arrêtez ! Arrêtez tout ! Et, avant qu'on puisse réagir, Montaignes courut au pied d'un arbre, déposa son fusil et entreprit l'escalade.

— Petit, on chasse..., dit Paulo d'un ton peiné.

— Une minute, promet Montaignes en enlevant ses chaussures. Allez-y. Je vous rejoins. Il faut que j'aie cette *tigra*. La fleur rouge, là-haut, aux premières branches...

Au milieu d'un groupe de fougères en dentelle, une tache rouge sang brillait avec éclat. En la regardant attentivement, je distinguai les contours, de longs pétales, semblables à des langues soyeuses taillées dans la robe d'un cardinal. Montaignes grimpait comme un singe, s'aidant des mains et des pieds, les orteils collés aux moindres aspérités, rares sur ce tronc lisse. À mi-hauteur, il dut se faufiler sous un bouquet de lianes qui tombait des hautes branches et disparut. Le rideau de lianes bougea, cinq mètres plus haut, et il réapparut, la tête et les épaules couvertes de branches et de feuilles, rayonnant. Il était à bonne hauteur, neuf ou dix mètres. Restait à se faufiler jusqu'à la *tigra*, dans les frondaisons, un petit peu plus haut, à cinq mètres du tronc.

— Et hop !

Il se lança en avant, téméraire, s'agrippa des deux mains aux feuillages, rampa à la verticale et trouva un appui pour ses pieds. Il progressa ensuite doucement, collé à la paroi végétale, le dos dans le vide.

— *Me sauvant de tout piège et de tout, han... péché grave, Ils conduisent mes pas, han... sur la route du beau...*

Du Baudelaire ! Il était fou, Montaignes...

— *Ils sont mes sénateurs et je suis leur esclave*, han...

Tout mon être obéit à ce vivant fardeau, han... Je l'ai !

Il se retourna vers nous, se tenant d'un côté, brandissant la belle fleur rouge.

— La *tigral* Rarissime ! Vous avez vu cette escalade ?

Il mit la fleur entre ses dents, se pendit par les mains, battant des pieds dans le vide en poussant des cris de singe.

— Heek ! Heek ! Moi peur grands chasseurs ! Heek !

— Arrête. Tu es devenu fada, ho ? Montaignes se rétablit avec agilité sur la branche et se mit à bondir, les bras le long du corps, à dix mètres du sol.

— Chita ! Chita ! Heek ! Heek !

Un bouquet de lianes pendait devant lui. Il en saisit une. Je vis l'idée germer dans son esprit, juste avant qu'il ne poussât le cri de Tarzan, la fleur toujours entre les dents.

— Ooooyioyiooo !...

Il tira sur la liane qui résista.

— Montaignes !

Il s'élança dans le vide. Là-haut, quelque part, la liane se décrocha avec un bruit sec et fila vers le sol. Ooooyioyiooo... Plof !

Et Montaignes atterrit à la verticale, d'un bloc, assis sur le derrière, dans un gros massif de plantes grasses. Ses lunettes avaient giclé au loin. Il resta immobile, les yeux plissés et vides de toute pensée, la belle fleur rouge écrasée entre ses lèvres serrées.

Paulo se retint de rire, les coins de la bouche tirés en arrière et le regard pétillant, pendant que j'aidais Montaignes à se relever et à s'épousseter. Il se contentait encore, ne laissant échapper que d'imperceptibles gloussements joyeux, quand Montaignes, sourd à toutes mes questions, l'air ahuri, se mit à fureter autour de lui, dans les plantes grasses, en marmonnant :

— Mes lunettes... Merde, mes lunettes...

Le Vieux faillit éclater, mais prit juste à temps un air peiné quand Montaignes extirpa de la végétation un tortillon de métal pourvu d'un seul verre.

— Merde, mes lunettes... J'ai cassé un verre !

Il remodela tant bien que mal ce qui restait de la monture, pesa sur les bras, vira des bouts de verre et percha ce machin sur le bout de son nez. Cela tenait de travers et, du côté droit, là où le verre avait éclaté, un bout de ferraille se dressait, comme une petite antenne. Quand il se retourna, c'en fut trop pour Paulo. Sans qu'il pût rien retenir, un large sourire illumina sa face et son bide tressauta.

— Oh ! Petit, ho ! ho ! ho ! Tu n'as, ho ! ho ! ho ! ho !... pas de mal, ho ! ho ! au moins ? ho ! ho ! ho !

Et Paulo explosa, la bouche grande ouverte, la poitrine secouée, bien campé sur ses jambes, regardant tout le monde autour de lui. Un long rire roulant comme une tempête, qui ne le laissait même pas reprendre son souffle. Au bout d'un moment, il se mit une main sur le cœur et tomba assis par terre, des larmes coulant sur son visage.

— Hi ! Hi !... Petit... pas de mal !... Hi ! Hi ! Hi ! Montaignes, éraflé, griffé, un seul œil valide, appréciait mal. Il jetait des regards noirs autour de lui. Les Petits Bonshommes s'étaient mis aussi à rigoler en le voyant. Il avait besoin d'un coup de main. J'intervins pour calmer Paulo et le réconforter. Sans faire vraiment la tête, il fut quand même bizarre et silencieux toute la soirée, malgré les tentatives de Paulo :

— Allez, petit, on rigole, quoi... Tu y vois bien, au moins ? Hi ! Hi !

Il ne dit rien, s'affaira sur « sa » lunette, passa ausculter la blessure de Gamine, la déclara en bonne voie et partit se coucher.

Dans les jours qui suivirent, Montaignes se confectionna, à l'aide d'une bande de tissu kaki, découpée dans une musette, un bandeau percé d'un trou dans lequel il fixa, assez bien, son verre de lunettes. Renforcé avec du carton, le bandeau faisait un angle droit sur le côté. Avec son œil caché, il avait l'air de porter une sorte de viseur. Régulièrement, il le retournait et changeait le verre de côté. Un œil se reposait pendant que l'autre voyait pour deux. C'était assez esthétique, dans le style « jungle », mais ça l'handicapait beaucoup. Les difficultés se multipliaient devant lui et, ce qui n'aidait pas, Paulo ne pouvait pas s'empêcher de le provoquer.

Le Vieux avait senti que Montaignes s'énervait, ce qui avait titillé son petit côté vicelard, un acquis venant d'une enfance passée dans la rue et d'une longue expérience à s'acharner sur celui qui rechigne. Désormais, les « Tu vois ? » appuyés et les « Mon œil ! » bien lourds fusaient à toute heure de la journée. Paulo ne le faisait pas méchamment mais, inconsciemment, il froissait Montaignes peu

habitué, lui, à une certaine absence de pitié. Il s'enfermait dans le silence, ruminait et n'allait pas bien du tout.

Dans un groupe, surtout lorsqu'il est en proie à des difficultés, s'enfermer c'est se condamner à penser, à s'irriter pour tout et pour rien et, finalement, à s'aigrir. Montaignes glissa sur cette pente. Et bien entendu, le sort s'acharnait. Toutes les branches étaient pour lui, les flaques, les fourmis, tous les obstacles. La mauvaise passe, vraiment !

Une certaine tension gagna peu à peu tout le groupe. Les vannes de Paulo étaient de plus en plus méchantes et j'avais moi-même rabroué les deux pisteurs pour je ne sais quelle raison. Les choses en étaient là quand nous retrouvâmes, après quelques jours de balades incessantes et de bivouacs de plus en plus rudimentaires, vu l'indisponibilité de Gamine, la trace de l'éléphant. Des bouses fraîches de quelques heures. À les voir, il était évident qu'il ne s'agissait pas de M'Bumba, elles étaient bien trop petites.

La marche se fit silencieuse. Dans ce fouillis de végétation, l'éléphant pouvait être à cinq mètres sans qu'on le voie. En jungle, certains chasseurs se sont parfois heurtés aux pieds de l'éléphant, au détour d'un buisson. Les pisteurs couraient silencieusement et humaient l'air, leur tête pivotant dans tous les sens, très excités.

Soudain, nous l'entendîmes. Des froissements de feuilles, de puissantes expirations, et nous débouchâmes tout à coup sur lui, dans un espace un peu dégagé. Il était à vingt mètres et nous tournait le dos, imposant, gris sombre.

On se déploya aussitôt, à cinq mètres les uns des autres, les fusils épaulés. Il nous avait repérés. Il se tourna, avec des manifestations de colère. Sa tête aux larges oreilles, les défenses levées, apparut à moitié. Il était à peine de trois quarts que je tirai dans la tempe. La 478 de Paulo tonna en même temps. Deux secondes de silence avant que Montaignes ne se décidât.

L'éléphant tomba sur les genoux, ébranlant le sol, vacilla, et roula sur le côté, foudroyé.

— Ouuaaaais ! cria Paulo.

Dans un gargouillement, le corps de l'éléphant se vida, répandant une intense odeur âcre, chargée de pourriture.

— Oh ! Il a mangé des mangues, le salopard ! gueula Paulo. C'est ça qui pue.

C'était une belle femelle. L'énorme tête reposait un peu de biais sur la trompe repliée. Elle avait écrasé plusieurs arbres en tombant et des

branches surgissaient d'un peu partout sous son corps. Deux belles défenses nous tombaient ainsi dans les poches. Elles approchaient les deux mètres.

Les pisteurs, avec leurs lames de scie à métaux, s'étaient aussitôt mis à l'ouvrage, attaquant l'ivoire à moins de cinq centimètres de la gencive, et Paulo, la calculatrice en main, comptait déjà les billets. Le résultat lui avait ramené toute sa bonne humeur.

— Dans la tempe, ho ! Pile ! C'est pas beau, ça ? Il y avait deux gros trous sanguinolents dans la tête du vaincu. Mon tir et celui de Paulo.

— Tu as vu, petit ? Ça, c'est du travail ! Pas de souffrance, droit debout !

La balle de Montaignes, pas si mauvaise pour un débutant, avait atterri dans la trompe, presque à la base, où elle avait arraché un large morceau de chair. Paulo désigna la vilaine blessure avec des claquements de langue désapprouvateurs.

— Ça, petit, ça... Ce n'est pas du boulot, ça... Il faut faire des progrès, hé ?

— Oui, c'est ça ! rétorqua Montaignes, agacé.

— Peut-être bien qu'il va te falloir une autre arme. Peut-être bien qu'il te faudra un fusil à *lunette* ? Hé ?

— Ça va ! Paulo, arrête ! Lâche-moi un peu !

C'est à ce moment-là que l'éléphanteau apparut. Haut environ d'un mètre, avec une fine trompe gris clair, et deux grands yeux inquiets, c'était un gros bébé d'une tonne, craintif et désemparé. Il se rapprocha en hésitant, avec des pas sur le côté, un peu malhabile.

De la trompe, il tâta le corps de l'éléphant, puis pesa sur lui de son front, comme pour le relever.

Bon Dieu ! Nous avons tué la mère. Comment pouvait-on savoir qu'il était là, celui-là ? Toute ma joie m'abandonna. Montaignes, le bandeau sur le front, les yeux clignotants, était pâle et catastrophé.

— Eh bé, c'est pas glorieux ! résuma Paulo. Nous essayâmes de l'effrayer pour le faire partir, en claquant dans les mains et en courant devant lui, martelant le sol.

— Hep ! Hep ! Allez ! Hep !

Paulo rechargea son arme et tira un coup en l'air. La détonation fit rire les pisteurs, toujours à l'ouvrage, mais aussi bondir le petit éléphant sur quelques mètres. Sans pour autant le décider à partir. Il revint, avec ses grands yeux limpides qui faisaient grandir nos

remords, pour pousser de son front le corps de sa maman. Il tâtonna tout autour, palpant de sa trompe, couverte de longs poils soyeux, la peau du cadavre et vint déranger le travail des pisteurs. Le fils Petit Bonhomme, dérangé par la trompe, gazouilla de colère, et prit soudain sa machette à ses pieds pour la planter dans le cou de l'éléphanteau.

La machette resta coincée, fichée assez profondément dans la chair, dégouttante d'un ruisseau de sang. Le Petit Bonhomme pépiait furieusement et faisait de grands gestes du bras pour chasser le petit qui tournoyait sur place, complètement affolé.

Je fis ce qui me semblait logique. Je chargeai mon fusil et allai jusqu'au petit, visai longuement, attendant qu'il se calme, et tirai quand je l'eus en mire. Il s'abattit sur le corps de sa mère.

Le Petit Bonhomme vint reprendre sa machette en trois bonds, la brandit en l'air et se mit à rire, gencives découvertes, les yeux brillants, d'un ricanement sauvage et crispant.

Pour Montaignes ce fut le déclic, il explosa.

— Mais vous êtes cinglés ! Complètement cinglés !

C'était lâché. Le reste pouvait suivre. La voie ouverte à plusieurs jours de rancœur. Il braillait, rouge, incohérent, survolté, le bandeau de travers sur le front, les mains crispées et blanches sur son fusil. Ses cris dérapaient dans l'aigu et s'enrouaient. Il s'enivrait de sa propre voix, pris dans la spirale de la colère. Il devait avoir très mal.

Nous étions fous. Nous étions des salauds. Nous n'avions pas le droit de faire quoi que ce soit sur ce monde. Nous n'avions aucune raison. Nous étions partis à la rencontre de la mort. Tout le monde le savait. Nous le savions et ne lui disions pas. Nous l'avions fait exprès. Nous étions loin, bien trop loin de tout. Il fallait stopper toutes ces aberrations et mettre toutes nos forces à préserver une chance de retrouver le monde *réel*. Et un tas d'autres choses qu'il n'aurait pas dites s'il n'avait pas été en colère.

J'avais haussé les épaules et rechargé mon fusil, pour faire quelque chose, pendant qu'il s'égosillait. Je laissais craquer... Dans un moment il se serait repris et il comprendrait que je ne pouvais pas faire autre chose que tuer ce bébé. Je n'étais pas responsable de sa crise de nerfs. Mais Paulo s'énerva et gueula, bien plus fort.

— Tu vas fermer ta gueule, oui ?!

Et il fit deux pas vers Montaignes, qui hurlait toujours, à bout de souffle.

— Tu fermes ta gueule, ou c'est moi qui te la ferme !

— Oh ! Paulo, tranquille ! lui dis-je. Aussitôt il se retourna vers moi et hurla :

— Tu veux me les gonfler, toi aussi ? Non, tu veux t'y mettre ?

Il était hors de lui. Ça devenait très chaud. Il avait son air féroce et pas du tout pour rire. Furieux, survolté, prêt à tout comme je savais que ce vieux cinglé pouvait l'être, il me regardait fixement, comme si je l'avais insulté. Il se détourna et marcha sur Montaignes, dont les cris commençaient à baisser d'intensité.

— Petit con, ferme-la, je me tiens plus ! Tais-toi, je te dis ! Je te donne l'ordre de fermer ta gueule !

À ces mots, Montaignes stoppa net et sa figure parut s'allonger, s'amaigrir encore, et prendre, les yeux plissés, un air très mauvais que je ne lui connaissais pas. Instinctivement, il rabattit le chien de la Winchester. Clac ! Le reste suivit, avec une logique qui ne s'est jamais démentie. Il se raffermit sur ses deux jambes écartées et abaissa le canon à hauteur d'homme.

Il avait pris dix ans, avec deux vilains creux dans les joues.

— Ah ! Tu le prends comme ça ?... siffla Paulo. Pauvre petit con, dit-il lentement.

Il s'était raidi, un peu penché en avant, prêt pour l'action. Je hurlai :

— Ça va pas ! Arrêtez tout !

Et je pointai mon fusil, prêt à tirer devant les pattes du premier de ces deux connards qui bougerait.

Il y eut quelques minutes où tout pouvait arriver. Quelle folie ! On était tous cinglés, ma parole ! Je devrais faire gaffe à Paulo s'il tuait Montaignes. Puis les secondes passèrent, une éternité. Et Montaignes se détendit le premier...

*

Le retour au camp fut long, pénible et silencieux, dans cette forêt noire où tout nous faisait trébucher. Les deux pisteurs avaient pris une défense et cavalaient devant, changeant régulièrement, avec un bel ensemble, la longue défense d'épaule.

J'avais pris l'autre sur la nuque, en balancier, n'acceptant l'aide de personne. Je titubais sous la charge et m'appliquais à aller vite, combattant la colère qui m'envahissait contre tous.

Personne ne sortit de sa hargne. Paulo ruminait visiblement des envies de meurtres. Montaignes était totalement renfermé, verrouillé, réfugié très loin dans ses pensées.

Le dîner fut lugubre, personne n'ayant envie de lancer une conversation. Les matelas humides, la nuit très noire, avec des souffles froids, un silence coupé de grognements et de mouvements à la recherche d'un confort que nous ne trouvions pas... Impossible de dormir. La toile du matelas, détremnée, était d'un contact très désagréable. Malgré mes efforts pour m'épuiser au retour, je n'arrivais pas à sombrer dans le sommeil. Mes muscles, goûtant enfin la détente, ne demandaient que cela, mais c'était la tête qui ne voulait pas se calmer. Je gambageais, en proie à des pensées négatives.

J'humais l'air, chargé d'odeur de pompes et de vêtements moisis. Je regardais le dos de Paulo, à quelques centimètres de moi. Le Vieux dormait, recroquevillé sur le côté, sa couverture sale rejetée sur les jambes, en tricot de corps, son sac pour tout oreiller, étendu sur une natte à même le sol. Nous n'avions sauvé que trois matelas. Paulo-le-Pourri avait grommelé qu'il préférerait la natte et qu'il n'était pas une gonze. La jungle, ça le connaissait. On n'était pas nés qu'il y patrouillait déjà avec ses forestiers banwapas dans les années 1938-1939. Nom d'une bite, il n'avait pas besoin de matelas !

Paulo ! Le Vieux ! Putain ! Installé comme un clochard, à son âge. Il ne manquait plus qu'un litre de rouge entamé à côté de la tête pour que l'illusion soit parfaite. Dans quelle merde nous étions-nous fourrés ?

Je dévidai mentalement une litanie d'insultes pour M'Bumba. C'était son attaque du campement qui avait tout déclenché. Notre décision de continuer, notre excès d'optimisme, lié à notre désir de venger Tatave, toute cette remontée de rivière et cette lente glissade que je sentais de plus en plus anormale. Tout venait de ce moment-là. Le jour où l'enculé de fils de pute de sa mère avait manifesté de l'intelligence, il avait tout fait dérailler.

Cela faisait cinq semaines, maintenant. Comment tout avait-il pu basculer en si peu de temps ? Bon Dieu ! Je me souvenais, des siècles plus tôt, d'un joyeux départ pour un safari, d'une bande de compagnons préoccupés par l'envie de vivre et de s'éclater, contents de s'offrir un petit plaisir. Les pirogues, le confort, les verres de bordeaux avant de courir sus à la bête maudite. La vie, quoi !

Mais nous n'étions plus dans la vie. Nous étions sur une berge, affalés sur des litières pourries, autour d'un petit cercle de braises qui faiblissaient. Une pirogue chargée d'un fût d'essence presque vide et de trois paires de défenses, deux ou trois objets à tout faire traînant sur le sol ; on était les clodos de la rivière.

Même si je n'avais pas, moi non plus, un litron à mes côtés, je ne devais pas me faire d'illusions : j'évoquais exactement la même chose que le Vieux. Ma seule odeur m'en persuadait. Quelle déchéance ! Comment en était-on arrivé à s'imposer ces souffrances, ces frustrations et ces tensions quotidiennes ? Et qu'est-ce que c'était que ces coups de gueule qui envenimaient tout ? Car enfin, il y avait bien eu quelques fractions de secondes pendant lesquelles on avait voulu se tirer dessus. Nous étions trois amis, qui nous aimions bien, et tralali, et tralala... Voilà qu'on se montait les uns contre les autres. Ce n'était pas logique.

La seule explication était que tout le monde se trouvait dans un état de nervosité terrible. Nous nous étions plongés dans une folie, sans nous en rendre compte et, tant que nous n'en aurions pas conscience, nous continuerions à déjanter.

Ce soir, les doutes qui m'assaillaient par instants ces derniers jours se précisaient. Il y avait là quelque chose de fou, et qui me semblait bien parti pour tourner au cauchemar, un illogisme général de notre situation que je ne pigeais pas bien mais qui, j'en étais sûr, nous était néfaste. On prenait baffes sur baffes. C'était le résultat évident d'une analyse un tant soit peu raisonnée des événements. Bébé, Montaignes, Gamine, le boa... On tuait un éléphant et ça tournait au souvenir amer de boucherie. On se tirait dessus. C'était la dérive. Nous ne savions rien faire d'autre que subir.

Depuis la mort du petit cuisinier, nous n'avions plus aucune prise sur les événements. Le fil du courant nous avait pris. Les moindres arrêts à terre tournaient au tragique. Chaque essai de réaction de notre part se retournait contre nous.

Pourquoi étions-nous là ? Chassait-on M'Bumba ? Mais *comment* avions-nous décidé de faire route vers le lac aux Dinosaures ?

Pourquoi étions-nous persuadés que M'Bumba allait dans cette direction ? Quelle preuve avions-nous que, dans ces milliers de kilomètres carrés de jungle, il serait justement là-bas. Et *pourquoi* en étais-je, malgré tous mes doutes présents, encore intimement persuadé ?

Non, non et non ! Ça n'allait pas. Le jeu était faussé. Ce n'était pas normal. Nous allions droit vers les emmerdes. Il fallait d'ailleurs être aveugle, comme nous l'étions, pour ne pas voir que nous y étions déjà. Enfoncés dans un piège qui ne sentait pas bon du tout.

Mourir n'était pas le problème. Paulo et moi étions des professionnels de la chose, plusieurs fois condamnés à mort, sauvés une fois à un quart d'heure de l'exécution. Combats, batailles, luttes, morts d'hommes, on y allait. Ça faisait partie de notre métier, pour ainsi dire. Mais pour l'instant, nous coulions, nous ne luttions pas. Le

problème nous échappait totalement. Il fallait regarder les choses avec lucidité. On était paumés.

Je ne savais même pas comment reprendre pied, parce que je ne savais pas ce qui nous le faisait perdre. C'était diffus : une suite maligne de hasards, une détérioration infime de toutes les situations. Un peu comme, à une table de jeu, parfois, quand on sent qu'on n'est pas avec les bons numéros, que le sort a décidé que c'était votre tour et que rien n'allait marcher.

Tout s'était enchaîné à notre insu. Cette suite d'incidents nous avait peu à peu affaiblis, sans toutefois nous contraindre à baisser les bras. Au bout du compte, une somme d'ennuis supportables qui nous laissaient cruellement démunis de potentiel de survie, et enfoncés très loin dans la merde.

Je me redressai et m'étirai, avec un grand soupir. Quelle histoire ! Est-ce que je délirais en ce moment ? Où était-ce avant ? Peut-être manquions-nous simplement de chance. Comment savoir ? Tout était faussé.

Le vent qui courait sur la rivière faisait danser la moustiquaire en face de mon visage, et me caressait les épaules d'air froid. Nous avions installé le bivouac sur une berge dégagée, grande comme une plage, en courbe, et plantée de quelques arbres. La lisière de la forêt se trouvait en retrait, à une soixantaine de mètres.

Les deux moustiquaires et une bâche pour toute maison, sur une plage de sable et d'herbe. La forêt étouffante tout autour, à l'infini...

— Il faut se casser d'ici, murmurai-je.

Aussitôt formulée, l'évidence m'apparut. C'était tellement simple. Les mâchoires d'un piège semblaient se refermer sur nous. Il n'y avait qu'à partir en courant dans l'autre sens. Refaire le chemin en sens inverse. Quitter la forêt, tracer jusqu'au Congo, au Comptoir Général de Commerce. Ou même plus loin encore, car j'en avais vraiment marre de ce bled. Qu'est-ce qui nous empêchait de faire demi-tour, mis à part notre obstination stupide et irraisonnée ? Il y avait certes le souci de venger Tatave. Mais nous n'avions pas d'adversaire contre nous ! Personne ne savait où le trouver. On ne se déballonnait pas, on constatait froidement que la situation était sans issue, qu'elle menait à la mort pour des clous, et on décidait d'arrêter les frais.

Oui ! Oui ! Bien sûr ! On rentrerait avec nos six défenses, lesquelles, soit dit en passant, paieraient largement les dépenses engagées.

Une bouffée de joie et de soulagement me soulevait la poitrine, comme si je m'étais débarrassé d'un poids énorme. Je venais de trouver l'issue. Elle était évidente, claire, d'une simplicité enfantine.

Les nattes, l'humidité, l'immense silence de la forêt, tout cela, devenu d'un coup provisoire, m'oppressait moins. Renoncer, c'était réduire cette histoire à des dimensions normales. Une virée de grands boy-scouts à la poursuite d'un éléphant retors, qui avait fini par faire un peu trop chier. Au passage, on s'était débrouillé pour ramener quelques dizaines de kilos d'ivoire.

Le plus difficile serait de convaincre ma tête de mule d'acolyte. Paulo ne s'était jamais soucié de savoir ou de comprendre si l'univers dans lequel il se mouvait était fou, illogique, dangereux ou quoi que ce soit d'autre. Ces questions n'existaient pas pour lui. Il avançait et résolvait chaque problème, au fur et à mesure, sans jamais s'interroger sur la forme, la dimension ou la gravité dudit problème. Son unique préoccupation avait toujours été d'aller plus loin, en avant. Quand je viendrais lui dire : « On renonce, on se casse ! », il allait me regarder d'un air féroce et me dire que, puisque je me dégonflais, je n'avais qu'à prendre la pirogue, le laisser chasser seul, et ne plus lui pomper l'air. Encore heureux si, poussé par un mauvais petit déjeuner, il ne se mettait pas à tirer des coups de feu pour presser mon départ.

Il voulait M'Bumba tout simplement parce qu'il était parti pour le ramener. De plus, j'en étais sûr, il rêvait à son cimetière, il en parlait de plus en plus. D'après lui, s'il existait quelque part, ce ne pouvait pas être ailleurs que dans cette forêt pourrie et mystérieuse. Paulo avec une idée dans le cerveau, c'était déjà dur à faire plier. Mais Paulo occupé par un rêve, la chose relevait de l'exploit. Il fallait que je mette au point des arguments diplomatiques sûrs. Avant demain.

Montaignes allait prendre le parti de Paulo, c'était couru. Il s'était pris au jeu depuis qu'il avait décidé d'une voix forte, après la mort du petit cuistot, de continuer avec nous. Il vivait intensément tous les instants de cette expédition. Lui, encore moins que nous, n'avait conscience de ces aberrations, par manque d'expérience. De plus, il appréciait visiblement la vie de la forêt.

Sans doute trouve-t-on, chez les intellectuels à lunettes, des petits complexes de Tarzan. Montaignes jubilait de se trouver aussi à l'aise et efficace dans ce milieu. Il y mettait son intelligence en pratique, ravi de voir que cela marchait, comme si c'était la première fois qu'elle lui servait à autre chose qu'à penser.

Vivant de grands moments, il avait sûrement envie de continuer et, tout philosophe qu'il fût, il ne possédait pas beaucoup plus de raison que nous. Il serait un rude adversaire, lui aussi, dans la discussion.

Mais j'étais sûr de les convaincre. Il le fallait, de toute façon. Et puis j'avais déjà un plan tout prêt : je laissais l'expédition se poursuivre quelques jours, jusqu'à ce qu'on arrive au lac aux Dinosaures. Une fois que Montaignes aurait vu son foutu lac, il serait

plus enclin à rentrer. C'était notre but depuis longtemps, et l'illusion d'un résultat pouvait alors se concrétiser. Il s'ensuivrait forcément un soulagement, un relâchement, que je mettrai à profit pour ordonner le grand retour. Rusé et diplomate, c'était le nouveau mot d'ordre.

Rasséréné par mes calculs et l'idée que tout était bientôt terminé, je me glissai hors de la moustiquaire pour m'installer par terre, à côté du feu. Je remplis la gamelle d'eau au bidon, un jerricane de plastique tout pourri, où l'eau commençait à prendre un goût, et la mis à bouillir sur les braises.

Nous n'avions même plus de café. Les boissons chaudes, maintenant, étaient faites à partir d'une décoction de brindilles et de graines que nous avaient filées les Petits Bonshommes. Il semblait y avoir du thé et du poivre, et d'autres choses indéfinissables. C'était peut-être bon avec du sucre, mais nous n'avions même plus de sucre...

Partir, bien entendu ! La solution était si simple que je fus pris d'un petit rire silencieux, courbé sur mon infusion. Ce qu'on pouvait être con ! Rebrousser chemin était ce qu'il y avait de mieux pour tout le monde, voyons ! Pour les deux insensés, pour moi, pour Gamine.

Je ne voulais plus voir ma princesse exposée à tous ces risques. Je trouvais qu'elle en avait déjà trop enduré pour une enfant. Elle se tirait fort bien de sa dernière mésaventure, et son bras cicatrisait d'une façon rassurante, mais si quelqu'un payait, dans cette histoire, c'était bien elle.

Et puis il y avait cette relation entre nous. Encore quelque chose qui n'était pas normal. Je ne pouvais, pas plus qu'avant, nier mon attirance, et la grande et étonnante tendresse que j'avais dans mes pensées à son égard. Peut-être était-ce un autre charme, un autre résultat de la tension qui avait habité cette chasse ? Il fallait que je sache ce qu'il en était de retour dans un cadre plus normal.

*

Voilà. C'était décidé, maintenant. On s'en allait d'ici. Et le retour commencerait dès le lever du jour. Il n'était désormais plus question de visite au lac et de quelques jours supplémentaires. Il fallait agir vite : Demain matin, je ferais un contrôle de l'essence, rameuterais tout le monde et nous repartirions.

C'était moi le chef de cette expédition, c'était donc à moi de décider si elle devait continuer ou revenir sur ses pas. D'une manière tacite, entre Paulo et moi, j'assurais toujours le commandement des parties « raid » et « actions fortes », et je me soumettais à sa tutelle pour le commerce et les embrouilles. Il avait toujours respecté cette

manière de faire, il s'y plierait bien encore cette fois-ci.

De toute manière, si ces deux-là voulaient chicaner, je me faisais fort, de manière rusée et diplomatique, de les assommer et de les charger dans le fond de la pirogue. Allez ! Demi-tour droite ! En avant toute !

Cette pensée me rassérénait à un point incroyable. Pour un peu, j'aurais réveillé tout le monde pour annoncer la bonne nouvelle et les encourager à charger tout de suite la pirogue. « Ah ! Elias ! Y'a rien à dire, quand tu pensais, il en sortait quelque chose ! Et dire que certains te prenaient pour une brute ! »

Je me roulai une espèce de cigarette pour fêter ça. Bien sûr, on n'avait même plus de tabac et, encore une fois, les pisteurs nous avaient fourni un mélange bizarre, ressemblant, de loin, à du tabac de cigare, avec des graines parfumées qui donnaient une fumée sucrée et dégueulasse. Je m'énervai un bon moment à en rouler une quantité suffisante dans une feuille de calepin, le papier le plus fin à ma disposition. Je m'appliquais, m'énervais, tout seul devant mes braises, dépensant des litres de salive pour obtenir finalement un petit boudin blanc, irrégulier, tout à fait fumable.

— Aaah !...

Je pris dans les braises un petit brandon, y allumai mon clope et le rejetai dans le feu. Il s'embrasa brusquement, d'une petite flamme qui éclaira un peu les alentours. Apparut alors brusquement la gueule luisante d'un énorme crocodile, à deux mètres de moi ! Un mangeur d'hommes aux écailles très sombres, les dents longues et coniques, sinistrement espacées tout au long de sa gueule. Ses yeux glauques clignaient dans la petite flamme.

Il avait la tête légèrement tournée vers moi. Redressé sur ses pattes avant, son énorme corps disparaissait dans l'obscurité et les herbes, immobile.

Ma main se glissa sous la moustiquaire pour attraper mon fusil, à côté de ce qui restait de mon matelas. Je pointai le canon sur le monstre, gueulai un grand coup et tirai.

Mon cri et le tonnerre qui suivit déclenchèrent une pagaille instantanée. Paulo surgit devant moi, en tricot de corps, le fusil dans les mains :

— Elias ! Elias ! Où ? Où c'est ?

Montaignes s'extirpait de la moustiquaire, le fusil brandi lui aussi, essayant vainement de remettre son bandeau d'une seule main :

— Qu'est-ce qui se passe ? Paulo ! Elias !

Le crocodile s'était affaissé d'un bloc, sa gueule avait explosé.

— C'est rien ! C'est rien ! Calme ! criai-je. J'ai tué un crocodile ! C'est rien ! Tranquille !

Montaignes se dégagea enfin et alluma sa grosse lampe-torche, une des dernières en fonctionnement puisque, comme on s'en doute, nous manquions également de piles. Le cercle de lumière blanche entourait l'affreuse dépouille du mangeur d'hommes. La chair du front éclatée, il ne restait même pas les yeux. Son gros corps vert kaki, à reflets noirs et luisants, ses écailles sur le dos en dents de scie énormes, jusqu'au bout de sa longue et épaisse queue, il était vraiment hideux. Les pattes, ridiculement affaissées, étaient larges et puissantes, terminées par de méchantes griffes. Saloperie ! gronda Paulo. Tu me diras pas que c'est pas dégueulasse ! C'est bon qu'en sacs, ces empaffés.

Gamine se mit soudain à hurler. Montaignes tourna aussitôt la lampe dans sa direction. Le rayon la chercha, éclaira la moustiquaire, puis Gamine, le bras tendu, et plus loin, mais à moins de vingt mètres, les longues formes de deux crocodiles.

— Regarde-moi ces saloperies ! râla Paulo, agacé.

Les deux mangeurs d'hommes rampaient sur la berge, très lentement, bougeant une patte après l'autre, et tournant longuement leur grande gueule mi-ouverte autour d'eux avant chaque avancée.

— Qu'est-ce qu'ils veulent ? me demanda Montaignes, la lampe braquée vers eux. Pourquoi s'approchent-ils si près du camp ? C'est dans leurs habitudes, ça ?

— Non. J'ai jamais vu ça.

Paulo fouillait dans le matériel à grand bruit, en grommelant des obscénités sur les reptiles.

— Oh ! Petit, appela-t-il, ça te ferait rien de me donner de la lumière ?... Merci.

Paulo était en train de déballer la dynamite. Il sortit un bâton, puis ouvrit la boîte des détonateurs.

— Hé ! Hé ! Hé ! ricanait-il. Saloperies ! Vont voir !

Il sortit un détonateur, glissa soigneusement la mèche dans le petit cylindre, se mit le détonateur dans la bouche et mordilla le cylindre pour bloquer la mèche. Il faisait ce genre de geste avec une visible

délectation. Il ouvrit ensuite le bâton de dynamite à un bout, soigneusement, la langue dépassant au coin de la bouche. Il fit délicatement un petit trou dans la poudre, y inséra le détonateur et referma le papier avec des mines de jeune fille.

— On vient montrer son cul par ici, mes salopes ? hurla-t-il de toute sa voix. J'veis vous y fourrer du chaud, moi !

Il courut jusqu'à nous, toujours en calbard et en tricot de corps, la dynamite serrée sur le cœur.

— Éclaire-les, petit ! Que je voie où ils sont ! Montaignes dirigea sa torche. Les deux bêtes avaient fait deux mètres dans notre direction. Sous le faisceau de la lampe, leurs yeux brillaient comme deux petits phares orange.

— Protégez-vous ! prévint Paulo.

Il alluma la mèche à un tison. Elle crépita aussitôt. Nous reculâmes d'un pas et nous accroupîmes. Paulo, le nez en l'air, la mèche allumée à hauteur des yeux, jubilait comme un vieux farceur.

— Bienvenue les crocodiles ! criait-il ! C'est le 14 Juillet ! Éclaire-les bien, petit ! Qu'ils se voient péter, les citoyens !

Il lança le bâton, en grand professionnel, juste devant les crocodiles, dans le cercle de lumière et, une seconde après, tout explosa. Une déflagration rouge sang. De gros morceaux de chair volaient. Le souffle, un vent de sable et de chaleur nous atteignit, me rendant sourd. Paulo, à côté de moi, riait à grands éclats sauvages sans que je l'entendisse. L'odeur âcre et grisante de la dynamite nous envahit.

Il fallut quelques minutes pour que je recouvre l'ouïe. Montaignes, très ébranlé, secouait la tête et rigolait.

— Quelle puissance ! Belle démonstration de force, mon cher !

— Merci, merci, faisait Paulo-le-Modeste, épanoui. Viendront plus me déranger pendant mon sommeil. Même la nuit, on nous emmerde, maintenant. Putain de forêt, va !

On se prépara de l'eau pour un thé « Petit Bonhomme », en échangeant quelques conneries. L'incident allait tourner à l'épisode de réconciliation quand nous fûmes intrigués par des frôlements et des bruits sourds autour de nous.

Montaignes braqua la lampe. Ça venait du rivage. Une trentaine de crocodiles, longs, énormes, sinueux, se dirigeaient lentement vers nous, un pas après l'autre. Sur la gauche, nous vîmes d'autres ombres

bouger plus loin sur le rivage. Montaignes tourna de l'autre côté. Pas de doute, c'était agité là-bas aussi...

— On se casse, ordonnai-je. Rassemblez les munitions et la bouffe. Rapide !

Gamine était venue se serrer peureusement contre moi. L'air était chargé de bruissements de plus en plus proches. On pouvait même les distinguer dans la nuit.

— Faut prendre toutes les lumières !

— J'ai la dynamite.

— On se magne !

Et nous partîmes le plus vite possible, tournant le dos à la rivière et ce qui en sortait. Gamine courait la main accrochée à ma chemise. L'herbe autour de nous était agitée de frémissements. Je ne comprenais pas. Il y en avait combien ? Cent ? Plus ?

Nous arrivâmes au pied d'un arbre de bonne grosseur, avec des branches à peu près accessibles, à cinq ou six mètres au-dessus du sol.

— Allez, Gamine, grimpe !

Je la soulevai d'une main par les fesses et la propulsai vers le haut. Elle s'accrocha au tronc et grimpa en deux mouvements jusqu'aux branches. Montaignes s'empêtrait en remettant son bandeau.

— Magne-toi ! Allez, dépêche !

Il empoigna le tronc et se hissa rapidement. Dans mon dos, il me semblait que toute la plage s'était mise à remuer : des reptations, des corps traînés sur le sable...

— Monte, Paulo, vite !

— Monte, toi !

— Fais pas le con, vas-y !

Je le bousculai et m'accrochai à l'arbre juste après lui. Arrivé en haut, il enfourcha sa branche, plus agile que moi, et me tendit la main pour m'aider à me rétablir. Je m'installai contre Gamine. Montaignes et Paulo étaient sur deux autres branches. Je jetai un coup d'œil en bas.

Il était juste temps. Les premiers crocodiles étaient à trois mètres. Montaignes dirigea la torche sur la berge et là, agrippés à nos branches, nous prîmes pleinement conscience de l'horreur.

La plage grouillait de ces monstres. Un tous les mètres, sur une

surface immense. Ils progressaient tous avec cette bizarre démarche, lente et posée. Ils commençaient à s'accumuler au pied de notre arbre. Ils se frottaient au tronc. On entendait des claquements de mâchoires par-dessus des frôlements visqueux.

Bientôt, ils furent une cinquantaine à nos pieds. Gamine serrée entre l'arbre et moi, tremblait sans cesse.

— C'est pas possible, marmonnait Paulo. C'est impossible...

Les crocodiles se mirent à donner de violents coups de queue contre notre arbre, des coups qui faisaient vibrer le tronc et terrorisaient Gamine. J'avais une envie terrible, comme les autres, de tirer dans le tas, mais, pour puissantes qu'elles soient, nos carabines de chasse ne tiraient qu'un coup, — deux pour la mienne. Une balle par animal ; on avait à peine assez de munitions pour nettoyer la berge. Cela ne servirait à rien. Il nous aurait fallu une mitrailleuse lourde.

Nos assaillants se calmèrent et commencèrent lentement à refluer, comprenant sans doute que nous étions trop haut pour eux. Dans le faisceau de lumière blanche de la lampe, nous les vîmes alors réduire notre campement à néant. Les moustiquaires déchirées, les matelas éventrés et déchiquetés. Un groupe s'agitait et se grimpait dessus à l'endroit où j'avais abattu le premier. D'ici, on entendait les coups de mâchoires du festin. Depuis le début de l'agression, je m'étais contraint d'instinct à un sang-froid d'acier, mais je commençais à faiblir.

Qu'est-ce qui se passait *encore* ? D'où venaient tous ces monstres ? Comment se faisait-il qu'ils se rassemblent pour nous attaquer ? Dans quel cauchemar étions-nous *encore* tombés ?

— C'est pas possible... C'est pas possible... Demain, on se barre de ce pays de mes couilles. Hein ? Dis, Elias ? On se casse, la jungle est devenue folle.

La lune, pleine et blanche se levait, éclairant de reflets blêmes les mangeurs d'hommes. Des hurlements retentirent sur la gauche assez loin, aigus et terrorisés.

— C'est un Petit Bonhomme, dit Paulo. Cherche-le, Montaignes.

Le cercle se balada, repéra un amas de crocodiles plus important, un tas mouvant de gros corps verts et brillants.

— Oh ! Bordel, il est dans la merde ! lâcha Paulo.

Les crocodiles s'amassaient pour peser sur le tronc mince d'un jeune arbre qui pliait sous le poids. Accroché par les mains et les

pieds, la tête levée vers le ciel, un des deux Petits Bonshommes hurlait. Les crocodiles étaient à moins de deux mètres en dessous de lui, et l'arbre, par à-coups, avec des craquements sinistres, penchait de plus en plus.

Clac ! Il plia de dix bons centimètres. Le Petit Bonhomme perdit une prise et agita désespérément ses petites jambes, embrassant le tronc de toutes ses forces. Dans un geste incroyable, un monstre, parmi les dizaines qui s'entassaient, se plia et sauta, la gueule en l'air. Les mâchoires se refermèrent en claquant à deux millimètres des petits pieds de notre pisteur. Nous ouvâmes le feu.

Toujours hurlant comme une bête qu'on égorge, Petit Bonhomme réussit à enrouler ses jambes autour du minuscule tronc. Pourquoi avait-il choisi cet arbre ridicule, le pauvre ? C'était une erreur terrible. Les mangeurs d'hommes grouillaient au pied, se grimpant les uns sur les autres de leur atroce démarche, sinieuse et apparemment indifférente à tout. Leurs gros corps glissaient les uns sur les autres, retombaient sur le sol. Ils regardaient autour d'eux, la gueule ouverte et, toujours avec lenteur, repartaient. Bientôt, il y en eut trois ou quatre épaisseurs, comme un tas de serpents géants et hérissés d'écailles, aux frottements visqueux, aux bruits de mâchoires et aux grondements abominables.

En équilibre précaire, les reculs des fusils manquaient de nous jeter en arrière. Les culasses étaient déjà brûlantes, les yeux piquaient à cause de la poudre et mon épaule commençait à se ressentir des chocs répétés. Nous avions tiré à toute vitesse une dizaine de balles chacun. Malgré la puissance de nos armes, ça ne faisait qu'un crocodile à chaque fois.

L'arbre dessinait maintenant presque un angle droit. Petit Bonhomme, le dos pendant dans le vide, devenait fou. La gorge arrachée par ses hurlements de panique, il semblait dans la démence.

Les gueules des mangeurs d'hommes les plus hauts étaient à moins d'un mètre de ses fesses. Ils étaient une bonne centaine à s'attaquer à son arbre, et il en arrivait encore, lents, sûrs, silencieux, depuis la berge. Certains se mirent à cogner le petit arbre de leur queue, en se détendant comme des ressorts. Le tronc se mit à danser de droite à gauche, violemment secoué. Clac ! Clac ! Il cassa encore un peu. Je cessai de tirer. C'était sans espoir et nous gaspillions de précieuses cartouches.

Le Petit Bonhomme s'était tu. Il était arrivé au fond de l'horreur. Un des sauriens se plia, se détendit et sauta, lançant sa gueule comme une flèche vers le haut. Il le manqua d'un rien, claqua des mâchoires, retomba d'un choc mou sur ses congénères, puis glissa, immobile sur les dos entassés, et se retrouva par terre, à cheval sur deux nouveaux

arrivants. Il repartit pour l'escalade. Un autre essaya et retomba sans l'avoir touché. Mais ce n'était plus qu'une question de secondes, maintenant. Le Petit Bonhomme ne pouvait plus leur échapper.

— On le descend ? proposa Paulo. Elias, met-lui une balle, s'il te plaît.

— Trop tard. Les mâchoires d'un monstre, d'une longueur de six ou sept mètres, s'étaient refermées sur le bassin de Petit Bonhomme. Ce ne furent pas les dents qui claquèrent, mais ses os, dans un atroce bruit de bonbon cassé. La petite chose humaine ouvrit les bras, pour un couinement qui ne voulut pas sortir, et tomba au ralenti, irrémédiablement dans la masse des reptiles.

Le peuple des crocodiles, aussitôt, se mit à grouiller. Sous le petit arbre, la curée secouait le tas de mouvements violents. Des ventres jaunes surgissaient et basculaient dans la lumière, écartés du festin par le coup de queue d'un autre. Des mâchoires se dressaient, les coins ornés de filaments sanglants. Des retardataires sautaient pour arriver en haut du tas.

Gamine gémissait, d'une note plaintive et continue, très bas. J'avais moi-même un sale goût, vraiment amer, dans la bouche.

— Éteins-ça, Petit ! On le sait qu'ils le mangent ! Pas la peine de voir comment ils font. On le saura toujours bien assez tôt, pas vrai ? tenta-t-il, mais la plaisanterie tomba à plat.

— Éclaire-moi, plutôt, je vais te leur faire passer le goût de la viande de nègre, moi !

Montaignes braqua sa lampe sur lui. À califourchon sur la branche, il dépiautait des bâtons de dynamite. Il en avait partout, dans son blouson et dans les grandes poches de son pantalon treillis, hâtivement enfilé. Il prépara les détonateurs en grommelant des insultes, le ton montant au fur et à mesure que la colère l'envahissait.

— Un pauvre petit mec qui ne demandait rien à personne. Faisait son boulot, tranquille. Dévoré par ces empaffés ! Ces enculés ! Ces monstres ! Enculés de vers de terre ! Saloperies dégueulasses ! Charognards de mes couilles ! Il plantait les détonateurs dans les bâtons avec des gestes secs et rangeait la dynamite prête dans ses poches. Lorsqu'il eut extrait un petit morceau de bougie, qu'il alluma et colla sur la branche, il se releva d'un bond et se dressa debout les deux pieds sur la branche.

— Pourquoi t'as bouffé mon copain, salope ?

Montaignes braqua la lampe sur le tas d'assassins, qui commençait

déjà à se disperser. Paulo tendit le bras, allumant un bâton à la bougie, puis le remonta lentement, la mèche crépitante dans la main.

— Il était bon, mon pote, pouffiasse ? Montaignes et moi nous tassâmes le plus possible derrière le tronc. J'englobais totalement Gamine. Ça allait gicler.

— L'AS TU BIEN DIGÉRÉÉÉÉÉ, AU MOINSSSS ?

Cinquante crocodiles se volatilisèrent en même temps, dans un fracas qui nous boucha les oreilles et une éruption de bouts de viande saurienne déchiquetée, corps arrachés, dispersés, éventrés d'un déchirement général sec, bref et brutal.

Le cercle de la lampe n'éclaira plus qu'un amas de chair rouge et brûlée, aux couleurs écœurantes, masqué par des fumées blanches. Au bout du bras de Paulo crépitait déjà un autre pétard. Montaignes déplaça la lumière. Un bouquet de monstres reflua du festin, leurs yeux rougeoyant sous le rayon. La dynamite atterrit au milieu d'eux.

Tout explosa : des gueules, des pattes et des morceaux tournoyant au ras du sol, filant à toute vitesse. Paulo envoya un troisième pétard. Un monstre soulevé par l'explosion, recourbé en arrière, sembla figé en l'air une seconde, les entrailles jaillissantes, noires et rouges dans la lumière. Paulo grillait toutes ses munitions. Parfois, quand en de brefs instants, une de mes oreilles se débouchait, je l'entendais hurler.

— MAUDITS !... TOUS MAUDITS !

Des débris de touffes d'herbe, des giclées de sable venaient nous gifler sur l'arbre, maculées de particules gluantes et de sang. Montaignes, la lampe à bout de bras, s'était littéralement enroulé à l'arbre pour se protéger, une main sur une oreille, bouchant l'autre comme il pouvait de son épaule.

Je protégeais Gamine de mon dos, en équilibre instable sur la branche, cherchant moi aussi la protection du tronc. Paulo restait un temps immobile, les deux mains collées aux oreilles après chaque lancer, planté sur ses pattes arquées comme un corbeau sur son arbre, sans souci de protection ni de ce qui pouvait gicler. Il sautait en l'air quand ça pétait, levait les deux bras, le regard féroce, hurlant des anathèmes, jouissant de tout son soûl du cataclysme, dégouttant de sang.

— MAAAAAAUUUUUDIIIIITS !

Il brûla douze cartouches, tout son potentiel, en une explosion quasi continue de quelques minutes. Le silence revint.

Notre arbre était le centre d'un vaste charnier. Montaignes était

blanc comme un linge. Paulo faisait rarement dans la dentelle, mais il s'était surpassé. Mes oreilles, après s'être mises à siffler péniblement, retrouvèrent par bribes leur acuité.

Paulo, assis sur la branche, les pieds pendants, essoufflé, rigolait comme après l'effort.

— Si tu veux... étudier les viscères de crocodiles, toubib... Tu peux y aller... Je t'ai fait... la dissection...

Les mains de Gamine me griffèrent le bras. Elle écoutait, les yeux agrandis par l'horreur, et balbutia :

— Écoute... Oh, écoute !

Un restant de brouillard dans les oreilles, puis je perçus. Loin et partout autour de nous, depuis la berge et sur les côtés, des frôlements et des reptations. Déjà les premiers entraient lentement dans le charnier, où les survivants s'étaient mis à dévorer les restes. Attirés par le massacre et les tonnes de viande fraîche, ils rappliquaient par centaines. Paulo baissa la tête, découragé. Toute la dynamite y était passée et, de toute façon, il n'en aurait jamais eu assez.

— Je les encule, répétait-il dans son menton. Je les encule...

La lumière froide et morte de la pleine lune reprit possession des lieux.

Et la vraie nuit commença, longue, chargée d'horreur et d'écœurement de ce qui se passait en bas. Nous étions transis par un vent froid, perclus de crampes et dans l'obligation de calculer son coup pour le moindre mouvement.

À nos pieds, les mangeurs d'hommes grouillaient par centaines, occupés à leur festin infâme. Montaignes avait éteint la lampe qui donnait des signes de faiblesse. De toute manière, nous ne voulions rien voir. Nous avions déjà les mastications, les bruits liquides de chair écrasée et les craquements d'os qui s'élevaient de l'orgie... Une odeur répugnante de vase et de chair montait, qui nous fut bientôt insupportable. On respirait par la bouche. Paulo se pinçait carrément le nez.

La branche m'entraînait durement dans la chair. Mon bras était raide et douloureux, autour de Gamine qui somnolait, abrutie. Elle prenait encore des coups, la pauvre. Quel cinglé j'étais de l'avoir emmenée !

Montaignes avait enlevé son bandeau et cherchait à s'occuper l'esprit.

— Tu veux dormir ? Tu veux que je te tienne ? proposai-je.

— Non. Dès que je ferme les yeux, j'entends mieux et cela me fait vomir. Qu'est-ce qui va se passer ?

À l'aube ! intervint Paulo. Ça doit s'arrêter à l'aube. Y vont vouloir glander au soleil. On trouvera un moyen d'aller à la pirogue et de se casser d'ici.

— Oui, approuva Montaignes. On s'en ira sans regarder.

— Quelle heure il peut être ?

— Sais pas. Trois heures ? Le milieu de la nuit, en tout cas, l'aube est pas pour tout de suite. Oh ! Peuchère, j'ai un de ces mal au cul !

Les minutes succédèrent aux minutes, toujours plus éprouvantes pour les muscles et les nerfs. J'étais dévoré par l'envie de bouger, de courir, sauter et foncer dans les monstres, tailler le chemin à la machette, se faire choper à mi-parcours et dévorer vivant, peut-être, mais bouger ! Le simple danger ne m'aurait pas retenu. Mais l'idée de la boucherie qui occupait le sol et de la mastication gloutonne des salopards me glaçait. Finir là-dedans ? Cela demandait réflexion. Je pouvais au moins tenir jusqu'à l'aube. À ce moment-là, si les choses n'étaient pas calmées, j'organiserais un stratagème pour atteindre la pirogue.

Je concentrais mon esprit sur les trajectoires et les ruses à suivre pour fuir, en garantissant le maximum de chances pour chacun, et étudiais aussi, en cas de vraie catastrophe, comment m'en sortir, moi. Cela m'occupait et me permettait de mieux supporter.

Je voyais Paulo dans l'ombre, scruter le champ de bataille, évaluant des distances et plongeant dans d'intenses réflexions : Il faisait pareil.

*

Le ciel s'éclaircit enfin. Le jour arrivait, porteur d'espoir. Très vite, à notre intense soulagement, la masse des crocodiles sembla refluer. Nous vîmes que les monstres s'orientaient pour la plupart vers la rivière. Gras, énormes, longs comme des troncs d'arbres de cinq mètres au minimum, et sept le plus souvent.

— Ils partent, hé ? Ils s'en vont ? Dis-moi qu'ils s'en vont !

— Ouais. Pas de doute. Ils repartent à la rivière.

Le charnier avait été nettoyé. Mis à part les brèches dans le sol et les milliers de traces de reptations, il ne restait pratiquement pas un signe du massacre et du banquet. Là-bas, sur la berge, ils

commençaient à s'attrouper. L'un d'eux se coula dans la rivière, puis un deuxième. De tous côtés, à présent, ils refluaient.

Un immense soulagement m'envahit. Les enfoirés ! Ils nous avaient bien fait chier !

— Oh ! Regarde ! Petit Bonhomme ! Montaignes montrait du doigt, une centaine de mètres plus loin, une petite forme humaine, au pied d'un arbre, qui venait de descendre. Une dizaine de crocodiles éparés aux alentours, à une vingtaine de mètres d'elle, ne lui prêtaient aucune attention. Le Petit Bonhomme inspecta longuement autour de lui et se mit à courir en direction de la rivière. Qu'est-ce qu'il fout ? gronda Paulo. Par ici ! Ho, mon grand ! Viens là !

Le Petit Bonhomme cavalcade de toute la force de ses petites pattes, le torse en arrière. Il tourna soudain pour éviter la berge où s'amassaient les crocodiles et disparut un peu plus loin sur le bord de la rivière.

— Il veut les prendre à revers ou quoi, ce con ? C'est le fils, ça ! Ce genre de conneries, c'est le fils. C'est le papa qui est mort cette nuit... Té, le voilà !

Le Petit Bonhomme s'était dressé soudain sur la rive, devant la pirogue.

— Bon Dieu, mais qu'est-ce qu'il fout ?

Il bondit, un pas dans l'eau, l'amarre de la pirogue dans la main et se coula à bord. En deux pas il fut au moteur pendant de la pirogue reprenait le courant. Un regain d'énergie agita la masse des crocodiles. De la rive, ils plongèrent soudain par dizaines, en un lent mouvement sinueux. On ne comptait plus leurs formes affleurant la surface.

— Ils convergent sur lui, lâcha Montaignes. Le débile !

Le Petit Bonhomme se dressa à l'arrière, les deux pieds de part et d'autre du moteur, en équilibre sur le plat-bord. Il tira d'un grand geste la ficelle du démarreur, manqua son coup, jeta un regard circulaire et rembobina la ficelle.

De partout, ils arrivaient sur lui, sans se presser. L'un d'eux atteignit la pirogue et la fit virer d'un coup de queue. Elle balança dangereusement. Le Petit Bonhomme, courageusement, se remit en position d'équilibre au-dessus du moteur et tira la ficelle d'un effort de tout le corps. Le moteur toussa une fois et pétarada.

— Voleur ! gueula Paulo. Le Petit Bonhomme s'embrouilla une

seconde avec la poignée d'accélérateur et mit les gaz.

— L'ivoire, bordel ! La pirogue !

La pirogue fila sur quinze mètres et heurta soudain la grande masse sombre et jaune d'un mangeur d'hommes, qui sautait de l'eau à sa rencontre. Elle tourna sur elle-même. Une gigantesque queue jaillit de sous la surface et la retourna. Le moteur hoqueta et se tut.

Le Petit Bonhomme apparut en haut de la coque de noix, accroché des deux mains. Un énorme bouillonnement se fit et l'arrière puis l'avant du bateau s'élevèrent. Le pauvre tenta frénétiquement de remonter, glissant sur le bois mouillé. Mais le bois craqua. Alors il sombra en arrière, hurlant, saisi par les monstres.

QUATRIÈME PARTIE

Il y eut cette reconnaissance effarée, dans le silence, les yeux absents, de la berge après le départ des monstres. Personne n'était en état de parler. Blêmes, dans un petit matin vite brûlant, nous eûmes une longue errance dans ce qui avait été notre bivouac, allées et venues sans but et pleines d'angoisses.

Le jour et le calme revenus sur la forêt rendaient leurs dimensions exactes à nos souvenirs. Ici, sur cette berge paisible et inconnue des hommes, nous avions vécu un cataclysme, le massacre de deux hommes dans l'horreur, le déchaînement de milliers de crocodiles devenus déments.

Car ils étaient fous ! Qu'un crocodile vous attaque, dérangé sur sa crique, cela fait partie des choses auxquelles peut s'attendre un chasseur en jungle. Une dizaine, une bande d'excités se livrant à une agression subite, à la rigueur. Mais des centaines ? Deux ou trois mille ?

C'était aberrant, impossible. Il ne pouvait pas se faire qu'une telle horreur puisse exister. L'attaque générale de crocodiles était non répertoriée, inexistante au rayon « hostilités » de la nature. Et pourtant nos souvenirs étaient là.

Bon Dieu ! C'était la nature entière qui était folle ! Tout me le disait depuis longtemps. Cette forêt n'était pas une forêt ordinaire. Que voulaient dire ses profonds silences, trop épais et comme sans vie, qui s'installaient parfois pour plusieurs heures ? Que voulaient dire ces jacassements hystériques d'oiseaux, des milliers, qu'on ne voyait pas, mais qui nous cassaient les oreilles des journées entières ? Qu'est-ce que c'était que ces fleurs *trop* belles ? Ces bijoux irréels de la botanique, que Montaignes décrivait comme infiniment rares, et dont nous trouvions des champs entiers sous la grande voûte ? Et ces formations végétales enchevêtrées, truffées de cavernes noires, trop tourbillonnantes, trop ouvragées ? Tous ces animaux qui nous approchaient, se laissaient tuer avec une douceur qui étonnait les deux pauvres Petits Bonshommes, ou qui se transformaient en monstruosité de l'impossible, la nuit venue...

Nous n'étions pas dans la nature. Il y avait des arbres, des fleurs et des formes vivantes, comme dans une forêt, mais c'était autre chose. Ou bien je délirais ! Mais que penser, perdu au milieu de ces milliers de kilomètres carrés de *quelque chose* que je ne comprenais pas. Qui n'existait pas.

Un *quelque chose* qui nous tuait les uns après les autres. Enfin, je ne les avais pas rêvés, les crocodiles, non ! Et le boa, et tout ce qui nous arrivait ! Cette nuit de cauchemar nous laissait avec une angoisse nouvelle. Dieu savait maintenant quelles horreurs pouvaient surgir,

quels dangers on pouvait encore nous faire encourir.

Ce n'était pas la peur de la mort. Paulo et moi avions déjà fait la paix avec les sentiments de ce genre. C'était l'angoisse de crever si loin, dans ce trou, entre les griffes ou les dents d'une créature dont nous ne savions rien. Quelque chose d'inconnu, animé par une force que nous ne connaissions pas, que nous ne savions pas combattre et qui resterait impunie après nous avoir baisés.

D'un pas hébété, sans un mot et sans même nous regarder, nous rassemblâmes les richesses qui nous restaient. À part les fusils, nous avions un chaudron et cinq machettes. C'étaient les seules choses que les monstres n'aient pas bouffées. Moustiquaires, bâche, matelas, nattes... les goinfres avaient tout déchiqueté et dévoré. La dynamite restante avait été éventrée et avalée aux trois quarts. Des cartouches il ne restait plus que les douilles.

En réserve dans nos poches, nous en avions sauvé onze... C'était risible. La pirogue était partie en deux morceaux, au fil du courant. Les quelques affaires qui y traînaient, l'ivoire et le moteur, gisaient quelque part sous l'eau. Elle était profonde, et aucune richesse ne m'aurait décidé ce jour-là à plonger sous les yeux des crocodiles immobiles qu'on distinguait un peu partout sur l'autre rive.

Muets, opprimés, nous tournâmes vite le dos à la rivière. Il fallut de nouveau s'enfoncer dans la forêt. Sans nous concerter, nous prîmes la direction du lac aux Dinosaures.

*

Je n'ai gardé que de vagues souvenirs, des bribes, de la marche qui a suivi, ininterrompue, je pense, pendant plusieurs jours.

Nous avançons en file indienne. Il me semble que j'ouvrais la marche la plupart du temps. J'éprouvais des périodes de fatigue intense dans les jambes, avec des envies terribles de m'arrêter, mais je me forçais à progresser. Jusqu'à cet arbre, là. Jusqu'à ce cactus... Le reste du temps, sans doute ne pensais-je à rien, ou étais-je loin, ailleurs.

Il y avait aussi cette pluie, incessante, irritante, tombant en grands filets froids de la voûte verte. Les vêtements collaient à la peau. Les cheveux dégouлинаient. Le sol spongieux glissait et faisait de chaque pas un effort pénible. Il y avait les réveils dans des tanières de végétation, avec une sourde angoisse au ventre en entendant que ça tombait toujours.

La pluie avait commencé à tomber quelques heures après notre départ. Il avait fait très chaud, une montée de température rapide et

pénible, qui m'avait transformé en fontaine. Des vapeurs semblaient sourdre de la végétation basse. Des parfums lourds s'en échappaient. Un de ces silences comme seule cette forêt en avait s'était abattu, suivi d'un gigantesque martèlement là-haut, sur la voûte.

La température avait fraîchi. Moins d'une heure après, la toiture eut ses premières fuites. Puis l'eau commença à dégouliner de la végétation, glissant sur ces feuilles en pointe qu'avaient décrites Montaignes, pour ne plus jamais s'arrêter.

Des torrents, des rideaux serrés de filets d'eau nous transperçaient sans interruption. Pas un souffle n'agitait le déluge. L'eau tombait droite, inépuisable et obstinée, gorgeant un sol depuis longtemps saturé. Des ruisseaux et des mares se formaient. Nous pataugions dans un champ de boue, progressant mètre par mètre, les pieds pesant des tonnes, mais progressant toujours. Il y eut des chutes. On s'affalait de tout notre long, on se relevait et on continuait.

La forêt était folle. Gorgée d'eau, saturée de vie de toutes parts. Des cactus aux épines comme des lames de couteau se dressaient, gonflés, infranchissables. Les lianes bougeaient, ondulaient, agitées par les ruisseaux qui les dévalaient depuis la voûte. Des fleurs énormes, pourpres, blanches, bleu sombre, luisantes et gavées étaient écloses. Des mousses d'arbres transformées en fontaines géantes : Tout semblait grandir à vue d'œil !

C'était insensé. Nous étions sales et boueux, habillés de loques collant à la peau, maigres, la peau blafarde et attaquée par cette eau dans laquelle nous baignions, les yeux grands ouverts. Des fantômes qui marchaient sans raison, qui se couchaient, trop fatigués pour s'en souvenir, et qui reprenaient leur marche avant même d'être bien réveillés.

Où était-on ? Quelque part dans la jungle primaire, en direction d'un lac. Qui étions-nous ? C'était une mauvaise question. Que possédions-nous ? Rien, sinon l'appartenance au monde vivant. Et encore... Pourquoi marchait-on ? Nous étions condamnés, dans l'impossibilité de revenir en arrière. Plus de pirogue, plus rien. Aucun retour vers la civilisation et la vie n'était possible. Nous étions virtuellement morts. Et ça n'avait plus beaucoup d'importance. Il n'y avait depuis longtemps plus rien à quitter. Que cette pluie éternelle, cette forêt d'où pouvait surgir n'importe quoi et que personne, réfugié dans sa tête, ne voulait voir.

On marchait, guidés par un instinct qui enjoignait de ne pas s'arrêter, et la certitude que si on s'asseyait par terre, la forêt aurait tôt fait de nous immobiliser, de nous avaler et de nous digérer. Peut-être nous recouvrirait-elle, lentement mais sûrement, de ses végétations, et les nécrophages en profiteraient pour nous faire disparaître

rapidement.

Étions-nous à ce point volontaires pour cette vie ? Pourquoi ne pas crever tout de suite, dans un de ces lits de fleurs resplendissantes, lumineuses de gouttes d'eau, que la forêt nous découvrait parfois ?

*

Je ne me souviens pas de notre arrivée au lac. Je sais qu'à un moment, sans doute à temps pour nous, il fut devant. Une grande étendue grise que le crépitement de la pluie recouvrait d'un voile épais. Bordé de tous côtés de roseaux géants, gros et longs comme des bambous, aux plumets agités par l'averse. On distinguait à peine, sur la berge opposée, à environ deux mille mètres, la masse sombre et boursouflée de la forêt qui reprenait.

Nous nous arrê tâmes là, trempés et sans souci de la pluie, sous les dernières frondaisons des arbres, au bord de l'eau, immobiles la plupart du temps.

Mon premier souvenir précis remonte à une sorte d'éclaircie qu'il y eut un matin. Les autres ne bougeaient pas, recroquevillés dans diverses positions sur le sol. Je m'étais levé et j'avais pris une machette. Je me tins debout devant le lac, prenant de grandes inspirations, et constatai une baisse d'intensité de la pluie. Dans les nuages gris-bleu une brèche un peu plus claire se forma. Une lumière blanche et triste me découvrit en quelques secondes toute l'étendue du lac, les quelques végétations qui y flottaient et la bordure de la forêt, de tous côtés, en un grand cercle. Puis les nuages colmatèrent la brèche et tout tourna au gris brouillé et infini de la pluie. Je quittai les autres. Une idée m'était venue, une voix, qui me disait que j'étais vivant, qu'il fallait vivre et lutter pour ça.

« Vivant ! Vivant ! » me répétais-je en marchant. Puis je me mis à crier.

— Vivant ! Vivaaaaant !

Je donnais des coups de machette dans les arbres et dans les bouquets de lianes, menant grand fracas pour convaincre la forêt, autant que moi-même, que j'étais sur mes deux pieds, et décidé à en découdre, bordel !

Un accès de faiblesse arrêta mes démonstrations. J'étais debout, mais affaibli. La première chose à faire, sagement, était de ménager mes forces. Je partais pour un dur travail.

Suivant la berge du lac, je longuai la lisière de la forêt. La plupart du temps, la rive était constituée d'une épaisse forêt de roseaux, hauts

d'une dizaine de mètres et masquant toute vision. La forêt ne venait qu'au-delà, séparée du lac pour un couloir d'une vingtaine de mètres de large, très humide, planté de palmiers nains aux formes de choux. Je cherchais un coin plus dégagé, où la forêt ne formerait pas face au lac, un front uni de verdure. Je voulais une zone d'arbres intermédiaires, entre la forêt et l'eau, sèche, et facilement nettoyable pour y installer une maison.

C'était la première tâche. Rien ne se ferait si je ne prévoyais pas d'abord un endroit où être au sec. Un espace intérieur qui garantirait le repos et le repli. C'était la condition de la vie humaine dans ce genre de milieu. Sans cela, je ne serais jamais qu'une bête aux faibles défenses naturelles, errante, sans cesse fatiguée et bientôt sans ressource. Ce n'était qu'une question d'énergie. Les roseaux du lac seraient la matière première. On pouvait tout en faire : des planchers, des meubles, des lits confortables, des cloisons... De même, j'étais sûr que la forêt regorgeait de possibilités, pourvu que j'y mette de la force et de l'intelligence.

L'intelligence, c'était mon seul atout dans ce milieu. Moi seul parmi les êtres vivants, à des milliers de kilomètres carrés à la ronde, avais le pouvoir d'imaginer. J'allais utiliser cette faculté au maximum.

Je découvris ce que je cherchais après quelques heures de marche : un espace planté d'arbres distant les uns des autres, tapissé d'une végétation basse, luxuriante, mais qui ne résisterait pas à un travail forcé.

J'arpentai longuement le coin. Entre la lisière de la forêt et un espace nu avant le lac, il mesurait une soixantaine de mètres de large. Je trouvai bientôt l'endroit exact. Une sorte de clairière, à peu près circulaire, uniquement plantée de deux grands kapokiers, séparée de l'eau par un rideau d'arbres et bordée à l'opposé par la forêt ; le sol, rendu spongieux par la pluie, paraissait fait de terre solide, qui sécherait vite, si, par hasard, cette dernière cessait...

Je grimpai à un des kapokiers, pour mieux observer la clairière. Elle convenait parfaitement. Il y avait du boulot, indiscutablement, mais je ne pouvais pas trouver mieux. Je m'adossai au tronc, à califourchon sur la branche, pour récupérer calmement de la marche et me mis à imaginer la maison que j'allais construire sur mon nouveau domaine.

Nous étions là pour longtemps. Dieu savait quand nous trouverions un moyen de rentrer ! Sûrement savait-Il aussi quand un égaré viendrait traîner dans le coin, mais je n'étais au courant de rien de tout cela. Il fallait occuper la totalité de la surface qui s'offrait à moi. Elle constituait un cirque trop parfait pour être négligée, ou réduite à une petite portion. Nous étions en milieu hostile. La forêt nous l'avait

déjà prouvé. Et il y avait cet éléphant, toujours absent, mais que nous avions décidé d'attendre ici. C'est pour cela que j'étais là, non ? Il me fallait donc un espace protégé, afin qu'aucune attaque conduite de l'extérieur puisse aboutir et mettre en danger nos vies.

Il fallait foutre des remparts tout autour. Je la voyais, la palissade ! Très haute, environ quatre mètres. J'allais la faire courir entre les arbres, qui me serviraient de points d'appui. La muraille irait ainsi d'arbre en arbre, dessinant une sorte de cercle irrégulier. Et puis je la protégerais par un fossé creusé sur toute la circonférence, sans compter les autres idées défensives qui me viendraient. Soit, disons... Quatre cents mètres de palissade, qui protégeraient un espace propre d'une soixantaine de mètres de diamètre.

Un fortin, le fort des pionniers, voilà ce que je devais édifier. C'était la seule solution pour survivre. Tant qu'il ne serait pas debout, personne ne serait en sécurité.

Je fis d'abord un essai avec un roseau. La plupart d'entre eux formaient d'énormes tuyaux verts, aux troncs gros comme de jeunes arbres, ponctués de grosses bagues de bois. Ils mesuraient entre huit et dix mètres de hauteur. L'écorce cassa facilement sous mes coups de machette. En cinq coups j'en abattis un, d'une coupure droite et propre, choisi parmi les plus gros. Il était creux, à peine rempli d'une pâte blanche un peu friable, et très certainement comestible. Je cognai sur le tronc à grands coups de pied. Le bambou dansa, très élastique, rendit de mélodieux sons creux, mais pas une fibre ne cassa. Mon rêve était donc réalisable.

Je taillai alors divers morceaux dans le bois, confectionnant des poteaux, et une lance avec la tête, la partie la plus mince. Mon épieu demandait certes à être durci au feu, mais j'étais convaincu, avec un peu de pratique, d'arriver à créer des javelots très estimables. Puis je découpai le bambou en baguettes, dans le sens des fibres. Je pouvais en faire des pelles rudimentaires, des gouttières, etc. Je le laissai, décortiqué, sur le sol, et revins à la clairière.

Il fallait défricher. Il y avait deux à trois cents arbustes, des petits palmiers, des épineux et autres cactus, à abattre. Je ne voulais conserver que le tapis d'herbe épaisse, et encore, pas sur toute la surface. Je fis les choses au mieux tout de suite, je ne coupai pas les troncs. Il serait demeuré de petites souches qui nous auraient emmerdés et fait trébucher, une fois la vie installée dans mon fortin.

À genoux, je creusais dans la terre, tout autour du tronc, en enfonçant la machette à grands coups. Quand j'avais fait le tour, je me redressais, empoignais l'arbuste comme je pouvais et tirais de toutes mes forces pour le déraciner.

— Han !

Ces saloperies-là résistaient. Je ruisselais de sueur chaude sous la pluie, mais dès que j'en avais un, je me précipitais à genoux au pied du suivant. J'éprouvais une réelle joie à bouger ainsi. Chaque fois que les racines pétaient, et qu'enfin tout l'arbre cédait, un plaisir extrêmement fort m'agitait les tripes. Je ne voulais plus m'arrêter.

Je dégageais ainsi, sans faire attention à mes forces, un bon tiers du terrain. En fin d'après-midi, alors que la lumière commençait à décliner, je me plantai devant mon ouvrage, jambes écartées et poings sur les hanches, avec satisfaction. Cela n'était jamais qu'un tiers du tout premier travail, mais il me laissait sans souffle, tremblant de fatigue, griffé, déchiré par les épines, des cloques plein les mains qui me faisaient mal maintenant que j'étais en repos, mais ne m'empêchaient pas de savourer ma joie.

J'avais bougé, je bougeais encore, je pouvais encore tenir tête à tous : les crocodiles, les éléphants géants, toutes les saloperies que la forêt pouvait inventer. Tout ce qu'on voulait. Ici, c'était le territoire des hommes et mieux valait ne pas y toucher.

Puis je partis sur les rives du lac, dans l'idée de trouver à manger avant la nuit. Il fallait que je tue quelque chose. Je repérai facilement plusieurs points d'eau, couverts d'empreintes et de traces de sabots. Les bêtes semblaient nombreuses à venir boire : nous n'aurions pas de problèmes de gibier, dans un premier temps au moins.

Je tombai bientôt nez à nez avec un petit potamochère, d'une couleur noire inhabituelle. Un sanglier nain, au long muflle. Je m'en approchai lentement. Il m'avait vu mais je ne semblais pas l'inquiéter. Il me regardait avancer l'œil rond, curieux, mais si paisible que je posai doucement ma carabine.

Je pouvais l'avoir à la machette, et économiser ma cartouche. Je progressais lentement, accroupi, la machette serrée dans le poing, au ras du sol. Décidément peu craintif, comme un animal qui n'a jamais vu d'humain, il me laissa approcher sans bouger jusqu'à le toucher, frémissant par instant.

Je relevai le bras, d'un grand mouvement vers le haut. La machette lui arracha la moitié de la gorge. Il s'enfuit dans un élan désordonné. Je lui sautai dessus, mes mains s'accrochèrent à la toison rugueuse de son dos. Je lui chopai une patte et le fis rouler en gueulant. Il grognait de frayeur, d'une petite voix aiguë et surprise. L'artère de son cou puisait de longs jets rouges. J'ajustai mon coup, abattis ma machette à nouveau, et l'égorgeai définitivement.

Quand j'eus retrouvé mes compagnons, je les secouai pour qu'on fasse du feu. Je préparai la bête avec Gamine, sans un mot, et la fis rôtir après avoir étendu la peau à sécher, en prévision d'une utilisation

future, toujours possible.

Pour la première fois depuis longtemps, nous eûmes un repas chaud, qui réveilla des sensations physiques disparues. Depuis cette nuit des crocodiles, je ne me souvenais à aucun moment d'avoir mangé, ni qu'il y eût eu un seul repas collectif. Depuis ce temps-là, on ne s'était pas parlé. Nous étions là sans y être, toujours paumés dans nos pensées, ne vivant en groupe que par instinct, à cause de l'hostilité ambiante, sans qu'il y ait contact entre nous.

Combien de temps avait duré cette marche pour nous avoir choqués à ce point ? À regarder maintenant mes compagnons, libéré par mon effort constructif de la journée et apaisé par la perspective de celui qui m'attendait demain, je mesurais l'ampleur de la déchéance. Ils étaient maigres et avides. Ils dévoraient leur part de viande comme des rongeurs sauvages, déchirant la chair à coups de dents, sans un mot, avec des grognements de satisfaction.

Quand ils furent repus, ils se recroquevillèrent très vite, à la place même où ils avaient mangé.

— Merci, Elias, me dit Paulo stupidement, avec un sourire de vieillard. C'était très bon.

Et ils repartirent à sommeiller, comme des abrutis.

*

Je ne fus rejoint que le troisième jour.

J'avais dégagé la totalité des arbustes et les avais empilés au loin. J'étais au bord du lac, en train de couper des bambous et de les entasser, m'essuyant le front, le pied sur mon tas de roseaux – une bonne cinquantaine de troncs – et maudissant la pluie, quand je découvris la silhouette de Paulo devant moi.

— Police ! me fit-il. Vous avez l'autorisation pour raser la forêt ?

Il avait de grands cernes sous les yeux, les joues livides et creuses. Ses gros yeux ressortaient encore plus que de coutume de leur orbite. Des cheveux longs et boueux collés par la pluie, un début de barbe dure et grise... Deux plis durs d'épuisement lui tiraient la bouche vers le bas.

Il remonta la loque qui lui servait de pantalon et se gratta la barbe.

— Si mossieu l'architecte consent, dit-il lentement, y pourrait peut-être expliquer son plan. Des fois que, dans la mesure où, n'est-ce pas,

je pourrais peut-être participer. Si je ne suis pas de trop.

Le vieux Paulo ! Il était là. Flapi, à moitié mort, à bout de tout encore plus que nous autres, mais debout, et partant ! Une bouffée de joie m'inonda et me fit rigoler malgré moi. Oh ! Ça va, j'ai compris, s'énerva-t-il tout de suite.

Il leva la main bien haut.

— Moque-toi ! Fais le fort ! Débrouille-toi sans moi, va ! Vas-y, coupe tes arbres ! Je trouverai à faire moi-même !

— Mais Paulo...

— Couillon ! Égoïste ! Salopard ! Je vais aller crever un peu plus loin, que mossieu l'architecte soit pas dérangé par l'odeur ! Bâtitteur ! Abruti !

Il avait cette lueur dans les yeux qui disait qu'il rigolait, pas fort, mais quand même, alors je l'ai laissé finir son sketch.

— ... Bûcheron... Travailleur manuel... Tarzan de mes deux !...

Je rigolais. Cela me faisait du bien qu'il soit là. Il m'apportait un réconfort, un sentiment chaud et optimiste qui me soulageait à un point extraordinaire. Les énormes difficultés à venir, le travail à abattre, la situation : rien n'était grave, puisque le Vieux était debout et rigolait !

Je le fis asseoir et nous partageâmes du cochon froid que j'avais emporté, arrosé d'une pinte d'eau du lac. Pour l'instant, il n'y avait rien de mieux. Puis je lui expliquai.

— Un fortin ? me demanda-t-il. Un château fort, quasi ? Ici ?

— Quasi. Ici.

— O.K. ! Je marche avec toi, petit ! Et...

Il me posa un doigt professoral sur la poitrine :

— Dis-toi bien, petit, que mon expérience te sera précieuse. J'en ai construit un tout pareil vers les années cinquante, en Guyane. Et puis, té : J'en ai bâti un autre, pas loin d'ici, au Togo, en 62, avec des militaires... Je suis avec toi, petit. Explique-moi comment tu veux faire... Et l'œuvre commença, gigantesque, édifiée au plus profond de la jungle.

Gamine et Montaignes se joignirent à l'ouvrage le jour même, pour une tâche qui allait durer un mois ; trente-trois jours exactement.

Sans attendre, je m'étais lancé avec Paulo dans la construction d'un abri provisoire, assez confortable pour que chacun soit au sec et

puisse se reposer. Le plancher était composé de bambous posés sur le sol et tenus sur les côtés par des piquets du même métal, plantés en terre. Le tout était serré entre les deux kapokiers, ce qui nous permit de prendre appui sur eux pour la confection d'un toit. Ce soir-là, la nuit nous surprit alors que nous tressions les palmes, suivant les instructions de Gamine, mais personne ne s'arrêta de travailler. Nous ne voulions pas dormir ailleurs que sous notre toit. Nous avions monté une charpente, toujours en bambou, bricolée entre les deux troncs d'arbres, à force de gros nœuds de lianes, et soutenue par des minces piliers plantés un peu partout autour de notre plancher. On avait des barreaux, à défaut d'avoir des murs. Avec un toit à deux pentes.

Deux ou trois heures de travail nocturne, et l'abri fut prêt. Gamine nous fit un repas que nous partageâmes « à l'intérieur ». Chacun était encore perdu dans ses pensées mais je savais que j'avais franchi un pas important. En quelques heures, le groupe avait édifié un refuge, un quadrilatère de sécurité sommaire, mais bien à lui. Un petit effort et nous goûtions le délice en nous allongeant de ne pas sentir toutes ces gouttes tomber sur nous. De là, de cette cabane, tout était possible. La suite et les résultats qui suivirent ne démentirent pas mon sentiment de ce soir. Loin de là. Le travail le plus titanesque fut l'édification de la palissade. Il commença par un premier épisode terrible, qui consista à creuser, sur les quatre cents mètres de circonférence, une tranchée étroite et profonde d'un peu moins d'un mètre, destinée à recevoir les grands bambous qui formeraient la palissade.

Les seuls outils à notre disposition étaient des pelles sculptées dans le bambou, en utilisant la forme arrondie, pour creuser et ramasser la terre. Le travail, débuté dans la boue et la pluie, était épuisant. Nos pelles de bambou n'étaient pas ce qu'il y avait de mieux pour creuser la terre, même en « amollissant » à la machette avant. L'effort à fournir était intense pour un résultat médiocre. Elles s'usaient vite et leur poignée déchirait les mains. À cela venait s'ajouter, une fois arrivé en profondeur, l'obligation de travailler le bras tendu, l'épaule à demi enfoncée dans le trou, à genoux et penché d'une manière inconfortable. Seule Gamine toute menue, qui prenait son tour comme tout le monde, pouvait se glisser dans la tranchée et creuser penchée entre ses pieds, d'une manière plus commode.

Je n'accordai aucun répit et personne ne se plaignit, mais c'était un baptême du travail corsé. On progressait de dix mètres par jour, en crevant tout le monde. À ce rythme, on en avait pour quarante jours. J'allai voir Montaignes et lui demandai de réfléchir à ce qu'on pourrait faire pour éviter de creuser tout du long.

— Hmm... Une tranchée intermittente, en quelque sorte ?

— Ouais ; sans affecter la solidité. En se servant au maximum de l'appui des arbres, par exemple... J'ai peut-être une idée..., me déclara-t-il, intéressé.

Et ensemble, nous élaborâmes la structure définitive du rempart. Il donna l'idée de piliers plantés de biais, à l'intérieur, pour soutenir la palissade...

— Comme des étais, plantés en terre et poussant sur la paroi. Comme ça, on peut effectivement limiter les tranchées.

J'eus alors l'idée définitive :

— Et ces étais, on ne pourrait pas les faire dépasser vers l'extérieur ?

— Hmm... Si, pour quoi faire ?

— Pour les tailler en grosses pointes !

Montaignes détermina les endroits à creuser. La nouvelle de la réduction du travail à des dimensions humaines ravit tout le monde. Pendant les dernières journées de tranchée, nous eûmes un jour sans pluie avec un ciel bas et bleu-gris. Le lendemain matin, à notre réveil, pour la première fois depuis longtemps, le soleil brilla.

Quelques heures plus tard, en plein boulot, nous nous aperçûmes qu'il était bel et bien de retour, décidé à tout sécher et à chauffer ! Nos dos se couvrirent de rouge.

Nous passâmes à la coupe des bambous. Un travail plus agréable et plus facile. Je calculai qu'on pouvait abattre un spécimen géant en quatre coups de machette. J'avais bien étudié les mouvements et j'étais très fier de ma rapidité. Tchak ! Tchak ! Tchak ! Tchak ! Je répétais le mouvement à tour de bras et j'abattais des forêts entières. Après les séances de coupe, les bambous étaient ramenés au fortin, on l'appelait déjà comme ça, et entreposés.

La tranchée terminée, comme le premier montage de la palissade ne demandait pas nécessairement tous les bras, je chargeai Montaignes et Gamine d'une mission.

— Il nous faut du mobilier. Des lits, des éléments de confort. Organisez la cuisine de façon fonctionnelle. Inventez-en le maximum, et réalisez tout ce que vous pourrez.

J'avais découvert pendant la construction de l'abri que Gamine s'y entendait extrêmement bien en lianes et en ficelages. Quant à Montaignes, lui demander d'inventer était le plus grand plaisir qu'on pouvait lui faire.

Paulo et moi réquisitionnions les plus gros roseaux, ceux de vingt-

cinq centimètres de diamètre, et commençons à les planter en cimentant la base avec de la terre, de l'eau et des cales de bois, à un centimètre l'un de l'autre, espace prévu pour laisser passer les lianes qui consolideraient le tout. Pour l'instant, nous ne nous occupons pas des étais pointus dont nous avons parlé avec Montaignes. On se contentait, aux endroits prévus, de laisser un espace plus grand entre les piliers.

Et jour après jour, on progressait. Le cercle se refermait petit à petit sur une bonne moitié du paysage, côté forêt. Nous plantions solidement une trentaine de poteaux par jour sur une vingtaine de mètres.

De leur côté, Gamine et Montaignes taillaient du bambou dans tous les sens. Baguettes, montants, bouts mystérieusement fixés ensemble, il y en avait maintenant tout autour de l'abri. Ils nous fabriquèrent d'abord des lits, d'un modèle simple mais très confortable. Quatre pieds, coupés droits dans une partie épaisse du bambou. À l'intérieur, un carré formant un cadre sur lequel ils avaient tendu un rideau serré de lianes. L'abri de la cuisine, d'autre part, était en cours de construction.

Tant et si bien que nous eûmes bientôt coupé tous les bambous de notre berge. Aux alentours, les arbres de cette forêt clairsemée les avaient un peu chassés et il fallait se déplacer assez loin. Il y en avait d'inépuisables massifs près de l'endroit où nous étions arrivés, comme des animaux perdus. C'était l'occasion d'une promenade à pied, mais que les roseaux géants de huit à dix mètres, à transporter en quantité industrielle, rendaient difficile au retour.

Nous nous rendîmes sur place, tous les quatre, un matin. Pendant la majeure partie de la journée, nous abattîmes à tour de bras. L'après-midi, nous en jetâmes une trentaine à l'eau pour les lier ensemble et fabriquer un radeau qui nous permettait d'emporter tout le reste. Il fallut empiler notre cargaison sur cette instable et longue plate-forme. Puis nous traînâmes à tour de rôle, depuis la rive, les pieds dans l'eau, le chargement jusqu'aux abords du fortin.

L'abattage de ce nouveau massif de bambous et le transport des troncs par notre système de chaland prit deux jours. La bonne humeur faisait à nouveau son apparition. Il y eut quelques chahuts dans l'eau, des plaisanteries, et ces journées loin du chantier habituel se transformèrent en une sorte de pique-nique : la première période un peu détendue que nous nous accordions depuis longtemps, mis à part les heures d'abattage et de transport.

Le travail, continu, était devenu une habitude. Il n'y avait pas besoin de se forcer pour partir le matin. On y plongeait le plus vite possible. Abattre du boulot nous empêchait de penser. La forêt, les

dangers, le futur inconnu, la situation précaire, tout s'oubliait sur le chantier, à force de concentration et d'épuisement physique. Travailler, c'était tendre vers un objectif, la seule façon que nous avions de vivre, de nous sentir encore dans la course malgré notre isolement et, peut-être, notre perte complète.

Nous étions devenus redoutablement efficaces, taciturnes comme des taureaux et increvables. Les relais s'effectuaient sans un mot, régulièrement. Il y en avait toujours deux qui travaillaient, et le troisième se reposait tout en surveillant les alentours, fusil à la main. Les carabines, naturellement, n'étaient jamais loin. S'y ajoutait maintenant un certain nombre d'armes de fabrication locale. Même pendant cette période de construction pendant laquelle nous étions encore vulnérables, rien ne devait pouvoir nous approcher.

À l'intérieur, les aménagements définitifs prenaient forme. La cuisine était opérationnelle, maintenant. C'était un mignon préau, en palmes tressées sur armature de bambou, abritant deux foyers. Plusieurs souches de bois de différentes hauteurs servaient d'établis et de mortiers. Nous avions une batterie d'ustensiles sculptés dans le bambou, aux formes les plus invraisemblables, une collection de calebasses brunes, vernies, absolument imperméables et solides comme du bois, réalisées à partir de l'écorce d'un fruit géant et immangeable qui poussait près de là.

Pour récupérer l'eau des averses, Gamine avait disposé un lot de ces calebasses derrière la cuisine. L'eau douce était un luxe bienvenu. L'eau du lac, bien qu'elle n'ait occasionné aucun trouble avait un arrière-goût de vase désagréable.

Et puis, partout dans la cuisine, pendus aux armatures du toit ou posés en pyramide, les fruits et les légumes multicolores des cueillettes de Gamine avaient fait leur apparition. C'était un autre signe de vie, tout comme les odeurs qui flottaient dans l'enceinte, de rôtis de gibier et de plats mitonnés dans notre unique chaudron.

Gamine se surpassait à la cuisine, y mettant un plaisir nouveau. Montaignes se découvrait un talent immense pour la criasse à l'affût et ravitaillait à lui tout seul le garde-manger en une sortie de deux ou trois heures par jour.

Les repas, à ma demande, étaient copieux. C'étaient des kilos et des kilos de fruits que devait récolter Gamine. Elle faisait bouillir des chaudrons entiers d'ignames, des féculents très lourds, délicieux, arrosés de litres de jus de viande. Nous étions rapidement devenus des athlètes. Bouffe en quantité et exercice physique permanent, il n'y a rien de tel. Paulo, pour la première fois depuis très très longtemps, c'est-à-dire depuis qu'il s'était fait coincer cinquante jours dans un nid d'aigle au Laos par des guerriers néo-communistes, avait perdu son

petit bide. Son « œuf colonial » ou « durillon de comptoir », comme il disait. Montaignes prenait de nouvelles formes, plus dessinées. Des muscles fins et nerveux se développaient sur sa silhouette. Il naviguait de plus en plus souvent sans son bandeau à lunette. Gamine était merveilleusement belle.

Moi, j'étais en pleine reconquête de ma force. De rares fois dans ma vie, dans des circonstances différentes, j'ai acquis le top de mes possibilités physiques. Sur ma charpente de costaud, plutôt compacte et ramassée par la pratique de la boxe, l'entraînement musculaire poussé et la « forme », l'énergie, la « pêche » peuvent aboutir à me transformer en une machine très puissante, aux capacités dévastatrices, jusqu'à m'étonner moi-même. J'étais en train de parvenir à ce stade.

Nous avons construit deux huttes, éloignées d'une vingtaine de mètres, toujours suivant le bon système du bambou et de la palme tressée. L'une abritait Montaignes et Paulo. Je partageais l'autre avec Gamine suivant les nouvelles dispositions de nos vies. En outre, nous avons monté un petit hangar et y avons entreposé du bois, en attendant d'avoir d'autres richesses. Son édification ne nous avait pas demandé plus de deux heures. Un carré de palmes fermé, loin, à côté de la palissade, abritait les toilettes, un trou d'un record de profondeur, sur lequel Montaignes avait posé un ravissant trône en bambou très bien étudié. Le tout était escamotable et pouvait se déplacer rapidement, au cas où notre séjour ici viendrait réellement à s'éterniser.

*

Un jour la palissade fut terminée.

Elle nous avait coûté des jours de maçonnerie, de la boue jusque dans les cheveux, à presser et combler la base de chaque poteau. Mille huit cents bambous, tous impeccablement découpés, comme sciés, taillés en pointe, dépassaient du sol de quatre mètres. Tout au long des quatre cents mètres, décrivant une boucle à chaque bambou, huit rangées de lianes couraient, horizontalement, espacées tous les cinquante centimètres. À trois mètres et quelques du sol, d'arbre en arbre, des poutres horizontales étaient liées aux troncs par d'énormes nœuds de lianes en croix. Et puis, plantés dans la terre un peu au hasard, montaient en biais pour traverser la muraille, des bambous de différentes hauteurs.

De l'extérieur, cela prenait toute sa valeur. Au milieu de ce début de jungle en désordre, surgissait tout à coup cette muraille de gros piliers de quatre mètres de haut, trapue, surchargée de gros nœuds de

lianes et hérissée de dizaines de pointes énormes, à différentes hauteurs, groupées par deux ou trois ou isolées, à la fréquence d'environ une tous les deux mètres carrés. Cela rappelait un gigantesque bracelet hérissé de clous. C'était rudimentaire, grossier, solide et agressif. Cela me plaisait énormément. C'était la muraille d'un camp de barbares.

C'était la meilleure référence pour survivre par ici. Une fierté m'envahissait en regardant notre ouvrage. Quoi qu'il puisse arriver maintenant, nous étions parés. Aucun reptile ne passerait cette barrière. Aucun fauve non plus. L'éléphant arriverait sans doute à la détruire mais pas du premier coup. Nous aurions le temps de contre-attaquer s'il venait s'y frotter.

Qui d'autre que nous aurait pu élever ce monument de bois et de cordes en pleine jungle ? Qui d'autre que nous aurait pu se permettre, aux limites de la survie, d'imaginer monumental et de le réaliser ?

On l'avait fait. Ce sont les choses qui n'arrivent pas à tout le monde et, en regardant le morceau, je le classai parmi les fiertés de ma vie, le fortin du lac aux Dinosaures !

En deux jours de chasse, nous tuâmes deux cent vingt-trois serpents de diverses espèces venimeuses. La méthode était simple. Montaignes était allé décrocher un nid d'oisillons gris assez gros, sans doute prêts à s'envoler. On les avait attachés par une patte à un arbre, et nous attendions cachés. Ça ne loupait pas. Attirés par les cris et le bordel que faisaient les petits oiseaux affolés, les serpents rappliquaient.

On les tuait à la lance, ce qui nous donnait deux mètres cinquante de recul, assez loin du danger, quitte, lorsqu'on la plantait un peu trop loin, à aller le finir d'un coup de machette rapide et prudent. C'étaient des nambos, pour la plupart, des petits « nambos princes », noirs au ventre jaune, souvent difficiles à choper au bout de la lance de bambou, les autres, vert d'eau, plus longs et plus épais, étaient des proies plus faciles. Leur nombre était étonnant. Ils arrivaient sur nos pauvres petites proies de partout. J'avais déjà nettoyé le fortin plusieurs fois, mais je me promis de recommencer en voyant cette surpopulation.

Montaignes recueillit – méthodiquement – le venin dans des tubes de bambou. Il en obtint presque un demi-litre qu'il délaya dans l'eau. Avec le liquide vert qu'il obtint, nous enduisîmes chaque pointe défensive de la muraille. Selon les souvenirs encyclopédiques de Montaignes, le venin du nambo provoquait une paralysie montante chez l'individu mordu, qui permettait au serpent de venir avaler sa proie par la suite. Il resta un peu de ce poison, que Montaignes conserva précieusement, rebouchant le tube de bambou à l'aide d'une

glu qu'il avait découverte dans l'écorce de certains arbres. Un rite avait été institué, d'un commun accord, qui nous réunissait pour nous rattacher au monde. Pendant trois jours plein brûla au centre du fortin le tronc mort d'un arbre nommé l'« héritier » – *Heriteria hutilitis* disait le spécialiste – au pourtour de bois très dur qui s'appelle, une fois traité et durci par le feu, le nangion.

Gamine s'occupa de la combustion, arrosant régulièrement la surface extérieure et épongeant les braises sur les parois intérieures, de façon à forcer le feu à avancer et creuser. On obtint un cylindre creux de nangion, long d'environ deux mètres, qui forma, une fois posé sur deux trépieds de bambou et de lianes, un tam-tam fort acceptable.

Gamine et Montaignes avaient confectionné pendant ce temps quatre paires de gourdins, dans un bois dur et noir, qu'ils avaient dû, lui aussi, travailler au feu. Les sonorités obtenues étaient un peu sèches, sans échos mélodieux mais les sons, caverneux au centre et plus aigus sur les bords, étaient bruyants et portaient loin. C'était ce qu'on lui demandait.

Tous les soirs, nous nous alignions, tous les quatre, devant le tronc d'arbre, les gourdins en main, et nous frappions pendant une heure.

— Palam ! Palam ! Palam ! Bam ! Bam ! Palam ! Palam ! Palam !
Suivant le code appris par Gamine : Venir ! Venir ! Mauvais passer ! Venir !

Nous n'y croyions pas trop. Mais c'était une manière indispensable de nous tourner une fois par jour vers ce monde que nous avions quitté. Un geste supplémentaire pour ne pas devenir des animaux des bois. Tout le monde y mettait son cœur, attentif au rythme au départ, puis de plus en plus emporté.

Je notai petit à petit que cette heure d'appels au monde, en branchant notre attention sur le rythme, était un excellent temps de réflexion. Tout en battant machinalement la mesure, je passais en revue nombre de problèmes, qui concernaient le groupe ou des rêveries plus personnelles. Commencé avec des réticences et des rires forcés, l'exercice quotidien du tambour devint en une dizaine de jours un plaisir pour chacun. Le soir, nous étions devant notre tronc d'arbre, gourdins en main et sérieux comme des papes.

La première grande joie de cette nouvelle vie fut de réussir ce pari que je m'étais fixé : tout achever avant l'arrivée de la nouvelle pleine lune. Ce n'était pas un challenge en l'air. J'avais réfléchi sur la suite effarante d'ennuis qui nous avaient accablés, jusqu'à nous planter ici. J'en concluais que les incidents majeurs, l'attaque de M'Bumba et le déferlement des crocodiles mangeurs d'hommes, étaient arrivés des

soirs de pleine lune. À partir de là, il était logique de penser que nous avions subi, à deux reprises, les incidences de l'influence de la lune sur un milieu sauvage.

La lune rendait fou de sexe, transformait des hommes en brutes sanguinaires et agitait les fous et les zoos du monde entier. Elle pouvait avoir ici des influences plus bizarres encore, par le biais de la végétation, des essences ou d'autres choses. Les tensions nerveuses, les périodes irréelles, qui nous laissaient des souvenirs de rêves, nous avaient été suggérées. Confrontés à quelques événements extraordinaires, nous avions par la suite tout perçu comme déformé et agité par un charme extérieur. L'étrangeté du milieu, ses délires végétaux et son gigantisme avaient fait le reste, et nos esprits s'étaient emballés.

Je déduisais de tout cela qu'il fallait se méfier de la pleine lune et que cette nuit-là, si les crapauds, les vipères et les araignées décident de se liguer contre les hippopotames, grand bien leur fasse... Mais il fallait que la petite colonie humaine, derrière son rempart et les murs de ses petits habitats intérieurs, soit maintenue en dehors de l'histoire.

Et c'était gagné. Le fortin fut déclaré officiellement terminé trente-trois jours après le début du travail collectif, soit une nuit avant la pleine lune.

Quoi qu'il arrivât désormais, nous étions à l'abri. Je guettais désormais avec attention les influences de la lune sur l'extérieur. Rien dans la forêt ne se manifestait, sinon cette habituelle vie grouillante, qui agissait les alentours toute la nuit.

La pleine lune pourtant eut une incidence sur notre vie, à l'intérieur du fortin. Gamine en fut la protagoniste.

Elle était venue s'accoupler avec moi dès le début des travaux, le jour où nous nous étions éloignés du chantier pour couper des roseaux plus loin, sur le lac. Elle m'avait rejoint alors que je travaillais à l'écart, dans un massif de grands bambous creux, les pieds dans l'eau. Elle s'était plantée devant moi, les jambes croisées, se tortillant un peu, ses grands yeux noirs me fixant par en dessous. On aurait dit que je venais de la gronder. Intrigué, je plantai la machette.

— Eh ben, Gamine ?

Les roseaux sur lesquels je travaillais nous entouraient de toutes parts, avec une ouverture sur le lac au loin. Paulo, de l'autre côté, chantait une paillardise et cognait régulièrement de la machette.

Gamine enleva son pagne et le laissa tomber dans l'eau. Sans pouvoir rien y faire, je reçus le choc de ses seins, les pointes brunes dressées, de ses longues, très longues cuisses blanches et droites, de la délicate finesse de sa taille, de son sexe minuscule, noir et bouclé.

Elle se tenait les mains sur les hanches, la respiration forte, les seins légèrement tendus vers moi, me regardant toujours par en dessous, boudeuse, presque en colère. Il n'y avait aucune pose ni aucune séduction érotique dans son exhibition. C'était très étrange. Elle venait me rejoindre dans un coin isolé, me proposait visiblement son corps, sans aucune des gênes et des petites pudeurs que j'avais connues auparavant, mais sans m'en donner trop non plus. Elle se laissait regarder le temps qu'il fallait, c'était tout.

Elle clapota vers moi, écarta mes bras, le regard toujours dur, et me caressa le torse sans douceur, d'une main rude qui ne s'attardait pas. Puis elle s'attaqua à mon treillis à gestes brusques, en sifflant d'impatience entre ses dents, pour d'autres caresses qui n'avaient rien de tendre. Elle s'accrocha à mon cou, m'escalada, appuya posément son dos aux troncs des bambous. Elle avait fermé les yeux.

Puis elle écarta les cuisses au maximum et s'empala sur moi. Elle eut un râle un peu plus rauque en se faisant pénétrer, puis le ronronnement reprit, s'accélérait au rythme de ses hanches.

En quelques secondes, son bassin se mit à tressauter à toute vitesse, d'un mouvement absolument mécanique, comme si elle avait le cul monté sur deux positions, avant et arrière. C'était si rapide que c'en était douloureux. Pour tout arranger, elle me déchira le cou avec ses ongles, qu'elle plantait avec une force extraordinaire. Elle s'agitait à une allure prodigieuse. Tout à coup, elle s'arrêta net, se souleva, s'écartela d'un coup à se déchirer les muscles et se projeta vers le bas.

Et elle s'étira sur le lit, cuisses écartées, cambrée, les mains sur les seins.

— Rhan !

Au même moment mon organisme cédait, sans aucun plaisir, me laissant la sensation d'avoir été volé. Extorqué.

Le cri se prolongea dans sa poitrine. Mon cou me faisait terriblement mal. Je sentais un petit filet de sang dégouliner dans mon dos. Elle ouvrit les yeux et, immédiatement, se retira. Elle se lava dans l'eau du lac, accroupie, ailleurs. Puis elle remit son pagne et me regarda un moment, sans un mot. Le reproche et la colère que je lus dans ses yeux, très noirs, le sourcil dur, me laissèrent interdit. Je ne savais plus quoi faire.

On pouvait peut-être s'embrasser ou quelque chose de gentil ? Je fis un pas vers elle. Elle me tourna aussitôt le dos et partit, à petits pas vifs, totalement indifférente.

Nous avions commencé à bâtir une hutte pour nous et à partager notre couche à partir de ce moment-là. Mais cela n'impliquait pas que nous étions un couple. Pas en tout cas de la façon dont je l'entendais.

Gamine ne se rapprochait jamais de moi. Pendant la journée, elle était indifférente jusqu'à la froideur, parfois même l'agressivité. Le soir, elle se couchait sans me prêter attention. Une attitude que je ne comprenais pas et qui me peinait.

Deux fois encore, elle vint me tirer du plaisir, de la même façon brutale, immédiate et sans tendresse. Ces deux nouveaux rapports ne changèrent rien à son attitude. Ce n'était pas son refus de se donner, son indifférence sexuelle qui me peinait. Elle m'attirait toujours physiquement et son contact me manquait, mais je respectais son choix. Mais son attitude renfermée et glaciale me déboussolait, et je croyais y sentir un reproche...

Je me souvenais de moments enchanteurs en tête-à-tête avec elle, pendant nos « causeries du soir », des regards d'amour que nous échangeions, comme deux collégiens. Le charme était brisé et je n'avais plus jamais droit à ses sourires éblouissants, pas plus qu'à ses baisers passionnés.

Je réfléchissais quand le boulot m'en laissait le temps, essayant de trouver une logique à son comportement, sans découvrir de réponse vraiment satisfaisante.

Pourquoi venir chercher avec moi un plaisir charnel si elle ne m'aimait plus ? Son corps s'était-il découvert de nouveaux besoins ? C'était une jeune fille en pleine évolution. Elle avait beaucoup changé ces dernières semaines. Sa poitrine s'était épanouie. Sa démarche avait évolué, plus déliée mais plus lourde avec une assurance nouvelle. Ses hanches, je ne pensais pas me tromper, s'étaient élargies depuis notre départ. Une subtile transformation physique, un délicat changement des formes lui avaient fait passer la barrière. De jolie fille, elle était devenue une belle jeune femme. Sans doute les événements violents et les drames de ces dernières semaines avaient accéléré un processus déjà entamé qui aurait pu prendre un ou deux mois supplémentaires sans tous ces bouleversements. J'ai vu des types sortir de quelques mois d'aventure avec dix ans de plus sur le visage. En toute logique, l'action devait vieillir les femmes aussi.

De nouveaux appétits, parallèlement, étaient-ils venus la démanger ? Et comme une petite Africaine qu'elle était, elle considérait que le fait d'avoir un rapport sexuel avec moi n'entraînait pas forcément la sympathie. Si tel était le cas, cela me chagrinait beaucoup. Il n'y avait rien d'agréable à jouer le taureau pour l'hygiène d'un petit bijou que j'adorais.

J'envisageais une autre possibilité. Gamine répondait peut-être à un instinct obscur devant la difficulté de notre situation. Elle profitait de son état femelle pour s'allier au mâle le plus puissant du groupe, à savoir moi, et trouver ainsi protection et jouissance d'un statut

privilegié.

Immédiatement après notre première relation d'ailleurs, Gamine avait pris une nouvelle autorité dans le fortin. Ce soir-là, après le repas, elle vint se planter devant nous les bras croisés, droite et déterminée.

— Moi laver. Toujours, toujours laver, déclara-t-elle.

Paulo, qui se curait les dents avec un os de la volaille que nous venions de dévorer, la fusilla du regard. Il prit sa respiration pour gueuler mais Gamine, fine mouche, s'était désintéressée de lui.

— Toi, Montaignes, accusa-t-elle. Toi, bonne cuisine. Pourquoi toi pas venir coup de pogne ?

Coup de pogne était une expression, bien entendu, apprise de Paulo.

— Toi, Montaignes, coup de pogne laver. Coup de pogne cuisine.

Montaignes, bonne pâte, accepta un rôle d'adjoint à l'intendance, tout en plaisantant sur le nouveau caractère de sa patronne. Il n'était pas de trop, faut-il le préciser. Avant cet épisode, Gamine courait et travaillait un nombre d'heures invraisemblable par jour, entre la fabrication du mobilier, les travaux de construction, les tours de garde auxquels elle ne coupait pas, et l'intendance. On pouvait repenser un peu son emploi du temps.

Jour après jour, elle se mit à élever la voix plus souvent au cours des conseils du soir et des discussions. Elle allait et venait fièrement, en reine du coin. Montaignes et Paulo, bientôt, commencèrent à faire attention en lui donnant des ordres. On ajoutait d'instinct des « s'il te plaît », des « si tu veux bien »... Paulo en rajoutait et lui faisait des révérences. Il rigolait, mais Gamine prenait bel et bien les prérogatives de femme du chef.

Je n'y comprenais rien. Est-ce qu'elle m'aimait, Gamine mon petit bijou du bord de la rivière ? Me reprochait-elle quelque chose ? Les événements l'avaient-ils choquée plus gravement que je ne le pensais ? Étais-je en train, plus simplement, de me froisser d'une attitude africaine que je ne comprenais pas ? Je ne trouvais pas de réponse et laissais tomber en général ces interrogations assez rapidement.

J'avais d'autres préoccupations en tête que la petite. Le charnier était en pleine activité. Je voyais se profiler à l'horizon la menace d'une nuit de pleine lune. Les problèmes se multipliaient. Je me couchais harassé, mentalement et physiquement, au fond pas mécontent que mademoiselle ait ses humeurs. Moi-même d'humeur

maussade, je la laissais boudier sans faire plus d'effort. Était-ce ma faute si on ne pouvait jamais rien piger aux Africaines ?

*

Le soir de la pleine lune, elle changea.

Je fis d'abord un dernier tour du fortin, une revue de dernière minute, en testant à coups de pied la solidité des piques et en adressant mentalement des défis à la nuit et à la forêt. Puis je revins me glisser dans ma hutte où, tout de suite, je remarquai que quelque chose avait changé.

Gamine me souriait en me regardant entrer. Elle était nue sur le lit de bambou. Pas seulement nue : étendue, poitrine bombée, le corps couché sur le côté, offrant à la lumière de la lune la merveilleuse courbe de ses hanches. Elle me regardait gentiment, avec une lueur affectueuse dans le regard que je n'avais pas vue depuis longtemps.

Je m'installai sur le lit, fatigué, peu enclin à faire attention à ses caprices. Elle frétila, rampa et vint m'enlacer la taille. Sa main passa légèrement sur ma poitrine, puis mon ventre, éveillant en moi des frissons. Je me secouai. Elle eut un petit rire, puis elle se mit à genoux devant moi, les bras posés sur mes épaules. Elle appuya son front contre le mien, ses grands yeux pleins de sous-entendus. Elle poussa ma tête, comme par jeu.

Si je saisisais bien le message, elle avait envie de faire la paix.

Elle se coula sur le lit et rigola en me regardant. Elle se mit à se caresser les seins de ses jolies mains.

— Elias ? Mari Elias ?

— Oui ? répondis-je, dubitatif.

Elle éclata de rire, les deux mains sur le visage, comme si j'avais dit une bourde. Puis elle m'enlaça, frotta ses seins sur mon visage au passage et plongea. Elle me dégrafa et se mit à jouer avec moi. Des petits grognements de satisfaction sortaient de sa gorge. Son long corps blanc offert dans la lumière de la lune ondulait à quelques centimètres de mes mains.

Je l'empoignai, par la taille et par les seins. Elle eut un feulement de joie et se tordit. Elle appuya mes mains contre sa peau afin que je la caresse à pleines paumes, me força à l'enlacer plus fort et se contorsionna pour m'offrir successivement toutes les parties de son corps. Je sombrai contre elle, dans la chaleur de sa peau. Sa bouche et ses petites dents s'agitaient et mordaient mon cou. Elle s'ouvrit avec amour et me reçut avec un long gémissement. Très vite, elle exigea du

mouvement.

Elle voulait plus. Et plus fort. Elle me communiquait cette immense envie qu'elle avait, me poussait à toujours l'aimer plus violemment. Je la tordais, je l'écartelais, je labourais. Dans notre petite hutte, les ébats tournèrent à la tempête, sur et autour de la couche.

Quand elle m'eut jeté sans force en travers du lit, à plat ventre et prêt pour de beaux rêves, elle se leva en riant. Je la vis dans le brouillard allumer un bout de dokoumé, cette écorce à la fumée aphrodisiaque. Elle me fit comprendre par gestes et avec des mimiques charmantes, qu'avec le dokoumé, mon sexe allait redevenir dur et fort. Puis elle se caressa entre les cuisses.

— Après toi venir. Encore bon, ici. Hi ! Hi ! Très bon !

Elle leva le doigt vers la torche de dokoumé, qu'elle avait accrochée au plafond.

— Lumière, c'est bon ! Voir mieux ! Toi voir moi ?

— Hi ! Hi ! Toi voir moi ? Allez ! Toi venir !

Elle mit ma main entre ses cuisses et me caressa longtemps, d'une manière infiniment douce. Je la guidais et lui montrais comment mieux faire. Elle s'appliquait aussitôt. Puis elle m'exigea de nouveau et je la repris. Quand je fus épuisé, elle revint à moi pour de nouvelles caresses, toujours plus douces et plus brûlantes, et me fit replonger encore et encore dans ses délices. Elle hurlait depuis des heures sans retenue, à s'arracher la gorge. J'avais peur de la casser, mais son petit corps costaud tenait le choc, s'accrochait partout à moi et en redemandait encore.

Le sommeil vint nous assommer ensemble, bien plus tard, accrochés l'un à l'autre.

*

Tous les matins, je prenais le « café » chez Paulo et Montaignes, à une vingtaine de mètres de chez moi. Quand j'arrivais à leur hutte, le Vieux était toujours debout, levé avant tout le monde.

En grillant, sur les conseils de Montaignes, les graines de fruits de cola, plus chargées en caféine que les noix avait dit le maître, Paulo avait obtenu des fèves qui, finement pilées, donnaient dans l'eau bouillante une boisson brune et amère, ressemblant vaguement à de la chicorée non sucrée. En rappelant et en soupirant qu'il avait pris le maquis parce que les Allemands rationnaient le café, il avait baptisé le

breuvage « ersatz ». Il s'en broyait patiemment une dose chaque matin.

— Ho ! Elias !

Il avait de grands yeux effrayés, ses jambes arquées sortant de son short, résultat d'un treillis coupé et d'un mois de travaux forcés, les cheveux emmêlés, le visage pas très bien réveillé. Il buvait, une cuillère de bambou à la main.

— J'étais inquiet, Elias ! Ça va bien ? Tu es sûr ?

— Ben ouais ! Qu'est-ce qu'il y a ?

— Et madame Elias, elle se porte bien ? La pauvre petite ! Qu'elle a souffert toute la nuit ! Je l'entendais crier que ça me faisait mal ! S'est pas arraché la gorge, au moins ? *Cher voisin ! Hééé ?*

Je regardai tout de suite ailleurs, gêné. La pensée du bruit que nous avions fait me remplissait de confusion. Pudique de nature, je suis pour le retrait et l'intimité. En plus, je n'aime pas déranger les copains, surtout les copains qui ont quelques semaines d'isolement en jungle derrière eux, avec des bruits d'ébats amoureux. Cela ne se fait pas.

— Méeééééé, t'en fais pas, je rigole ! J'ai passé l'âge de me soucier des galipettes des autres... Tu veux un ersatz ?

Il me tendit un bol de saloperie à la cola, à laquelle nous commençons d'ailleurs à prendre goût.

— En 19..., commença Paulo en se frottant les yeux, que je te dise pas de conneries... en 1936, peut-être. C'est pas d'hier ! J'étais encore à Marseille. J'étais gamin. Je turbinais la nuit dans les bordels, à tenir la réception. Eh bé, il y avait une bourgeoise qui venait se faire foutriquer que c'était un plaisir de l'entendre. Une voix ! Depuis la réception, on entendait qu'elle. Une faconde ! Elle te faisait des discours que les clients se plaignaient qu'elle déconcentrait. Elle était célèbre cette femme. L'épouse d'un orfèvre de la rue de Rome. Du beau monde...

Il but une gorgée d'ersatz, grimaça, et son regard se perdit dans le ciel un peu gris.

— Eh bé... Tu veux que je te dise, Elias... Une bonne dizaine de gros mots et d'obscénités, je les ai appris en écoutant cette dame, l'épouse de l'orfèvre.

Montaignes apparut à la porte de la maison, les yeux plissés de

sommeil et tout sourire.

— Salut Elias. Bien dormi ? me demanda-t-il avec un lourd clin d'œil. Tu as vu ce que j'ai trouvé hier ?

Il m'entraîna à l'intérieur pour me montrer sa dernière merveille. Ce matin-là, c'était un bouquet de fleurs à petites boules jaunes pisseuses, rachitiques et tordues.

— Magnifique, appréciai-je. Et alors ? Alors, sens !

Il cassa une petite boule entre ses doigts et un parfum extraordinaire s'en échappa, fait de jasmin, de poivre et d'une odeur plus douce, comme de l'ambre.

— C'est bon. Qu'est-ce que c'est ?

— Aucune idée. Le coin regorge d'espèces dont je n'ai jamais entendu parler.

Il va falloir que je commence une classification...

Sacré Montaignes ! Dans son coin, il avait déjà accumulé un fouillis impossible. Leur hutte avait, comme la nôtre, la forme d'une petite maison, avec une porte et trois fenêtres, en palmes et bambous, longue de dix mètres et large de six.

Dans sa moitié réservée traînaient en désordre des bouquets de plumes multicolores, des écorces rangées ensemble, des insectes plantés sur des épines d'arbustes. Un nombre invraisemblable de coquilles de noix contenant ses échantillons de glu, de pigments naturels, de suc de plantes, de venins et d'autres choses encore ; des feuilles d'arbres en vrac, des ossements, le crâne complet d'un rapace, un faucon, des chauves-souris, et une pointe de flèche de métal dont la découverte avait été un moment particulièrement émouvant pour lui.

De l'autre côté de la pièce, le coin de Paulo faisait contraste. Il y avait le lit. Une table de bambou. Une machette accrochée au mur et c'était tout.

Nous étions ressortis, puis, chacun éprouvant une petite faim, nous étions dirigés d'un pas tranquille vers la cuisine. C'était un joli bâtiment en L, sans doute la construction la plus réussie du fortin. Cinq mètres pour les ustensiles, une table aux gros pieds solides, des caisses de rangement. Cette salle commune, lieu de repas et de réunions, pouvait être au choix fermée ou totalement ouverte. Les cloisons étaient des cadres de bambou enserrant un treillis de grosses palmes vertes. Ces panneaux étaient amovibles et se démontraient par un subtil jeu d'encoches, signé Paulo. La « pièce » d'angle, longue de trois mètres, abritait les feux et la réserve de bois. Derrière les deux

kapokiers, dans un espace que nous aurions pu appeler « arrière-cuisine », on trouvait les réserves d'eau douce et un trou à eaux sales recouvert d'une claie.

Nous traînions, réglant son sort à une carcasse d'antilope naine, coriace mais au goût fort, arrosée d'ersatz. On se sentait un peu mal à l'aise, ne sachant que faire. Depuis plus d'un mois, nous nous levions à l'aube pour nous jeter dans le travail, jusqu'à l'heure tardive de la bouffe et du dodo. Et voilà que tout était achevé. On n'avait pas encore d'activité particulière et on se retrouvait comme des chômeurs.

Paulo jetait des regards circulaires, fier mais un peu désenchanté.

— Eh bé... C'est beau, hé ? On sait pas pourquoi on l'a fait, mais c'est beau !

Montaignes souriait, calme, plissant les yeux pour détailler les alentours. Depuis quelque temps, il ne portait plus son bandeau. Son verre de lunettes pendait sur sa poitrine en sautoir, au bout d'une fibre. De temps à autre, avec un air de vieux général, il le portait à son œil pour vérifier un détail ou observer quelque chose de précis. Mais la plupart du temps, il ne s'en servait pas. Il avait même déclaré que « la vue, c'était des codes entre la chose vue et le cerveau » et qu'il lui suffisait, pour « bien » voir, de changer de codes. Tâche verte floue : arbre. Masse verte dentelée : fougères. Gros balèze se baissant et se relevant : Elias en train de creuser à la machette. On s'y retrouve très vite, finalement. On chope de petites indications, des changements de lumière... C'est différent... Et passionnant.

De nous tous, c'était lui et Gamine qui avaient subi le plus de transformations. Montaignes était malingre parce qu'il avait passé son adolescence à étudier, assis, sans exercice corporel. Physiquement, c'était un adolescent quand il avait débarqué chez nous. L'expédition et le travail de force lui avaient donné sa stature d'adulte. Oh ! Pas costaud ! Mais bien dessiné. Des muscles longilignes, fins mais solides. La barbe lui avait poussé, longue et fine, qui lui durcissait le visage, encadré de cheveux bouclés devenus très longs.

Il vivait torse nu, en short de treillis, la machette pendue dans le dos. Il avait abandonné les chaussures et souffert en silence pendant les travaux. À présent, ses pieds étaient recouverts d'une couche de corne qui rendait jalouse même Gamine.

Paulo et moi persistions à garder nos Pataugas, réduites à l'état de sandales, attachées par des jeux de plus en plus compliqués de lacets de liane.

— Vous voulez faire un tour ? proposa Montaignes. Il y a beaucoup de choses à voir dans le coin...

En dehors de ses quarts et ses travaux au fortin, Montaignes était invisible depuis quelque temps. Il partait le plus souvent sans prévenir personne, et ne réapparaissait que bien plus tard, toujours avec du gibier et des récoltes de fruits. En un mois, il connaissait parfaitement les alentours, ce qui n'était pas notre cas. Sa proposition fut acceptée. Nous primes quelques vivres et nous nous décidâmes à sortir du fortin.

— Tu ne prends pas ta carabine, petit ? s'étonna Paulo.

— Non, Gamine peut en avoir besoin. J'ai mon arme. Ça me suffit !

Et il montra en détail le long tube de bambou qu'il fixait par une lanière à son épaule. Une sarbacane, longue d'un bon mètre, pour laquelle il avait fabriqué une douzaine d'admirables petites flèches, creusées en cône, la pointe en os.

— Des côtes d'oiseau, précisa-t-il, taillées sur le tranchant de la machette. Des heures pour chaque pointe. N'y touchez pas, surtout !

Paulo retira brusquement sa main.

— C'est empoisonné ?

— Oui. Avec le venin qui restait des serpents.

— Et... Et ça marche ?

— Parfaitement.

— Et ça n'empoisonne pas la barbaque ? demanda Paulo.

— Eh bé non, couillon, fit Montaignes en imitant l'accent marseillais, on serait tous clapotes ! Ça fait quinze jours qu'on en mange.

Il s'était confectionné un petit cylindre de peau de bête en guise de carquois, qu'il portait à la taille.

— Prochaine réalisation, promit-il, un arc ! Je vais utiliser les branches de palmes. Mais je n'ai pas encore de vraie solution pour la corde. Une fibre de liane tressée... Ou un boyau d'animal...

Même sa démarche avait changé. Nous nous en rendîmes compte dès les premières heures de la matinée. Paulo éructait derrière.

— Mais putain, Montaignes ! Tu as le feu ou quoi ? C'est le marathon, ou la promenade du dimanche des maçons ?

Effectivement, Montaignes cavalcait devant, le carquois de peau lui battant les fesses, à longs pas élastiques, rebondissant sur ses pieds nus, s'écartant toujours du chemin, palpant les écorces, fixant son monocle sur un détail, nous appelant sans cesse pour nous faire

admirer l'extraordinaire dentelle d'une fougère ou la passionnante histoire de quelques crottes séchées sous un bouquet d'herbes.

— Si c'est le marathon, dis-le-moi, râlait le Vieux. Moi je suis dans la catégorie « maçons », je rentre de suite.

— Mais non ! Viens, je vais te montrer les pièges !

Et Montaignes nous entraîna autour du lac. Le jour était lumineux, le soleil, voilé par une fine couche de nuages, donnait une lumière blanche et une chaleur lourde. Sur la berge, entre les massifs de roseaux géants et les avancées de la forêt, se trouvaient, je l'avais déjà remarqué, de nombreux points d'eau fréquentés par les mammifères et les rongeurs. Montaignes en avait transformé cinq en zones de pièges. Il nous interdit d'y pénétrer, faisant la visite commentée du bord.

— Là, il y a deux collets, sous les racines. Cela n'a encore rien donné mais je ne désespère pas. Et puis les fosses, vous les voyez, maintenant ?

Au début de ses expériences avec les pièges, il avait opté pour le plus simple : un trou truffé de bambous pointus et empoisonnés. Rien d'extraordinaire. L'exploit résidait dans l'étonnant maquillage du trou. Un couvercle de feuilles et de brindilles, mêlées de terreau pourri, que Montaignes fabriquait en fonction du sol alentour. Résultat : ce camouflage très fragile, prêt à céder sous le poids de n'importe quel petit animal, ne se distinguait absolument pas.

— Le plus difficile, expliqua-t-il, c'est de camoufler le trou avec des éléments du milieu, sans déranger le coin. J'ai observé longtemps. Les animaux flairent le sol en permanence. Il faut recouvrir la fosse à l'aide de ce qui traîne dans le coin. Sinon, ils sentent qu'il y a une embrouille. Par ailleurs, il ne faut pas abîmer le terrain, ils le repèrent tout de suite et vont boire ailleurs.

Ses derniers pièges se trouvaient à l'opposé du fortin, sur l'autre berge du lac, très loin de nos pénates.

— Montaignes, c'est pas possible ! Tu connais toute la berge ? Je ne savais pas que tu te baladais si loin !

— Oh ! Il n'y a pas que le lac. Dans la forêt, je connais aussi des coins...

Nous quittâmes les rives paisibles et l'eau infiniment lisse de la même couleur que le ciel, pour entrer dans la forêt. Aux abords du lac, la forêt était plus agréable et plus « légère » que celle que nous avions connue auparavant. Ici comme ailleurs régnaient les grands arbres à la

voûte quasi continue. La différence résidait dans la couche intermédiaire, la plus baroque, à vingt et trente mètres du sol, qui n'existait qu'à l'état de fougères géantes accrochées aux écorces et aux immanquables lianes. Par contre, omniprésente, une couche basse d'arbustes et de plants fruitiers, haute d'un mètre à un mètre cinquante, occupait le sol entre les gigantesques troncs.

Au bout d'un moment, Montaignes se fit plus silencieux et plus furtif, avec des gestes d'agacement pour nos bruits de pas.

— Doucement ! Doucement ! C'est un coin très important ! Ne faites pas de bruit ! Interloqué par son ton autoritaire, Paulo se retint visiblement de pousser une de ses tirades. Montaignes en imposait. Il se dirigeait avec l'aisance de quelqu'un qui connaît la zone par cœur, droit et fier comme un maître chez soi. Paulo et moi, nous sentions tout à coup débutants.

— Là, souffla Montaignes. Vous voyez cette clairière ?

Un grand cercle nu s'étendait au milieu de la végétation basse, d'un diamètre d'une trentaine de mètres et bordé de quelques troncs géants de *stromborias*, des arbres de soixante-dix mètres de haut, d'où tombaient des rideaux de lianes. La paix la plus totale régnait sur le lieu. Le silence n'était troublé que par des chants d'oiseaux lointains.

— Regardez, souffla Montaignes, toujours à voix basse, c'est ici ma « zone de meurtre » la plus importante, quoique les animaux commencent à la connaître.

— C'est ici que tu chasses ?

— Non. Ici, ce sont des pièges, uniquement. J'en ai foutu partout. Paulo eut un grand sourire.

— Non ? murmura-t-il. Et où tu les as mis ? Alors Montaignes nous montra. Ces taches de feuilles plus claires sur le sol : les fosses, profondes d'une cinquantaine de centimètres et hérissées de bambous pointus. Les lianes un peu plus droites que les autres dans les bouquets chutant des arbres : elles soutenaient des rondins de bois qui servaient de contrepoids. À l'opposé étaient attachées des grilles de bambous et des rondins hérissés de pointes envenimées. Le sol était quadrillé de lianes qui déclenchaient les pièges quand un animal s'y prenait les pieds.

— Et ça marche ?

— Pas tous, reconnut modestement le créateur. Les lianes ne permettent pas de créer des mouvements assez rapides. Ça n'est pas lisse et régulier comme de la corde. Souvent, je retrouve des pièges

déclenchés, des rondins ou des grilles qui sont bien tombés par terre, mais l'animal a eu le temps de se sauver. C'est pour ça que j'ai imaginé des zones comme celle-ci. À force de piéger tout sur quelques mètres carrés, en comptant sur une bestiole plus abrutie que les autres, il y a forcément un piège qui fonctionne à plein, et rapporte.

— Sainte vierge ! Montaignes ! Mais tu as beaucoup de coins comme ça ?

— En forêt, quatre, répondit paisiblement Montaignes. Je ne vous y emmène pas, parce qu'ils sont en pleine activité. J'attache une petite dinde ou un autre oiseau, vivant, au centre, et les carnivores rampent aussitôt, pour toute la journée.

Ce fut un peu plus loin qu'il m'épata le plus, quand il nous désigna un gros buisson d'épineux apparemment impénétrable, mais sous lequel il se glissa avec une agilité de serpent. Nous l'entendîmes s'installer à l'intérieur, puis, très lentement, le roseau vert de la sarbacane, presque invisible, sortit du buisson.

— Vous voyez cette souche ? demanda le buisson.

Un bout d'arbre cassé et pourri était à moitié enfoui dans le sol à sept ou huit mètres.

— C'est là que je pose l'appât, poursuivit l'épineux. En appuyant la sarbacane sur une des petites fourches des branches, je l'ai juste en mire. Le potamochère ou l'antilope se pointe et Pffffuuu ! Je l'ai à tous les coups.

Il ressortit en rampant sur le dos, rayonnant.

— Enfin..., précisa-t-il, presque tous les coups.

— Et tu attends longtemps, là, dans les épines ? Oh ! Trois ou quatre heures, ça dépend. Ça m'est égal. C'est bon de rester immobile. Au bout d'un moment, on a l'impression qu'on ne pourra plus jamais bouger. On entend tout ce qui se passe, les moindres petits frôlements. On est soi-même devenu un arbre, une composante de la forêt. C'est à ce moment-là, et pas avant, que les proies arrivent. Quand on est statique comme la forêt... C'est très étonnant... Et très passionnant !

Ce fut ensuite, guidé par un Montaignes de plus en plus joyeux, visiblement heureux de montrer ses trésors, et comme il se débrouillait bien, la visite de ce qu'il appelait son « verger ». Il s'agissait d'une vaste zone de forêt où abondaient, dans la végétation basse, des variétés de fruits incroyablement nombreuses. Des classiques manguiers aux fausses allures de pommiers nains, aux multiples (une bonne dizaine) races de bananiers en amas touffus de

palmes, jusqu'à des formes et des couleurs invraisemblables...

— C'est extraordinaire, nous confia Montaignes. Je ne connais pas le tiers des noms de ce qui pousse ici. Une variété d'espèces absolument fantastique !

Il y avait de grosses noix à la coquille jaune, « un peu sures, mais à la chair tendre ». Des fruits blancs tachetés d'étranges marques vertes et hérissés de protubérances, « consommables mais sans goût particulier, nourrissant et fade ». De longues choses aux formes d'avocat et aux couleurs d'aubergine. Une extraordinaire petite figue d'un bleu clair presque turquoise.

— Excellente, malheureusement il y en a peu. Chaque arbuste en produit une ou deux, et la période de croissance a l'air longue. Sur ceux que j'ai testés, aucune n'a repoussé. Alors que, par exemple, ces gros fruits jaunes ont réapparu en moins de trois semaines.

— Mais tu les as goûtés sans savoir ? demanda Paulo soudain.

— Ma foi... Il fallait un cobaye, je fus celui-là. Il rigola franchement.

— J'ai avalé un échantillon par jour. Et je ne suis pas mort. Ce n'est pas ce qui s'appelle du bol ?

— Mais tu es cinglé ! cria Paulo.

— Mais non, j'ai fait attention.

Il bouffait la moitié de la forêt sans connaître, et il disait qu'il faisait attention !

— Tiens, par exemple, ça, je ne l'ai pas touché. Je suis sûr que c'est nocif.

— Ouais, approuvais-je, ça a une grande gueule de piège.

C'était un fruit rouge et long, brillant comme si on l'avait verni, poussant par grappe sur une sorte de rhododendron.

— Tu n'aurais pas vu du café, des fois, demanda Paulo.

— Non, pas encore. J'en aurais ramené. Il y a des cacaoyers, par contre, mais pas de café.

— Et du tabac ? T'aurais pas vu du tabac ?

— Non... Pourtant, j'ai cherché, tu peux me croire ! dit-il en rigolant. Mais patience. La science avance ! Je suis sûr que je vais encore découvrir un tas de trucs intéressants. Patience...

Cette promenade était un immense plaisir. Depuis très longtemps, très exactement depuis notre engueulade après l'assassinat de l'éléphanteau, on ne s'était jamais retrouvés tous les trois, sans autre but que d'être ensemble. La dispute lointaine ne laissait aucune séquelle. Personne n'y pensait plus.

Le nouvel état de Montaignes faisait plaisir à voir. Il prenait du galon, le garçon ! Il y avait loin du type assuré et extrêmement cool, arpentant la forêt comme un vieux spécialiste de la survie, au petit savant lunatique à la pirogue alourdie par les malles qui était entré dans notre vie un an plus tôt.

Paulo le regardait avec un sourire de grand-mère. J'éprouvais moi aussi une sympathie décuplée pour ce jeune homme. Je crois pouvoir dire que c'est ce jour-là qu'il est entré définitivement dans le groupe. C'est-à-dire qu'il est devenu un ami inconditionnel pour nous, et un aventurier sans foi ni loi pour le reste du monde.

Mais à ce moment-là, sur les bords du lac aux Dinosaures, le reste du monde s'en souciait peu. Nous, si. Il se passa une chose extraordinaire, jamais vue, plus qu'exceptionnelle.

Paulo mit sa main sur l'épaule de Montaignes et lui déclara :

— Tu te démerdes bien, petit. Tu réagis bien. C'est bien.

Un compliment ? De la part du Vieux ? Je ne l'avais jamais entendu féliciter quelqu'un. À en juger au sourire épanoui de Montaignes, il comprenait parfaitement la valeur de cette parole : c'était du rarissime.

Nous rentrâmes par le lac, paisibles et lents comme des retraités alors que la lumière commençait à baisser. Au loin sur la forêt, dans la lumière blanche et voilée de la fin de journée, des volutes d'une fumée jaune s'élevaient.

— Ah ! Té, petit. Tu les connais, ces fumées ?

— Ce n'est pas la première fois que je les vois. Moi, dit le Vieux, je les ai vues souvent, presque tous les soirs. Je me demandais ce que c'était...

— Je ne sais pas, dit Montaignes. Une source chaude... ou des marécages. En tout cas, c'est assez loin d'ici.

Le Vieux resta pensif un moment, fixant le lac et les fumées à l'horizon, au-dessus de la grande masse de la forêt.

— Ouais, se secoua-t-il au bout de quelques instants. Ouais ! Eh bé, moi, ces fumées-là, elles ne me disent rien qui vaille. Ouais ! Y'a

jamaïs rien eu de bon qui vienne de fumées jaunes. Pouvez me croire, je n'aime pas ces machins-là !

Dès notre arrivée au fortin, je perdis tout souci de mes compagnons. Très exactement au moment où je découvris, penchés sur les feux de la cuisine, les deux petits seins pointus de ma maîtresse.

Je m'approchai pour un bonjour amoureux. Elle me regarda à peine, et de travers, puis gagna le fond de la salle commune, me laissant comme un lourdaud empêtré. Une chape de chagrin me recouvrit. Ça y était ! Je n'avais plus la cote !

Je passai la soirée déboussolé, incapable de m'associer à la bonne humeur de Paulo et Montaignes. Gamine parla beaucoup avec eux, et très peu avec moi. Je me souvenais des étreintes de la nuit passée, avec à la fois un pincement au cœur et une envie incommensurable de recommencer. Aussi, après le repas, quand Gamine partit se laver en chantonnant, quand elle revint nue et parfumée, passant devant nous, le regard noir posé sur moi pour vérifier que je l'admirais bien, quand elle courut vers notre hutte en agitant son petit cul, je n'écoutai que ma joie et abandonnai tout le monde. Elle m'attendait sur le lit. Je me jetai sur elle. Elle eut aussitôt un rôle de satisfaction, le premier de la nuit, se précipita sur l'objet de sa convoitise et s'appliqua à me démontrer qu'elle n'avait rien perdu des leçons de la nuit précédente. Seigneur, comme ses petites mains étaient douées !

Je posai ma main sur ses cheveux et appuyai doucement, mais sûrement, sur sa tête, pour lui apprendre d'autres caresses qui ne semblèrent pas lui déplaire. Puis, quand elle jugea qu'elle m'avait assez amusé, elle s'étendit sur le dos, totalement ouverte.

— Toi venir. Toi venir vite !

C'était un ordre plutôt qu'une supplique. Au bout de quelques minutes, elle se mit à hurler pour ne plus jamais s'arrêter. Elle se montra toujours plus insatiable, m'exigeant, me retenant, gueulant plus fort dès que je faisais mine de ralentir. Elle se donnait dans les positions les plus offertes, ses grands yeux brillant de joie avec des airs de convoitise femelle qui me rendaient fou.

Elle apprenait tout. Elle redemandait de tout, encore plus déchaînée que la nuit précédente. À nouveau, tout en faisant mon possible pour la contenter, je m'étonnais d'une telle ardeur. C'était *trop*. À nouveau, plus tôt que la dernière nuit, je sombrai dans l'oubli total et, pendant quelques heures, je ne vécus plus que pour le plaisir.

Tôt le matin, à l'approche du jour, nous nous rafraîchîmes ensemble aux réserves d'eau en riant. Puis ce fut un moment de baisers et de câlins où, serrée contre moi, elle me demanda de lui apprendre des cochonneries, en rigolant et en les répétant. Bientôt,

entendant toutes ces belles obscénités tomber d'une aussi jolie bouche, un reste d'énergie me revint. Je l'attrapai par les chevilles, la traînai et l'écartai, bien décidé à remettre ça. Elle hurla de toute sa voix.

— Oui ! Oui ! Dedans encore !

Et toute une litanie de mots que je venais de lui enseigner.

La journée qui suivit, pour moi, fut morose. Dès le matin, elle s'échappa pour ne plus m'adresser, de loin en loin, que des sourires sans affection particulière.

Je m'exhortais à penser raisonnablement, et non comme un gamin européen. Gamine était une Africaine. Sa peau claire et ses formes ne devaient pas me le faire oublier. Pour elle, l'amour au quotidien, les mamours et les câlins, ça n'existait pas. Le romantisme est un truc de Blancs, une invention, un cadre de relations que nous nous sommes construit parce que notre race aime les histoires. Les Africains, surtout ceux de la brousse, comme tous les humains dont la survie est précaire, ne se soucient absolument pas de ce genre de choses. Pour eux, le fait de se soulager avec un sexe de nature opposée ne signifie pas devoir se balader main dans la main ou se bécoter toute la journée. Il y a autre chose à faire. L'amour, c'est une invention de gens oisifs, qui ont le ventre plein et du temps à y consacrer.

La pleine lune lui mettait le feu ? Elle y remédiait. Pour elle, le problème était aussi simple que cela. Je n'avais qu'à me réjouir de ce que le job soit tombé sur moi et ne pas me gâcher la vie avec des langueurs d'amant transi.

Mais les pensées justes et l'analyse objective du problème n'y faisaient pas grand-chose. Tout en développant des théories raciales, je l'appelais dans ma tête « ma petite », « ma princesse » et autres petits noms ridicules, et je ne pouvais pas m'empêcher de couvrir un blues grand comme le lac. C'était son déchaînement anormal aussi, qui me plongeait dans l'erreur. La nuit, elle avait tout d'une femme blanche très amoureuse. Sa faim nocturne et son goût de la vie étaient si grands que je ne comprenais pas qu'elle puisse rester si indifférente et si calme durant la journée.

Le soir, elle m'attendit nue et parfumée, s'accrocha à mon cou et me chuchota :

— Baiser moi. Baiser moi fort. Toi, si tu veux, tout casser !

Cette nuit-là, elle se retourna d'elle-même, à genoux, s'ouvrit avec les mains.

— Là ! grogna-t-elle. Défoncer moi là !

Encore une fois, elle me dépassait en envies, en énergie et en appétit : Je me jetai sur elle comme elle le demandait et oubliai tout.

Avec le déclin de la lune, elle se calma. Les relations se détendirent un peu entre nous. Il nous arriva de faire l'amour la nuit. Elle fit attention à moi le soir et prêta avec gentillesse, sinon avec envie, son petit corps à mes désirs.

Les jours restaient semblables. Jamais je ne retrouverais la petite fille d'avant, celle des tendresses et des moments délicats. La nature et le drame étaient passés par là.

Un mois plus tard, à l'apparition de la pleine lune, elle fut énervée toute la journée. C'est tout juste, le soir, si elle ne me conduisit pas par la main, voire même autre chose, jusqu'au lit. Ce furent trois nouvelles nuits de défoulement total et de hurlements sans retenue, parmi les plus intenses que j'aie connues. Puis, ces trois nuits passées, elle se calma de nouveau. La vie avait pris son rythme.

Selon les entailles que traçait Montaignes chaque jour sur le pilier principal de la salle commune, cela faisait soixante-dix jours que nous étions arrivés au lac aux Dinosaures.

L'être humain peut s'habituer à tout, digérer n'importe quel drame et n'importe quelle situation. Ce qui tue les hommes le plus souvent, c'est le désespoir, l'absence de volonté face à un choc qui paraît, sur le coup, trop dur. Nous avons lutté, ce qui représentait une prise de pouvoir sur le coin et nous y étions maintenant parfaitement à l'aise.

L'inconfort ne nous pesait plus. L'ersatz était une boisson du matin tout à fait acceptable, surtout depuis que Paulo avait réussi à y ajouter du cacao. Le Vieux avait également achevé son transat et y passait de longues heures à penser, le soir, comme un retraité. Montaignes passait de plus en plus de temps dans la nature. Il nous avait inquiétés, plusieurs fois en ne revenant que très tard. J'étais marié à une belle fille totalement libre, aux ardeurs strictement limitées dans le temps. La vie courait... Chacun avait maintenant sa sarbacane et son carquois de flèches. Nous nous entraînions des après-midi entiers, rivalisant les uns avec les autres. Montaignes était le champion incontesté sur cible grâce à sa précision, et à la chasse grâce à son exceptionnelle patience. Paulo et moi, cachés depuis une heure dans les buissons, immobiles, avions envie de siffler le gibier pour qu'il arrive plus vite. Après deux heures, il nous prenait des désirs terribles de brûler la forêt, de hurler et de piquer un cent mètres de toute la vitesse de nos jambes.

J'étais plutôt le champion du lancer de machette, sur cible et sur créatures vivantes. Paulo se consacrait plus volontiers, avec Gamine, à la pêche. La petite avait découvert dans le lac de gros poissons gris, un peu fades et lents à réagir. Ils se postaient des heures les pieds dans la vase, une lance de bambou au poing, farouches, immobiles et prêts à

frapper. Ça loupait neuf fois sur dix mais, après tout, on n'avait besoin que d'un de ces poissons pour assurer un repas.

Montaignes, ayant épuisé les joies de la découverte de la sarbacane, et butant sur des problèmes techniques pour la réalisation de son arc, nous avait fabriqué des frondes. Une longue lanière de cuir, découpée dans une peau de potamochère, avec un petit carré pour maintenir le projectile.

Nous atteignîmes vite une certaine maîtrise dans l'art de faire tourner l'engin et lâcher la bride au moment précis, pour que la pierre parte droit sur l'objectif. Mais il y avait un inconvénient. On trouvait très peu de pierres, sauf au fond du lac, en farfouillant dans la vase.

L'arme de prédilection de la petite colonie, hors les fusils toujours entretenus et chargés en permanence, resta la sarbacane, avec sa copine la fléchette empoisonnée.

La salle commune se couvrait petit à petit de peaux de serpents et de fourrures d'antilopes, de civettes, d'écureuils et d'un potto de Bosnan, un genre de singe trapu qui dort suspendu aux branches.

Montaignes s'était également lancé dans les cultures, juste à l'extérieur du fortin. Il avait planté plusieurs essences prélevées sur son « verger » et comptait ainsi réduire bientôt les longues sorties de cueillettes. Les seules sorties seraient bientôt pour trouver les mangues, les ignames et les bananes, dont nous faisons une consommation industrielle.

Quant à moi, alors que je réfléchissais à une occupation, l'idée me vint de lancer la construction d'une embarcation. Je n'avais rien à glander. Les tâches du campement ne me demandaient pas beaucoup de temps. Une pirogue, ou quelque chose du genre, serait un bon investissement pour l'avenir.

Je commençai donc à réfléchir. Le souvenir du Petit Bonhomme affolé sur notre pirogue renversée, et du simple coup de queue qu'il avait fallu au crocodile pour renverser l'embarcation, m'avait fâché avec ce type de bateau. Pour le retour, on ne couperait pas à la descente de la Sangha et à la traversée de ce qu'on avait parcouru à l'aller, avec les mangeurs d'hommes et toutes les gentilles spécialités du coin.

Il fallait quelque chose de stable, qui permette à la fois du confort et de la liberté d'action pour se défendre.

Alors ? Un paquebot ? Un cargo, plus modeste ? Une plate-forme en bambou ?

Je convoquai Montaignes et lui exposai mon problème. Hmm... fit-il. Une plate-forme de bambous, si elle est facile à réaliser, ne sera jamais stable et on sera mouillés dès la première minute.

— Si ça ne se désagrège pas un jour...

Nous cogitâmes, comparâmes, échangeâmes et finalement décision fut prise – sur une illumination de Montaignes.

— Deux pirogues ! s'écria-t-il.

— Intéressant. On multiplie les risques par deux, alors ?

— Non ! Je veux dire deux pirogues reliées entre elles, comme ces bateaux polynésiens. Ils font ça pour rester stables sur les vagues.

Je connaissais le système pour avoir fait du commerce entre les îles de là-bas, à bord d'une de ces embarcations à balancier. J'adoptai aussitôt l'idée. Nous décidâmes une expédition en groupe, à la recherche de l'arbre idéal. Il le fallait grand d'au moins vingt mètres, en bois dur sans qu'il soit trop difficile à travailler. Un kapokier aurait fait parfaitement l'affaire. Il y en avait beaucoup dans les environs, mais ils étaient debout. Il nous aurait fallu deux mois pour en abattre un à la machette.

En revanche il nous fallut trois jours avant de trouver un arbre à pain tombé récemment, et donc pas encore pourri, de vingt-six mètres de long, avec dix bons mètres de branches que nous mîmes deux jours à élaguer. Le résultat était un long cylindre d'environ un mètre de diamètre et à peu près régulier.

— Bon, décidai-je. On l'emporte !

Ce fut un de ces travaux de titan que j'excelle à déclencher. Une tâche exagérée, qui nous prit encore deux jours. Nous essayâmes d'abord, pendant quelques heures, de le rouler en unissant nos forces. Nous gagnions dix bons centimètres à chaque effort, ahanant, suant et gênés par les arbres alentour. Je lançai alors tout le monde dans la forêt avec mission de rapporter le plus possible de branches régulières que nous pourrions glisser sous le tronc.

Le lendemain, le vrai travail commença. Nous avions saucissonné le tronc de lianes. Je me plaçais à une extrémité, calais bien mes mains en dessous et HAAAN ! je le soulevais par à-coups. Les autres en profitaient pour glisser vite une branche dessous. Je reposais. Je reprenais mon souffle et je reprenais le bébé. Au bout d'un moment, il fut possible de faire basculer le tronc sur les branches déjà posées, créant un vide en dessous que nous pûmes compléter.

Paulo et moi nous attelâmes aux lianes. Montaignes et Gamine étaient préposés aux roues. Quand nous tirions, le tronc venait assez facilement, roulant sur les branches. Ils couraient tous les deux derrière, ramassaient les branches libérées par la progression et

cavalaient les remettre en avant.

Il fallut onze heures d'efforts pour arriver au fortin. Le lendemain, on édifia, en bambou et palmes, un toit pour le protéger. Ce nouveau bâtiment fut baptisé pompeusement « hangar à bateaux ».

Rapidement, je me rendis compte que la machette n'était pas l'instrument idéal pour creuser du bois dur. À la rigueur, on pouvait tirer un copeau à chaque coup, mais ce serait de plus en plus difficile au fur et à mesure que nous travaillerions en profondeur. Soit, au bas mot, un an de travail.

Mais nous n'étions pas à un an près ! Si long et fastidieux qu'il soit, le travail avancerait... Je décidai que la pirogue et le hangar à bateaux seraient le lieu où chacun, à ses heures perdues, viendrait racler son quota de copeaux. La saison des pluies était proche. Bientôt, il y aurait moins de possibilités de chasse et autres activités. Pendant cinq mois, l'eau allait déferler sur nous et creuser le kapokier serait alors un bon dérivatif.

Un matin, Paulo resta soudain la bouche ouverte, le regard fixé sur le sommet de la palissade, côté forêt.

— On a des voisins, annonça-t-il. Je me retournai pour regarder.

— T'as vu quelqu'un ?

Je ne voyais rien. Paulo hocha la tête avec un petit sourire.

— Puisque je te dis que j'ai vu. On a de la visite, et crois-moi, c'est pas une mauviette !

Un énorme crâne noir apparut au sommet de la palissade.

— Té, le revoilà.

Puis un grand front, large et penché, suivi de deux yeux ronds et curieux, bordés de touffes de poils noirs et brillants, d'un énorme nez plat constitué de deux narines largement ouvertes. Enfin une grosse mâchoire ronde et deux épaules de catcheur recouvertes de poils noirs.

— Un gorille !

— Gagné, dit Paulo. Et un jeune ! Il doit y en avoir d'autres. C'est très gentil ces bestioles, on va les voir ?

Pendant qu'on se dirigeait vers le portail, Montaignes demanda, un peu inquiet :

— Eh, Paulo, tu es sûr qu'on peut aller les voir ? C'est fort, un

gorille. Ils ne vont pas nous attaquer ?

— Mais non, je te dis que c'est des charmes ! Té, regarde Elias, il est gentil Elias, non ? Pourtant il est costaud et il a l'air méchant. Allez, viens, tu vas voir, je vais te présenter.

Le gorille espion s'était enfui dès que nous avions bougé. Nous trouvâmes toute la famille un peu plus loin, dispersée dans la forêt. Dominant tout le groupe composé d'une vingtaine d'individus, un énorme mâle, assis sur son derrière, à peu près haut de deux mètres, gros comme cinq fois moi et dix fois Montaignes, nous regardait approcher.

— Ouh..., fit Montaignes comme s'il se brûlait.

— Tranquille ! dit Paulo.

Quelques membres de la famille, les plus proches de nous, reculèrent à notre approche, d'un pas lourd et dandinant, appuyés sur leurs longues pattes avant.

— Arrêtons-nous là, commanda Paulo. Il ne faut pas les déranger.

On s'accroupit à une vingtaine de mètres de la colonie. La plupart des singes, assis dans la végétation cueillaient et décortiquaient des pousses qu'ils grignotaient ensuite posément. Quelques femelles, portant un petit sur le dos, déambulaient lentement à travers le bivouac. Deux petits mâles au poil ras chahutaient tranquillement, se bousculant pour se faire tomber, au milieu des adultes.

Notre jeune copain s'était caché dans un énorme massif de plantes grasses. On ne voyait que son gros crâne noir qui dépassait, et ses gros yeux ronds qui continuaient à nous observer.

Le grand mâle ne nous quittait pas du regard. Sa tête était grosse comme une enclume, trouée de deux narines impressionnantes. Ses épaules étaient recouvertes d'une longue fourrure, plus abondante que sur le reste du corps, noire et lustrée. Sur ses flancs, la fourrure s'éclaircissait, se mêlant progressivement à la grande tache argentée de son dos. Un monument de chair compacte et de fourrure, au masque noir et aux yeux posés sur nos petites personnes.

— Celui-là, précisa Paulo, c'est le chef. Le caïd. Toutes les moukères sont à lui.

— Pas l'air aimable, le frangin, laissai-je échapper.

— Méeé non ! Il est pas aussi méchant qu'il en a l'air. Ils ne se battent presque jamais, ces mastards. Té, regarde !

Le géant noir avait fait « Huummf ! » en tressautant à peine sur son derrière. Aussitôt, les deux petits mâles qui commençaient à s'exciter

et à faire du bruit se séparèrent et partirent chacun de leur côté se faire oublier dans les buissons.

— Tu as vu l'autorité ? Jamais de problème ! Et tu noteras que le chef est toujours un sage. Jamais d'injustice. Respect de chacun et tout ça. Ils sont cool, comme vous dites. Té, je me demande si je ne vais pas lui présenter mes amitiés à celui-là. Il m'est sympathique ! ajouta-t-il en s'éloignant.

— Paulo, fais pas le con !

— Et la politesse, se retourna le vieux, et les relations entre voisins. Ça ne te dit rien ?

Et ce vieux fou entra dans le cercle des gorilles. Le chef fit un « hummf » qui ne me dit rien qui vaille en le regardant approcher. Paulo avançait doucement, posant prudemment chaque pied, et marchant directement vers le caïd. Je fus aussitôt un peu rassuré. Il avait l'air de savoir s'y prendre. Il ne m'avait jamais raconté d'épisode avec des gorilles, mais il avait dû les fréquenter auparavant et savait visiblement où il mettait les pieds.

Paulo stoppa à trois mètres en face du grand mâle, qui se leva. Il mesurait plus de deux mètres, écrasant la silhouette aux jambes arquées du Vieux.

— Bordel, qu'est-ce qu'il fout ?

Humf ! Humf ! Le gorille se dandinait sur place. La fourrure de ses épaules gonflait, le rendant encore plus massif et plus impressionnant. Toute la famille s'était arrêtée de grignoter et suivait maintenant l'entrevue avec attention.

Le chef fit un pas en avant et se mit à grogner plus fort. Rhoumf ! Rhoumf ! Il commença à taper des pieds, ébranlant le sol. Puis il parut se mettre subitement en colère et se martela la poitrine à grands coups de poing : Un véritable tam-tam qui nous fit rentrer la tête dans les épaules. Le sol s'affolait sous ses pieds. Les grognements s'étaient transformés en cris graves et sonores... Paulo ! Il allait se faire déchiqueter.

Le Vieux, immobile devant cette tempête, semblait même ignorer le gorille. Quand cette masse fonda sur lui en deux bonds, il n'eut pas un frémissement. Le gorille s'arrêta juste à son niveau. La tête de Paulo arrivait presque au bas de sa poitrine. Je crus un instant que c'était fini.

Alors le grand mâle se calma brusquement et resta immobile devant Paulo, qui laissa passer un instant puis, doucement, commença à se baisser, pour finalement s'asseoir par terre. Le grand gorille le

regarda un moment, les deux piliers courts de ses jambes écartés, puis il se retourna en se dandinant – humf ! – et s’assit à son tour. Les gorilles s’étaient déjà remis à manger, se désintéressant désormais de la question. Paulo resta un moment, puis se releva doucement.

— Eh béeé... Enchanté, hé ? Repassez quand vous voulez ! l’entendîmes-nous dire.

Il revint vers nous, rayonnant.

— Je vous l’avais dit qu’ils étaient cool ! Ils font le fort, le Tarzan, mais ils ne cherchent pas les crosses. La plupart des chasseurs les tirent quand ils font leur mascarade, parce qu’ils ont la trouille ! Ils n’ont qu’à les laisser passer, ces couillons. C’est honteux de massacrer de si gentilles bêtes !

Il répéta plusieurs fois en ronchonnant « honteux, honteux », puis il s’arrêta, avec un petit sourire, comme s’il venait de se rappeler quelque chose.

— Quoique, ajouta-t-il, pour ma part, quand j’étais plus jeune, ma foi... Je ne leur ai pas fait que du bien...

Par la suite, nous eûmes assez souvent la visite du grand mâle au dos argenté et de sa famille. Ils se déplaçaient suivant ce qui me semblait être un circuit tout autour du lac, bouffant toutes les pousses, herbes, écorces et fruits de certains coins avant de se transporter plus loin, le temps de la repousse.

Quand nous savions qu’ils étaient dans les parages, nous laissions à l’extérieur du fortin un tas de fruits. En général, c’était le jeune, le premier qui nous avait rendu visite, qui venait les chercher. Il s’approchait prudemment du cadeau, à quatre pattes, regardait longuement autour de lui pour voir si nous étions dans les parages. Et puis il goûtait un fruit, l’épluchant avec les dents avec beaucoup de précision. Alors il ramassait le tout dans ses bras, en en laissant toujours tomber quelques-uns, et rapportait les provisions à la tribu.

*

Nous fûmes avertis par quelques averses, brusques et rapides, détrempant tout, qui se répétaient à des intervalles extrêmement réguliers, de deux heures environ, et se poursuivaient avec la même régularité durant la nuit.

Je fis aussitôt creuser dans le fortin quatre canaux destinés à évacuer les trombes qui allaient nous tomber sous peu sur la tête.

Et comme prévu, après quatre jours de pluies intermittentes, le déluge se déclencha. Un rideau épais et serré de grosses gouttes tombant droit, qui n'appait tout d'une lumière triste et grise, rafraîchissait sensiblement l'air et ne cessait jamais.

En zone équatoriale, il pleut la majeure partie de l'année, et dans des proportions incroyables. Montaignes m'avait parlé de sept mille millimètres d'eau par an au mètre carré soit une couche de sept mètres d'épaisseur ! On devait ces quantités extraordinaires à la régularité sans faille de la pluie. Ça tombait, ça tombait, et ça tombait.

Dès la deuxième journée, il fut évident que Montaignes et moi avions été trop optimistes dans nos prévisions. Très vite remplis, les canaux d'irrigation débordèrent de toutes parts. Le fortin ne fut bientôt plus qu'un bournier où l'herbe pourrissait et où apparut progressivement une couche de liquide rouge et gluant, une boue désagréable qui salissait tout.

Toutes les activités furent suspendues. On ne pouvait rien faire sous ces trombes de flotte, dont le crépitement, infatigable, ignorait tout répit. Dans les premiers temps, je goûtais ce repos forcé, qui avait l'avantage à mes yeux de me laisser toute la journée avec Gamine.

Mais l'ennui, plus vite que je ne le pensais, nous assiégea rapidement. L'atmosphère grise et humide empêchait de se détendre vraiment. Malgré toutes nos précautions, la boue entraînait dans la hutte. Quelques fuites se déclaraient dans le toit de palmes et les quelques vêtements qui nous restaient ne séchaient plus.

Aussi, pour combattre l'inactivité et la mollesse triste qui nous envahissaient, pour éviter de nous appesantir sur les cinq mois qui nous restaient à vivre sous ce déluge, je lançai des grands travaux à l'atelier de construction navale. Nous passâmes désormais la grande majorité de notre temps autour du tronc du kapokier, dans le hangar que nous avions amélioré, pour le fermer complètement, à quelques pas du portail du fortin. Montaignes avait rassemblé là un stock de dokoumé pour fabriquer des torches, dont l'odeur douceâtre nous rendait euphoriques. Le travail continuait durant la nuit, parfois très tard.

Il n'y avait rien d'épuisant, ni de véritablement soutenu dans ce boulot. Nous creusions la pirogue à notre rythme, en personnes sachant qu'elles disposaient de longs mois encore avant de la faire flotter. Le soir, nul n'avait envie de se coucher et de dormir, privés comme nous l'étions de tâches physiques et de longues sorties. Le hangar à bateaux abritait alors une sorte de veillée pendant laquelle on creusait un peu, tout en discutant beaucoup.

Comment se passionner vraiment pour une tâche qui n'avancait guère ? Nous étions absolument dépourvus de l'outillage nécessaire.

Montaignes avait bien trouvé, quelque part autour du lac, une grosse pierre grise et dure qui nous permettait d'affûter au maximum les tranchants des lames de machettes, pour avoir au moins l'impression d'attaquer le bois. Mais l'une d'elles était si usée qu'elle était maintenant réduite aux dimensions d'un petit couteau de cuisine. En martelant deux autres coupe-coupe pour donner une forme arrondie à leurs lames, on en avait fait deux creusoirs à peu près efficaces, avec lesquels on parvenait, en appuyant de toutes ses forces, à retirer du tronc de longs copeaux d'environ un millimètre d'épaisseur. Nous n'avions pas trouvé plus efficace.

Je pris ainsi conscience de la valeur du métal. Nous n'avions que ces six lames usées de machette pour tout outil et elles servaient à tout. Le métal coupe, résiste, casse, et règle son sort à n'importe quel morceau de bois. Il suffisait d'en être démunie, dans la situation qui était la nôtre, pour mesurer à quel point il est important pour les hommes. Sans lui, tout résiste. Comment aurions-nous construit nos installations sans les machettes ?

Gamine restait avec nous dans le hangar à bateaux. Elle ne travaillait pas et ne participait que de loin à nos discussions. Elle restait assise dans un coin, toujours le même, et nous regardait avec des yeux qui me semblaient tristes. Elle parlait peu, seulement quand on lui adressait la parole, et ne réagissait pas, semblait-il, à cette langueur, inhabituelle chez elle.

Je pensais que la pluie ininterrompue lui pesait plus qu'à nous autres. Peut-être lui faisait-elle sentir notre enfermement et notre situation, loin du monde. Je n'oubliais pas qu'elle était toute jeune, avide de vivre et de s'amuser, et de mener sa vie avec ceux du village, au lieu d'être isolée avec trois Blancs en pleine forêt vierge.

Les deux autres, en revanche, étaient d'une humeur plus qu'excellente. Chaque journée était ponctuée de crises de rire idiotes et interminables, chez l'un comme chez l'autre. Cela naissait d'un mot dans la conversation, qui se transformait en général en calembour le moins fin possible, et c'était parti... Montaignes nageait dans l'euphorie, les pupilles dilatées, de plus en plus incohérent, défoncé par des champignons qu'il avait trouvés en forêt.

Paulo, pour sa part, était bourré. Il était tombé en arrêt un jour sur des fruits rouges à la pulpe orange, crevassés et un peu pourris, que Montaignes avait rapportés.

— C'est quoi cette saloperie ? avait-il aimablement demandé.

— Sais pas trop. Un fruit de palme, mais je n'en avais jamais vu de si gros. Ce qui est marrant, c'est que le palmier, lui, est minuscule. Une espèce naine avec des fruits géants, quoi !

Paulo avait reniflé avec un certain ravissement, puis demandé, soupçonneux :

— Enfin, c'est-y des fruits de palmes ou c'est-y pas !?

— C'en est.

— C'est-y empoisonné ?

— Non. Sûr à cent pour cent. Je les ai goûtés. D'ailleurs, c'est pas très bon.

Le Vieux avait tapoté l'épaule de Montaignes, un petit sourire mystérieux aux lèvres.

— Monsieur le botaniste, s'il vous plaît, ne médisez pas sur ces fruits pourris. Songez que, si vous ne les avez pas trouvés bons, c'était peut-être parce que vous n'avez pas su les préparer, monsieur l'agronome !

Paulo avait mis les fruits à macérer le soir même. Le lendemain, on put le voir aller frénétiquement, entre les premières averses, d'un bout à l'autre du fortin. Il réunissait un matériel mystérieux : des calebasses, un grand bout de canalisation d'irrigation en bambou, avec des petits rires et des hochements de tête qui ne me disaient rien qui vaille. Quand le Vieux jubilait tout seul, on était quasiment assuré que quelque gigantesque connerie était en cours.

— Paulo, qu'est-ce que tu fais ? avais-je essayé de savoir.

Il m'avait regardé d'un air malicieux de vieux négociant.

— Je peux pas te le dire, petit. Peut-être que je me trompe... Demain, au plus tard, promet-il, j'aurai une réponse. Ça te va ?

Il se pencha en arrière et se mit à gueuler :

— Si ça va pas, d'ailleurs, monsieur le curieux, tu peux le dire !...

Et j'avais renoncé.

Le lendemain, Paulo avait disparu toute la journée. Il était apparu au repas du soir que nous prenions dans le hangar à bateaux, devenu la salle la plus accueillante du fortin. Il entra soudain comme un furieux, s'arrêta pile, se retint de chuter en avant et se stabilisa. Il m'adressa un regard flou.

— J'ai réussi ! N... N... Nom d'une bite ! Je te dis q... q... que j'y suis arrivé ! Tiens, goûte !

Il me tendit un tube de bambou rempli d'un liquide encore tiède,

juste sorti de l'alambic, à l'odeur d'alcool à 90 degrés.

— Du... du vin de palme !... Fabrication Paulo ! Moi-même ! Goûte ça ! C'est m... m... ma deuxième tournée. Elle est encore meilleure... Encore meilleure que la première !

Et depuis, il était rond comme une queue de pelle la majeure partie de la journée, c'est-à-dire après dix heures du matin, heure approximative où il lâchait le creusoir, se frottait les mains comme un vieil ouvrier et déclarait :

— Eh bé ! Déjà l'heure de l'apéro ! Le temps passe vite dans le coin ! Et il se tapait, imperturbable, de longues rasades de sa mixture amère, à l'arrière-goût de pétrole, dont la simple odeur aurait crispé un estomac normal. Il vidait le récipient, claquait de la langue comme après une fine et, trente-cinq secondes après, commençait à déjanter et à raconter des blagues vieilles d'un siècle en se tenant les côtes de rire. Un jour, devant les quantités qu'il absorbait, un peu inquiet sur l'état de son tube digestif, je l'avais pris à part.

— Paulo...

— Je sais ! Tu crois que je sais pas ce que tu vas me dire ?

— Paulo...

— Eh bé, écoute : je bois parce qu'il n'y que ça à foutre, et je boirai tant qu'il y en aura. Ça te gêne ?

— Non. C'est pour toi...

— Pour moi... Pour moi... Qu'est-ce que tu voudrais ? Que je me drogue, comme l'autre fou ?

Car, pour Paulo, Montaignes était devenu fou. Le jeune était venu me voir, un soir, triomphant.

— Elias ! Elias ! Regarde ! Tu connais ça ?

Il me tendait une vingtaine de petites boules marron.

— Ouais, c'est des champignons.

Il leva les yeux au ciel, se tapa la main sur le front, comme si cette brute d'Elias ne connaissait vraiment rien à rien. Il prit un des champignons et, entre deux ongles, enleva soigneusement une petite pellicule foncée qu'il brandit sous mon nez.

— Et ça ? ça ? me demanda-t-il, surexcité. Qu'est-ce que c'est, ça ?

— Ben...

— Ça, Elias, c'est de la psyilocibine. La magie des couleurs, Elias...

C'est l'autre versant de la réalité. « L'opium agrandit ce qui n'a pas de bornes et allonge l'illimité », disait Baudelaire. Aaah, s'il avait connu ceci !

Je remarquai alors ses yeux aux pupilles dilatées, à l'iris presque noir, je notai l'excitation anormale et fébrile de son visage et le léger tremblement qui l'agitait tout entier.

— C'est ce truc-là qui te met dans cet état ?

— Psyllo ! *Magic mushrooms* ! Champignons hallucinogènes, Elias !

Sur ses instances, Paulo et moi nous prêtâmes à l'expérience. Ce furent quelques heures de réflexions débridées, aux structures semblant s'enchaîner logiquement, mais sans jamais conduire à une quelconque solution. Par moments, des déformations visuelles intervenaient, les choses semblaient grossir ou même respirer. Après la redescente, six bonnes heures plus tard, nos avis furent partagés.

J'étais pour, mais pas trop souvent. Je n'aurais pas apprécié de me défoncer la tête continuellement, comme le faisait Montaignes. Une petite séance de délire, d'hallucinations et de rigolades n'avait jamais fait de mal à personne. Toute la journée, on devait commencer à se sentir la tête bizarre.

Paulo, pour sa part, pestait contre les drogues, les drogués, et proclamait que le prochain bâtiment de la colonie serait une prison, parce qu'il n'était pas question de laisser les hippies venir s'installer ici.

Tous les matins, Montaignes prenait sa dose au petit déjeuner. Nous avions supprimé l'ersatz du menu depuis qu'il avait trouvé en forêt un massif de cannes à sucre. La pâte, délayée quelques jours dans l'eau, donnait un concentré vert et sirupeux. Allongée d'eau bouillante, c'était délicieux et provoquait un agréable réchauffement de tout le corps. Avec une pincée de cacao grillé, cela devenait divin.

Montaignes, lui, avait son petit pot de miel. Il avait fait macérer ses champignons dans le sucre, pour obtenir une pâte noire à consistance de miel. Le sucre, sans leur ôter tout à fait leur goût détestable, les faisait passer plus facilement. Il en avalait quelques cuillers et, très vite, il partait.

Il se cramponnait d'abord à la table, comme s'il avait subi un choc intérieur. Son visage se fendait d'un grand sourire niais qui, s'il s'atténuait par la suite, y flottait toute la journée. Ses pupilles s'élargissaient à vue d'œil, pour lui donner ce regard de fou qui ne le quittait plus.

À l'atelier, il se terrait toujours dans le même coin, à ce qui serait l'avant de la pirogue, et creusait indéfiniment, du même geste régulier, en éclatant, à chaque jeu de mots de l'autre ivrogne, d'un

long rire qui n'en finissait plus de le secouer.

Bref, il était raide défoncé toute la journée. J'étais d'une sobriété exemplaire à côté de ces deux-là. Mais j'avais une compagne et ils n'en avaient pas. À leur place, j'aurais fait pareil.

*

Les jours s'ajoutant aux jours, notre repli dans le fortin, qui nous rendait encore plus solitaires qu'auparavant, commença à devenir pesant. Par bonheur, la pluie ralentit un peu et nous laissa quelques petites heures d'accalmie tous les jours. Ce n'était pas le grand soleil, mais après plusieurs semaines de flotte et d'enfermement, les éclaircies nous jetèrent à l'extérieur, avides de prendre l'air.

Au cours d'une de ces sorties, je trouvai, réfugié craintivement dans un buisson de palmes dégoulinant d'eau, un galago, un petit singe adorable à la douce fourrure rase, et aux grands yeux marron qui lui mangeaient toute la tête. Il avait un museau minuscule, très chaud, et un petit cœur qui battait follement sous ma main. Je l'adoptai aussitôt. J'avais un rôle immédiat pour lui, celui de faire sourire Gamine, ma petite fiancée, de plus en plus morose.

Elle battit des mains, éclata de rire, m'embrassa des dizaines de fois et ne cessa pas, à mon grand plaisir, de sourire de toute la soirée, le galago serré tendrement sur sa poitrine.

Je me félicitai d'avoir touché juste. Sa mélancolie venait du fait qu'elle était toute seule, sans petit compagnon pour la distraire, comme le pauvre Bébé. J'étais bien idiot de ne pas avoir pensé plus tôt à remplacer le petit chiot.

Ma petite adorée parut heureuse plusieurs jours, la petite boule de poils grise toujours dans les bras ou à immédiate proximité. Puis elle sembla s'en désintéresser. Le petit singe à truffe traînait à la cuisine, sans qu'elle y fasse attention, ni qu'elle l'amène à l'atelier. Au bout de quelques jours, il mourut, sans que Gamine en paraisse autrement affectée, retombée dans ce qui semblait être une indifférence totale à ce qui l'environnait.

Qu'est-ce qu'elle avait ? Depuis le début de la pluie, elle s'était encore assombrie. Je remarquai à son cou et à ses côtes qu'elle avait perdu du poids, elle qui n'était déjà pas bien grosse. Je remarquai également qu'elle ne mangeait plus avec nous aux repas, et je m'en inquiétai. Gamine, lui dis-je, assieds-toi, viens manger !

— Non, non ! Pas faim !

Elle agitait la main avec une mine dégoûtée et promettait de

manger plus tard, ou affirmait qu'elle venait de croquer quelque chose. La nuit, elle ne manifestait plus aucune envie, ni de tendresse ni de sexe et prononçait à peine trois mots en une soirée.

Je me disais qu'elle se languissait dans ce camp et m'arrangeais pour passer chaque jour quelques heures avec elle, dans l'espoir de lui changer les idées. Nous allions nous balader, ou bien, s'il pleuvait, nous nous réfugions dans notre hutte. Je lui prenais la main et j'essayais interminablement de la faire sourire.

— On partira tous les deux, tu sais, un jour. On ne va pas rester ici toute la vie. Quand le bateau sera fini, on rentrera tous, et puis je t'emmènerai quelque part, très loin. Tu veux bien ?

Elle hochait lentement la tête, pas trop convaincue.

— Tu ne me crois pas ? Hochement de tête.

— On prendra l'avion. Tu sais ce que c'est ? C'est... euh... Un oiseau ! Et on peut monter dedans. On va dans le ciel. Toi, moi, dans le ciel. Tu veux ?

— Oui.

L'idée du ciel amenait un pâle sourire. C'était déjà ça, mais je désespérais. J'aurais voulu la voir heureuse, gaie, riante comme je savais qu'elle pouvait l'être. Je ne comprenais pas ce qui la taraudait et me maudissais moi-même d'être trop bête, ou trop lourdaut, pour trouver les mots justes.

— Mon petit amour, tu verras. On ira dans une grande ville et je t'achèterai deux cents robes. Tu me crois, dis, ma belle ? Et puis autant de bijoux que tu voudras.

Seigneur ! Ramener un peu de gaieté sur ce joli visage ! Je m'échinai à trouver des programmes toujours plus merveilleux, essayant de la faire rêver, et au moins sortir en pensée du fortin. Si seulement cette pluie pouvait s'arrêter un peu plus de quelques heures, me disais-je, une journée d'éclaircie qui me permettrait de l'emmener en promenade quelque part alentour. J'étais sûr que cela lui ferait du bien.

Un matin, un timide rayon de soleil perça la couche de nuages. Il n'avait pas plu pendant la nuit. Je décidai de tenter la chance, misai sur un jour de soleil et invitai Gamine à venir avec moi.

— On va faire un tour ? On va loin, toute la journée ? Hein ?

Elle accepta. Je pris quelques provisions puis je l'emmenai jusqu'au lac où je poussai le radeau de bambou dans l'eau.

— Allez, grimpe. Un jour, on partira en avion, mais aujourd'hui, c'est la croisière en bateau. Ça te plaît ?

— Oui.

Je me plaçai à l'arrière, la petite princesse s'installa à l'avant, le regard au loin. Muni d'une perche de roseau, je poussai sur le fond, le plus doucement possible. L'embarcation, qui nous avait servi à transporter nos cargaisons de roseaux pendant la construction du fortin, était instable, dansait de droite à gauche et, debout à l'arrière, je devais faire attention à ne pas tomber.

Les rives défilaient lentement, majestueuses. Le fortin, protégé par le rideau d'arbres, était invisible d'à peu près partout. Les massifs de roseaux faisaient de grandes barrières vertes avançant profondément dans l'eau.

Après environ une heure de navigation, je sus que la chance était avec moi. Pour la première fois depuis longtemps, la voûte de nuages s'ouvrit carrément et laissa passer des rayons de soleil. Gamine, à l'avant, avait tourné son visage vers la lumière, les yeux fermés, avec un petit sourire d'abandon.

Je laissai dériver le radeau et m'installai confortablement à mon tour. Elle s'en aperçut et vint d'elle-même près de moi, ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps.

— C'est bien la balade ? Ça te plaît ?

— Oui. Soleil, c'est bon.

Ce furent quelques heures merveilleuses. Gamine se détendit rapidement. Le soleil frappait fort sur l'eau et nous faisions le plein de chaleur. Je me mis à raconter des bêtises et Gamine éclata de petits rires qui me réconfortaient.

Nous pataugeâmes même dans l'eau, comme aux tous premiers temps, quand elle me rendait si heureux. On chahuta, on se bouscula. Je fis semblant de couler sous ses poussées dans l'eau, pour avoir le plaisir d'entendre son rire quand je sortais la tête.

Elle s'allongea ensuite sur le radeau, nue, sur le dos, offerte au soleil. Les traits de son visage étaient plus détendus que ces dernières semaines. Je réprimai l'envie de passer ma main sur ce petit corps que j'aimais tant, mais je ne voulais pas la déranger. Je me contentais de la regarder, de m'emplir les yeux, en me répétant que je l'aimais profondément.

Elle se réveilla bientôt, étira son joli dos, m'éblouit d'un regard affectueux et je repris la perche pour continuer la visite du lac. Je pensais à ce scientifique français dont avait parlé Montaignes, ce fou

qui espérait trouver ici des dinosaures vivants. Comme il avait dû être déçu, s'il était parvenu jusque-là. Il n'y avait pas de coin plus paisible à des milliers de kilomètres à la ronde. Vus d'ici, même le haut front des arbres et la forêt immense autour de nous ne me semblaient plus hostiles. Un rayon de soleil et tout s'illuminait, même le visage de ma petite !

Je me laissais aller à l'optimisme. Rien n'était grave, comme les jours gris et mouillés me l'avaient peu à peu fait croire. Il fallait tenir le temps que les pluies cessent. C'était tout. Dès les premiers beaux jours, dans quelques mois, on embarquerait sur notre bateau et on quitterait tout ça. Ce n'était qu'une question de patience.

J'étais en train d'y réfléchir quand quelque chose sur la berge attira mon attention. Je fis virer le radeau. Il y avait là une crique dégagée, entre deux massifs de roseaux, un des dizaines de points d'eau qu'on trouvait tout autour du lac. L'herbe était écrasée et il me semblait y distinguer les traces d'un troupeau de buffles, ou d'une horde assez importante. Du steak, à propos duquel le moindre renseignement m'intéressait.

Arrivé à quelques mètres du rivage, je compris que ce n'était pas des traces de buffles, mais des grosses empreintes rondes, des pieds d'éléphant. Et à la taille, je ne doutai pas une seconde de connaître leur propriétaire.

Ce salopard de mutilé était arrivé ! Nous sautâmes sur la rive pour aller examiner les traces d'un peu plus près. Elles étaient récentes. Il avait plu pour la dernière fois la veille, en fin d'après-midi. M'Bumba s'était tenu là dans la soirée ou le matin même. Peut-être venions-nous de le louper d'à peine quelques heures.

— Ah ! Bordel !

Je l'avais oublié, cet empaffé. Chacun, d'ailleurs, l'avait relégué au dernier rang de ses préoccupations. On n'en parlait même plus. Et voilà qu'il réapparaissait. Au bord du lac aux Dinosaures, comme *quelque chose* nous en avait jadis informé.

Ce qui m'étonnait, c'était le nombre de traces. On aurait dit que M'Bumba avait arpenté le coin, pourtant plutôt réduit. Il avait dû, pour une raison que je ne m'expliquais pas, faire les cent pas ici. Mais pourquoi ? S'il était venu boire, comme c'était logique, il n'avait aucune raison de piétiner le coin. S'il avait été pris de crise au point de marteler le sol, comme je le connaissais, il y aurait d'autres dégâts alentour. La lisière de végétation qui débutait à moins de dix mètres en retrait était absolument intacte. Et s'il s'était énervé, on l'aurait entendu, même confusément.

Non. Il avait marché de long en large, toujours tourné vers le lac,

calmement très certainement, mais longtemps. La tête baissée, absorbé dans l'examen de chaque trace, je me creusais la tête et ne comprenais pas. Au bout d'un moment, par hasard, je relevai la tête et mon regard se posa sur la berge opposée du lac. Un bloc de glace me tomba sur les épaules.

En face, à quinze cents ou deux mille mètres, bien visible, exactement dans une trouée des arbres, il y avait la palissade verte de notre fortin, et le petit hangar à bateau.

Ce devait être le seul point du lac où l'on voyait si bien notre domaine.

Voilà pourquoi l'éléphant était resté si longtemps à cette place. Il nous observait. Aussi étrange que cela me parût, aussi impossible que cela fût, c'était l'évidence. M'Bumba nous espionnait...

Pendant le retour, je demandai à Gamine de garder le silence sur notre découverte, et je n'en touchai moi-même pas un mot à mes camarades.

— Alors Elias ! Du neuf sur le lac ?

— Bof, non. C'est toujours pareil... On s'est baignés... Voilà...

J'affectai la bonne humeur et me dépêchai, le soir, d'aller me coucher pour pouvoir réfléchir en paix.

Dès que j'avais découvert les traces, et plus encore quand j'avais découvert la vue ouverte sur notre domaine, un sale pressentiment s'était abattu sur moi, accompagné d'une sorte de désespoir profond. J'avais su que la malchance était toujours là, malgré la lutte, malgré l'optimisme de ces derniers mois, sentant un froid au cœur qui me disait que ça recommençait. Il avait suffi d'une seconde pour retomber dans l'aberration et le sortilège.

Je ne voulais pas ramener la psychose et le drame dans le fortin. Je savais que mes compagnons, comme moi-même, avaient oublié M'Bumba. Chacun n'avait qu'un désir, que cette horreur ne vienne pas au rendez-vous et aille se perdre ailleurs, quelque part dans les milliers de kilomètres carrés de jungle, et que surtout, on ne nous reparle plus jamais de cette bête. Tout le monde avait repris espoir et triomphé d'une situation très précaire. M'amener et déclarer : « Le mutilé est arrivé. Il nous a espionné toute la nuit. Il sait où on est et ce qu'on fait », leur casserait inévitablement le moral à tous les deux.

Gamine s'était endormie contre moi. J'avais ramené sur elle une natte de palmes, de fabrication maison, pour qu'elle n'ait pas froid. Je sentais son souffle sur ma poitrine et son corps si fragile serré contre le mien. Pour la première fois, j'eus des doutes sur la solidité du fortin. Ce qui m'apparaissait jusqu'alors comme un château fort inviolable, après avoir revu les empreintes monstrueuses de l'autre enculé, me

semblait bien fragile. Ce n'était qu'une palissade de roseaux, après tout. Je revoyais les dégâts occasionnés par M'Bumba, les clairières rasées, les termitières géantes en loques. Le village kuyu...

Ah ! Le salopard ! J'aurais bien voulu l'oublier. Une chose était sûre, nous n'étions plus en sécurité. Luttant pour trouver un peu de sommeil, alors que la pluie avait repris dehors, je décidai d'agir pour le bien de tous dès le lendemain.

Naturellement, il me fut impossible de trouver le sommeil. Au bout de quelques heures de cogitations et d'insomnie, je repoussai doucement Gamine et m'occupai jusqu'au petit matin à nettoyer ma Winchester express.

Puis je m'assoupis pour un petit somme. À mon réveil, tout le monde prenait déjà le petit déjeuner. Je passai brièvement leur dire bonjour et déclarai gaiement :

— Vous vous occupez du bateau ? Je vais chercher un peu de viande rouge.

Et je partis aussitôt, sans leur laisser le temps, à l'un ou à l'autre, de se proposer pour m'accompagner, ni de s'étonner que je parte chasser par un temps aussi dégueulasse. Je passai le portail et m'enfonçai dans la forêt le plus rapidement possible, comme un voleur.

J'étais parti ce matin-là pour répondre à un sentiment qui me disait que si je réagissais tout de suite en devançant les événements, la chance me sourirait et me mettrait en contact avec M'Bumba. Je le pistais, je l'abattais et nous étions tranquilles jusqu'à ce que le bateau soit prêt à nous emporter loin.

C'était une vue par trop optimiste et totalement erronée. Je ne trouvai pas une trace de l'éléphant. Pas un signe. Pas une brindille arrachée.

Je marchais à toute vitesse, sans souci de la fatigue, ou des griffures et autres gifles de la végétation. Le ciel dégoulinait sur moi en permanence. Je parcourais au pas de course des pans entiers du rivage et m'enfonçais loin dans la forêt, sans prêter attention aux distances. Puis je revenais au lac, toujours désespérément bredouille, et repartais aussitôt. J'avais le moral de plus en plus atteint. Un double sentiment de colère et d'inquiétude, à l'idée de ce qui allait se passer si je ne le trouvais pas pour l'empêcher de nuire, m'oppressait et s'accroissait au fur et à mesure que la journée avançait.

Il devait être dix-sept heures quand, trempé des pieds à la tête, en loques, la poitrine brûlante, je m'accordai le temps d'un petit lunch. Je repartis tout de suite après. La nuit même ne m'arrêta pas. Dans des conditions effroyables – l'obscurité la plus totale, la boue et les pièges

de la végétation que je ne voyais plus –, je continuais à le chercher. Entre mes dents s'échappait en permanence une suite d'insultes. Mon ressentiment tournait à la haine. Je revins très tard au fortin, épuisé et dans un état lamentable, déchiré de partout. J'avais abandonné la traque très loin dans la forêt. Le retour avait été encore plus difficile que le reste. J'avais une boule d'amertume dans la gorge. Paulo m'attendait, en sirotant son alcool. Il se précipita sur moi, avec l'air affolé d'une vieille poule.

— Elias ! Bon Dieu ! Elias ! Tu m'as fait peur. Mais où tu étais, dis ?

Je lui donnai une accolade affectueuse. Je ne pouvais rien lui expliquer, il n'en aurait plus dormi. De toute façon, je n'en avais ni l'envie ni l'énergie.

— Rien... rien... Je me suis perdu bêtement. Il m'a fallu du temps pour retrouver le chemin. Tout va bien. C'est gentil de m'avoir attendu... T'inquiète pas... Tout va pour le mieux.

Je baissais soigneusement la tête pour ne pas trahir mes mensonges et allais vite me réfugier dans la solitude.

*

La pluie s'était réinstallée, cela ne faisait aucun doute. Heure après heure, des tonnes et des tonnes de flotte nous inondèrent. Les canaux se mirent à déborder à nouveau. Faire vingt mètres dans le fortin, pour aller chez l'un ou chez l'autre, à la cuisine ou aux toilettes, soit rester moins d'une minute à l'air libre, équivalait à se baigner dans le lac, sans compter la boue, et le sol spongieux dans lequel on s'enfonçait à chaque pas.

À côté du hangar à bateaux, nous bâtîmes en une matinée, sous la pluie, un petit vestiaire, afin que la boue n'entrât jamais dans l'atelier où nous passions toutes nos journées : il fallait absolument maintenir l'endroit impeccable. Les journées étaient grises, obscures. Nous allumions les torches dès le milieu de l'après-midi, mais on n'y voyait pas grand-chose.

Je ne fus jamais plus détendu comme j'avais pu l'être au cours des semaines précédentes. Je savais que M'Bumba était par là, derrière cette pluie. La menace pesait sur nous. Si je ne l'avais pas trouvé pendant cette désastreuse journée de chasse, c'était encore un de ses sortilèges. À nouveau, il fallait le subir, et lui laisser l'initiative. Il pouvait se manifester quand il le voudrait, je serai prêt à l'accueillir.

Quoi qu'il arrive.

Le séjour devint plus pénible encore avec l'arrivée des moustiques et autres saloperies, pourtant discrets jusque-là. En quelques jours, l'air en fut envahi à tout moment. Les soirées se transformèrent en calvaires. Pendant la nuit, des légions d'insectes de toute sorte menaient une sarabande vrombissante autour du lac. Il y en avait une densité exagérée. Montaignes s'en étonnait, d'une façon scientifique. Le Vieux, le fin Paulo, grommelait que cela faisait longtemps qu'on ne nous avait pas envoyé de diableries et que ces moustiques ne lui disaient rien qui vaille. Ouais ! Rien qui vaille !

Nous confectionnâmes un onguent à partir d'une pâte assez malodorante recueillie au cœur d'un arbuste par Montaignes, sur les indications de Gamine. Le parfum que nous avons obtenu évoquait le tabac froid. Les moustiques l'évitaient comme la peste. On s'en badigeonnait le corps à longueur de journée et, si on puait tous comme une salle de réunion, on n'était pas trop piqués.

Montaignes devint subitement encore plus étrange. Il avait les yeux extrêmement brillants et tenait des propos de plus en plus incohérents. Paulo jugea même bon de venir m'en parler au bout de deux jours.

— Dis donc, je me demande s'il ne faudrait pas empêcher le jeune de bouffer ses saloperies. Ça ne l'a jamais rendu intelligent, mais je trouve qu'il débloque un peu trop ces derniers temps.

— Oh ! Il débloque tout le temps...

— Mais enfin, il a parlé deux heures à une dame, aujourd'hui ! Fais quelque chose, Elias. Conseille-lui de boire ou quelque chose !...

Le lendemain, à l'atelier, vers midi, Montaignes vacilla et s'écroula presque sur la pirogue. Il se redressa et nous regarda, les yeux grands ouverts, sans paraître nous voir, livide. Les grosses gouttes de transpiration qui inondaient son visage nous éclairèrent aussitôt.

— Té ! Pas étonnant avec ces moustiques ! Eh bé, je préfère ça. Viens mon petit, je vais te coucher. C'est rien. Tu vas morfler mais dans quelques jours, c'est terminé. Tu nous fais le paludisme. Je me demandais quand tu allais nous le faire ! T'en fais pas... viens... On va s'occuper de tout.

Les jours suivants, Montaignes resta écroulé. Tous les matins, nous portions son lit à l'atelier, afin qu'il reste avec nous et que nous puissions à tout moment éponger sa sueur et le tenir au chaud.

Les crises de paludisme vous emportent dans un va-et-vient infernal de chaud et froid. La température du corps monte à 41-42 °C,

vous faisant ruisseler en abondance. L'eau, les graisses, tout y passe. Vous perdez des kilos à une rapidité effarante. À ces phases de chaleur, le temps de bien vous tremper, succèdent des froids immenses. En quelques minutes, l'intérieur de votre corps se frigorifie. Vous sentez à peine ce qui vous arrive, dans un état second. Vous avez seulement conscience que vous brûlez, puis que vous êtes glacé. Ces coups de boutoirs épuisants pour l'organisme peuvent se succéder des journées, parfois des semaines, sans que leur rythme se ralentisse.

Le paludisme, ou malaria, n'est pas forcément mortel, loin de là. Les constitutions fortes, du type dur à cuire, supportent des paludismes pendant toute leur vie, avec deux ou trois crises par an, entrecoupées de malaises. Sur un physique plus faible, les risques sont plus importants. Tout est fonction de la force de la crise et de la constitution du malade. On a pourtant vu crever des costauds et survivre des gosses rachitiques. Tout dépend aussi de l'état des organes. La malaria peut, par exemple, s'attaquer au foie s'il est en mauvais état. C'est aussi une des raisons pour lesquelles le paludisme a fait des ravages chez les Blancs sous les Tropiques, colons ou autres. Au bout d'un moment, les adeptes du whisky, nombreux dans cette population, ont le foie qui succombe.

Il n'y a rien à faire contre la malaria. Seule la quinine, et encore pas toujours, parvient à enrayer cette saloperie. Nous n'en avons pas, absolument aucun moyen de soulager Montaignes. Tout ce que nous pouvions faire était de l'assister, le temps de la crise, en espérant que son organisme tiendrait le choc.

On construisit un lit dans le hangar à bateaux. De cette manière, on pouvait le veiller toute la journée, sans que le travail s'arrêtât. Nous l'enroulions dans une de ces nattes tressées dont nous avons une provision et, quand il tremblait nous rajoutions des fourrures d'animaux, potamochères en majeure partie. Le pauvre était livide, d'une couleur cireuse tirant sur le jaune. Son visage s'était creusé et ruisselait en permanence de grosses gouttes de sueur. Il était immobile, ayant sombré dans un coma total entrecoupé de petites périodes d'éveil pendant lesquelles il délirait en prononçant des bouts de phrases sans suite. Sa sueur avait une odeur aigre et écœurante qui, peu à peu, envahit l'atelier.

Paulo s'en occupait. Il l'épongeait régulièrement et entièrement avec des chiffons, des morceaux de vieilles chemises, qu'il lavait sans cesse et laissait sécher sur une bassine d'eau bouillante.

— Qu'est-ce qu'il tient ! Le pauvre, il prend des gifles. Pourvu qu'il tienne le choc ! C'est pas que je m'inquiète, mais je n'aime pas cette couleur qu'il a.

Le Vieux préparait des soupes liquides de jus et de pulpes de fruits mélangés, en général d'une belle couleur orange, dans lesquels il ajoutait du sucre de canne. Dès que Montaignes faisait mine de se réveiller, deux ou trois fois par jour, il se précipitait pour le faire manger. Il s'asseyait au bord du lit, la calebasse pleine sur les genoux, lui soutenait la nuque et lui glissait la potion bouillante dans la bouche.

— Avale ! Avale, petit, nom d'une bite !... Voilà... C'est bien. Allez, encore un peu. Une cuillère pour faire plaisir à Paulo. Allez ! Oh ! Il n'a même plus la force d'ouvrir la bouche ! Tiens le choc, petit ! Mange ça, c'est bon pour toi.

Paulo apporta bientôt son lit à l'atelier et ne quitta plus son malade. Quand j'arrivais, avec mes propres ennuis, je le trouvais soucieux, sombre, assis à côté du petit, ou buvant mélancoliquement de petites calebasses de son tord-boyaux, le visage fatigué par les veilles. Il me souriait, soupirait, se claquait en général les cuisses en promettant :

— On va s'en tirer, allez ! T'inquiète pas.

— Je m'inquiète pas.

— Je sais, je sais. On va s'en tirer, va !

*

Il est écrit quelque part qu'un drame n'arrive jamais seul. Malgré toute la sympathie et l'affection que j'éprouvais pour Montaignes, j'étais autrement agité et angoissé par le tour soudain qu'avait pris, pratiquement au même moment, l'apathie de Gamine.

Au fil du temps, je m'étais petit à petit habitué à son manque d'appétit et d'énergie. Voilà qu'elle ne mangeait plus du tout et maigrissait à une vitesse qui m'affolait. Je l'avais regardée, allongée, les yeux encore ouverts mais très lointains, sans lumière, les traits du visage tirés, collés à la peau. Elle m'avait fait penser à certaines petites réfugiées affamées que j'avais vues en Asie, décharnées et désespérées.

Et elle s'était mise à dormir. Elle ne bougeait plus, restant allongée en permanence, les yeux fermés et la respiration régulière. Le matin lorsque je la quittais, à chacune des nombreuses visites que je venais lui faire pendant la journée, le soir, la nuit, elle restait plongée dans une torpeur profonde qui me paniquait.

— Gamine ? Gamine ? Réveille-toi.

Je devais la secouer longtemps avant d'obtenir une réaction. Elle soulevait les paupières, tentait de sourire, sans force, et puis, irrésistiblement, retombait dans sa léthargie.

Je l'avais auscultée, voulant trouver une explication, ou une indication à cette maladie, qui m'aiguilleraient sur ce que je devais faire. Je la palpais, tâtais chaque centimètre de sa chair. Je cherchais une lésion intime, et explorais sa peau pour tenter d'y découvrir une piqûre, d'épine ou d'insecte, qui aurait pu être la raison de cet assoupissement.

Rien. À part ce sommeil et cet amaigrissement, elle était en parfaite santé. Même sa blessure au bras, dont les petits crochets étaient tombés un à un au fil du temps, s'était remarquablement bien cicatrisée et semblait hors de cause. Son souffle était paisible, ainsi que son visage. Je n'y trouvais nulle trace de souffrance ni même de malaise.

Qu'est-ce qu'elle avait ? Je reconstituais tout ce que nous avions fait, analysais tous mes souvenirs, recherchant quand cela avait pu la prendre. Ce qui était certain, c'était que sa mauvaise humeur, ses bizarreries de comportement, que, comme un idiot, j'avais prises pour des reproches ou des petites méchancetés, étaient les premiers symptômes de sa mauvaise santé. Elle couvait ce mal affreux depuis un bon moment déjà. Un choc psychologique aurait-il pu être à l'origine de son état ? J'essayai de provoquer une réaction en criant brusquement, en la rudoyant.

— Tu vas te réveiller, oui, bon dieu !

Je finis même par la gifler, en la tenant par l'épaule, de deux lents et larges aller et retour qui n'eurent d'autre effet que de la faire gémir, les yeux entrouverts.

— Mal. Mal. Elias...

Quel idiot j'étais ! Je me reprochai aussitôt la stupidité de mon raisonnement, pris de regrets en regardant le rouge s'étendre sur ses joues, son visage à nouveau endormi. Il se passait quelque chose de grave. Gamine était naturellement une fille violente et nerveuse. Si quelque chose n'était pas rompu en elle, elle aurait réagi différemment à mes coups. Mais quoi ? *Quoi ?*

Je me rongerais les sangs et, entre deux visites à ma princesse endormie, je me jetais avec acharnement sur les outils et creusais le tronc de toutes mes forces, dans des nuages de copeaux, des questions et des doutes pénibles plein la tête. Si on ne pouvait pas les guérir, ces deux-là, qu'au moins le bateau avance, ne serait-ce que pour me donner l'illusion de faire quelque chose.

Il pleuvait toujours, interminablement. Cela durait depuis des semaines. Montaignes ne donnait pas un seul signe de guérison et Paulo était de plus en plus fatigué.

Un soir, alors que je creusais à grands gestes, combattant une tristesse qui m'étouffait, il me dit d'un ton extrêmement tranquille :

— C'est mon tour.

Je me relevai d'un coup, essuyant la sueur sur mon front.

— Quoi ?

— C'est mon tour. C'est pas le moment, je le sais, mais je n'y peux rien. Je la sens. Elle est là. Je connais bien, je le sais.

Il remplit sa petite calebasse de « whisky », comme il l'appelait, et but à longs traits. Ses yeux se fermaient presque derrière deux grosses poches de fatigue. De grosses gouttes de sueur tombaient de son front et se frayaient des passages à travers la toison de sa poitrine. Il soufflait fort et ses épaules s'étaient affaissées.

C'était pas possible ! Je lâchai tous les outils et je m'assis, la tête entre les mains. J'étais de nouveau dans la merde totale. Pourquoi le sort, depuis tant de mois, s'acharnait-il ? Encore une situation qui tournait au délire. J'allais me retrouver seul, dans ce fortin, sous cette pluie qui pourrissait tout. Et c'était Paulo, le malade, qui devait me reconforter ! Quelle ironie !

— Allez, va ! On s'en sortira, tranquille. Ne t'en fais pas. Je n'en aurai que pour quelques jours. C'est pas la première et, ma foi, peut-être que c'est pas la dernière...

Il buvait rasades sur rasades de son truc, à un rythme encore plus rapide que d'habitude, combattant le malaise qui l'envahissait.

— T'en fais pas, Elias ! C'est pas pour cette fois, je te le dis... Y'a pas un saint qui veuille de moi, là-haut. Ils ont trop peur que j'y mette le bordel, au paradis...

Il parlait et il se bourrait la gueule. Je me taisais mais faisais comme lui. Le tord-boyaux me révulsait l'estomac avec son goût d'essence, mais je me l'enfilais méthodiquement, petite calebasse après petite calebasse. Mon ventre, au bout de quelques heures de beuverie, gonfla de tout ce poison. Paulo devenait de plus en plus incohérent. J'avais envie que mon esprit sombre, que la clairvoyance m'abandonne. Je ne voulais pas rester seul avec les autres. Je refusais de penser à ce que je devais faire. J'étais trop dégoûté et fatigué. Ma seule réaction ce soir-là fut de m'abrutir pour ne pas penser.

Paulo me secoua à l'aube. Il avait les yeux grands ouverts sur le vide. Son visage ruisselait. Son short détrempé de sueur gouttait sur le sol. Sa tête, ses épaules et ses bras étaient agités de grands tremblements convulsifs qui faisaient peur.

— Paulo ? O.K. ?

Il parvint à acquiescer. Secouant mon ivresse, je le pris à bras-le-corps. Il abandonna toute résistance dans mes bras. Ils n'étaient pas faciles à remuer, lui et sa vieille carcasse. Affaibli par tout ce que je venais d'ingurgiter, j'eus le plus grand mal à le traîner sur son lit, où je lui arrangeai une couche confortable, recouverte de nattes et de fourrures.

Puis, comme j'avais deux malades dans la place, il me sembla évident d'amener Gamine à son tour à l'atelier pour avoir tout le monde sous les yeux. Je me traînai dehors. La pluie, intraitable, battait le sol et la forêt alentour. Je fus instantanément trempé, ce qui me rendit un peu de lucidité. Il faisait salement gris, j'avais les pieds dans la boue. Le moral au plus bas.

J'entrai dans notre cabane. Comme à chaque fois que mes yeux se posaient sur elle, une bouffée de tendresse me prit. Elle était assoupie, en tout point semblable à hier. Délicate, d'une fragilité extrême, son cou et ses bras devenus gracieux, d'une teinte pâle et presque irréelle, les cheveux noirs retombant sur son profil paisible, recroquevillée comme un bébé dans son absence...

— Gamine ? Réveille-toi mon amour. Ouvre les yeux. C'est moi, Elias !

Au bout d'un moment, elle eut un regard lointain, les paupières à peine entrouvertes.

— Oui ?

— Ça va ? On va aller à l'atelier, ma chérie. Tu veux bien ? Tu seras mieux.

— Oui. Sommeil.

Et elle se rendormit, après s'être étirée comme une petite chatte. Il n'y avait plus qu'à la porter à l'atelier. Elle ne ferait jamais le trajet toute seule. Je la pris alors dans mes bras et la soulevai. Je restai interdit, debout devant le lit, ma princesse dans les bras. Je la soupesai sans comprendre, comme gîlé par la sensation soudaine de la légèreté de son corps. Elle ne pesait rien. Atrocement rien. Trop de larmes m'emplirent les yeux pour que je retienne quoi que ce soit. Ma princesse, mon amour ! À travers mes pleurs, je la regardais,

désespéré. Elle, si jolie, son visage aux longs cils baissés, ses longs bras pendants, abandonnés. Mais quel était ce sommeil affreux qui la vidait de toute envie de vivre ?

Elle n'avait plus rien. C'était une enveloppe pratiquement vide. Pourquoi allait-elle mourir ? Des sanglots jaillirent de ma poitrine et je dus m'asseoir sur le lit. Courbé sur elle, je laissai longtemps couler mon chagrin, en la suppliant de ne pas partir.

— Pas toi ! Ma princesse, mon amour, pas toi ! Lutter. Je n'avais pas droit à l'abattement. Trois amis dépendaient de moi maintenant. Je leur devais mes soins et mon soutien.

J'organisai l'atelier en hôpital et y passai tout mon temps. Montaignes et Paulo nécessitaient des soins réguliers. Toutes les heures, je les épongeais soigneusement sur tout le corps, afin qu'ils ne demeurent pas dans leur eau. Je les bougeais de place sur leur lit, de façon à ce qu'un côté sèche pendant qu'ils trempaient l'autre. Même les fourrures s'imbibaient petit à petit de leur sueur et maintenant humides, leur contact devenait désagréable.

J'avais amassé des kilos de fruits et essayais également, sans grand succès, de les nourrir. Leur organisme ne supportait plus rien. Paulo était secoué de hoquets dès que je glissais la cuiller dans sa bouche. Il avait pris un teint affreux, encore plus jaune que Montaignes, et plus inquiétant.

Deux ou trois jours après être tombé, il avait repris conscience et m'avait annoncé, depuis son lit, qu'il allait mieux. Ce n'était pas un palu qui allait le tenir longtemps couché, bon Dieu ! Et comment allait la petite ?

Il s'était levé, une peau de potamochère autour des reins, avait fait deux pas avant de vaciller, pris de vertige. J'accourus juste à temps pour le choper dans mes bras. En une seconde, son corps entier se couvrit de grosses gouttes d'une transpiration épaisse. Il était retombé dans l'inconscience, dont, depuis, il ne sortait pratiquement plus. Ses crises de tremblements, pendant les chutes de température, étaient spectaculaires. Il défaisait alors nattes et fourrures, secoué, tressautant, manquant parfois glisser du lit sur le sol, comme en proie à des crises d'épilepsie.

Montaignes revenait de temps en temps à la surface, sans jamais complètement atteindre la conscience. Il balbutiait pendant une dizaine de minutes, les yeux grands ouverts et d'une voix caverneuse, des bribes de Baudelaire, pleines de cadavres, de charognes et de spectres, puis repartait lui aussi.

La pluie. La pluie. La pluie ! Combien d'heures passais-je assis, entre les soins à prodiguer, en proie à la solitude et aux pensées les

plus noires dans cette pièce de bambou battue par l'averse continuelle, seul, à des semaines de toute assistance, de tout groupe humain, n'ayant d'autre spectacle sous les yeux que les corps de mes compagnons moribonds ? Je ne sortais plus. Je ne travaillais plus au bateau. Je ne chassais plus et avais même renoncé à partir en cueillette. Ils ne mangeaient rien et je n'avais pas faim.

Attendre. Qu'ils reviennent à eux, s'ils revenaient un jour, que la pluie cesse, qu'enfin quelque chose s'arrange. Ces minutes qui passaient si lentement me pourrissaient le moral. Moi le païen, qui n'avais jamais vécu que de façon trop barbare pour admettre l'existence de puissances divines, je les priais les unes après les autres. Je les suppliais d'intervenir. Je reconstituais dans ma tête des bribes de rites et de prières orthodoxes qui demeuraient accrochés à mes souvenirs et je les adressais au ciel, avec des bouts d'autres cultes que j'avais croisés.

Puis je les maudissais tous, dans un grand éclat de rage, parce que ces salauds, comme d'habitude, ne faisaient rien.

Cette attente, jour après jour, me rongeaient et attaquait ce qui me restait de résistance. Alors, quand je craquais, je me glissais contre Gamine, je la prenais dans mes bras, je m'appuyais contre elle et je cherchais le réconfort dans la tiède température de son corps.

Chaque regard que je posais sur elle me révoltait. Elle partait lentement, inexorablement. Elle était en train de mourir sans aucune raison digne de nom. Qui ou quoi était en train de la tuer ? J'en devenais fou. Il lui arrivait de se réveiller quelques secondes, pour me réclamer à boire.

Je lui apportais de l'eau. Elle buvait quelques gorgées, de moins en moins nombreuses et, malgré tous mes appels et mes caresses, elle repartait. Jamais je n'arrivais à la retenir. Je devais cesser de prononcer son nom en me rendant compte qu'elle était retombée dans cette torpeur, si loin de moi, contre laquelle je ne pouvais rien.

Toutes les vingt ou trente minutes, je me courbais, affolé, sur sa poitrine, essayant de capter, si faible et si lointain, les battements de son cœur. Quand le doute persistait, je la pinçais, fort, et ne me tranquilliais que lorsqu'elle réagissait, en me grondant gentiment.

— Elias... Fais mal...

Un soir, à force de me poser des questions, je compris enfin ce qui arrivait. J'étais sorti de la pièce où j'étouffais. Je m'étais affalé sur le transat de Paulo et je laissais la pluie me tomber sur la gueule, en criant pour me libérer de la tension et de l'angoisse.

La pluie rafraîchissait mon corps. Je me frottais la tête et tendais le visage aux rafales de flotte, dans l'espoir que la pression baisse un peu

sous mon crâne. Je vis alors s'élever au loin, au-dessus de la palissade, dans la grisaille du lac, ces vapeurs un peu jaunâtres qui flottaient parfois le soir. Des vapeurs nocives, pensais-je. Et soudain, une vision s'imposa à moi. Celle de ce village de huttes que nous avions découvert sur les berges de la Sangha, avec ses morts paisibles, étendus sur le sol, sans que rien ait pu nous expliquer la raison de leur décès.

Une fièvre, venue de quelque marécage. C'est ce qu'avait supposé Montaignes. Un empoisonnement ou une épidémie foudroyante, avait-il dit. Je connaissais maintenant l'explication. Comme Gamine, les gens du village s'étaient endormis et ne s'étaient plus jamais réveillés.

Je rigolais tout seul, ruisselant de pluie. C'était si simple. Il régnait sur ce coin maudit une horreur supplémentaire, dont nous avions pourtant été prévenus dès notre entrée dans la forêt, sans pour autant y prêter attention, inconscients que nous étions. Gamine était condamnée. Nous étions tous condamnés. Peut-être que j'étais déjà trop imprégné de ce poison. Et ce paludisme étrange qui ne voulait pas céder !

Un fortin avec quatre squelettes inexplicables, voilà ce que nous avions à faire ici. La forêt nous tenait. Elle nous avait niqués comme des gamins et on avait foncé dans tous les pièges. La fièvre nous aurait tous.

Je marchais dans le fortin, sans souci pour la boue dans laquelle je m'enfonçais, en riant hystériquement, titubant, à bout. Baisés ! Condamnés à mort ! Par ce sommeil terrible qui, en ce moment même, grignotait mon amour.

Tout à coup je me plantai, les deux pieds dans la boue et je gueulai de toutes mes forces.

— Non ! Pas moi !

Pourquoi ? Je refusais absolument. Quelle raison y avait-il à cette condamnation ? Aucune. C'était pour le plaisir de répandre le mal et moi je ne marcherais pas dans cette combine.

— Tu m'auras pas ! Salope !

J'insultai le monde entier avant de m'écrouler une nouvelle fois sur le transat. Les autres étaient en train de crever, mais moi j'étais toujours debout. Puisqu'ils étaient morts, ou potentiellement morts, je n'avais aucune raison de me sacrifier et de rester ici pour faire un squelette de plus. Je me cassais d'ici, moi !

Sans doute mettrais-je des mois à rejoindre la civilisation, ou le premier bled qui y ressemblerait, mais je passerais ! Ma Winchester,

quelques vivres et j'abandonnais tout le monde. Je sauvais ma peau. Qu'on ne vienne pas me parler de solidarité ou quoi que ce soit. J'avais lutté. J'avais donné tout ce que je pouvais. Une nouvelle fois je me retrouvais au bord de l'épuisement. Ils ne voulaient pas guérir ? Qu'ils meurent sans moi !

C'était logique. Qu'aurait fait Paulo à ma place, sachant que la mort était convoquée ici ? Il se serait carapaté. Encore heureux s'il ne nous mettrait pas, en pleurant, à chacun une balle dans la tête avant de s'enfoncer dans la jungle pour ne plus jamais revenir.

Ma décision était prise. Il fallait laisser le fortin à son sort le lendemain à l'aube. L'après-midi était déjà très avancé. La lumière tombait vite sous cette flotte. Je n'allais pas partir de nuit dans la jungle.

*

La douche et ma résolution m'avaient apaisé. J'avais enfin quitté cet état de dépression et de pensées noires que l'attente désespérée avait fait naître en moi. Je rentrai à l'atelier me sécher.

Paulo et Montaignes reposaient sur le dos, la bouche ouverte dans la même expression, les nattes remontées jusqu'au menton, dans cette odeur aigre de sueur et de mort qui s'était incrustée dans chaque objet de la pièce.

Je bus une gorgée de tord-boyaux, me réchauffai par quelques mouvements de gymnastique et me mis à l'ouvrage.

Je réunis d'abord dans la pièce tout ce qui pouvait leur être utile. Je disposai dix Calebasses pleines d'eau de pluie. Ensuite, je rassemblai des branchages et bâtis, sommairement, deux nouvelles couches, afin qu'ils soient bien au sec. J'empilai quelques kilos de fruits, cueillis au verger de Montaignes.

J'amassai une énorme réserve de bois et rallumai un feu plus près de leurs nouveaux lits, afin qu'ils aient peu d'efforts à faire pour l'alimenter. Tout en œuvrant, je leur parlais sans arrêt, pour leur expliquer qu'ils devaient comprendre, que j'avais ma vie à sauver et que j'en avais juste le temps.

En outre, dès que j'arriverai au village, j'affréterai une pirogue et reviendrai les chercher le plus vite possible. Peut-être même qu'avec un peu de chance, je rencontrerai une tribu ou des isolés avant mon retour chez les Kuyus, et viendrai dans ce cas les chercher directement. Ils n'avaient plus qu'une chose à faire : tenir. Rester vivants le plus longtemps possible. S'accrocher à leur souffle en m'attendant. Puis je dus une nouvelle fois essayer leurs corps et les

changer de place. Ni l'un ni l'autre ne réagissait le moins du monde.

Je préparai mon bagage. La Winchester express, deux machettes, quelques fruits dans un petit sac de peau fabriqué par Montaignes. Ma sarbacane et les fléchettes. Ça suffirait. Je fourbis mon petit paquetage, tout en leur parlant.

— Vous inquiétez pas. Je pars. Mais je reviens. Tu m'entends, Paulo ? Je fais l'aller et retour. C'est l'affaire de... disons quelques jours. Je *dois* me casser. Tu entends, Vieux ? Tu ferais pareil à ma place. Hein Paulo ? Dis-moi que tu ferais la même chose !

C'était sûrement les derniers mots que je lui adressais et il ne les entendait même pas, le vieux copain. L'aube me trouva sur le lit de Gamine, ma petite fille dans mes bras.

— Vis ! lui expliquais-je. Je t'en supplie, entends-moi dans ton sommeil et bats-toi pour vivre. Je ne t'abandonne pas. Je pars pour revenir. Il faut que tu comprennes, ma petite chérie. Elias va chercher du secours. Il revient. Il faut être toujours là quand il revient.

J'embrassai doucement ses lèvres, caressai sa tempe, me perdis encore une fois dans l'observation de son visage. Puis je décidai de ne pas partir !

Le déluge semblait devoir ne plus jamais s'arrêter, comme s'il menait une lutte de longue haleine contre mes nerfs. Il n'y avait que de petites accalmies, la nuit, pendant lesquelles régnait encore le bruit des cascades qui dégouлинаient des arbres de la forêt. Les nuages s'écartaient quelques instants sur une lune presque pleine, si brillante qu'on la distinguait parfois, comme un halo blanc, à travers la pluie.

Je laissais les jours passer. Toute idée de fuite m'avait quitté. J'avais bien sûr conscience de la mort qui flottait toujours autour de moi mais, après mon premier réflexe de sauvegarde, elle était passée au deuxième plan, je la méprisais.

J'avais senti que partir n'était pas la voie qu'il fallait suivre. Une intuition, une de ces convictions intimes que j'ai toujours écoutée dans ma vie, me l'interdisait. Vivre l'aventure, c'est se frotter au destin plus qu'une personne normale et apprendre à en lire les signes et les messages.

Il se préparait quelque chose ici. Il fallait que je sois présent. Ce sont des sentiments difficiles à expliquer.

J'étais convaincu que le dénouement se déroulerait ici, dans ce fortin que j'avais bâti. Plus les jours avançaient, plus cette sensation se précisait et plus la date se rapprochait. Ce grand disque lunaire presque parfait m'annonçait quelque chose. Je savais que ce quelque

chose était primordial. C'était la fin d'une histoire. Il y avait un combat final à livrer et j'étais tenu d'y assister.

On ne me laisserait pas de toute façon me défilier comme ça. J'appartenais à cette histoire et je ne pouvais pas m'en échapper. La seule issue de secours possible avait été il y avait bien longtemps : juste avant que nous ayons accepté le premier rite, la cérémonie du sorcier dans la maison des serpents. Depuis, nous étions liés.

Cela m'apparaissait clairement maintenant. Ma crise sous la pluie avait déchiré les derniers voiles qui masquaient l'avenir. Il n'y avait qu'une issue logique à ce bordel, un combat pour lequel nous nous étions portés volontaires et auquel je ne me déroberais pas. Plus la lune grossissait, plus j'en avais la certitude. Dans le même temps les cicatrices dans les paumes de mes mains me paraissaient devenir plus sensibles. Cela intervint pendant la troisième nuit de lune.

Depuis la veille, Paulo et Montaignes revenaient doucement au monde. Leurs réveils étaient plus fréquents. Montaignes, pour la première fois depuis longtemps, accéda à la conscience totale et débita autre chose que du Baudelaire. J'en profitais pour les alimenter au maximum, afin de ne pas perdre ce regain d'énergie.

Cette nuit-là, tard, ils s'étaient réveillés tous les deux et je leur avais préparé à chacun une calebasse de fruits broyés et bouillants, dans laquelle j'avais mis ce qui restait de sucre de canne.

Paulo avait à peine la force de bouger sa cuiller. Recroquevillé, sans énergie, la bouche à cinq centimètres au-dessus du sol, il aspirait quelques gouttes et mettait un temps infini à les avaler. Montaignes buvait à même le bol et s'en renversait sur le menton.

Cela me faisait du bien de les voir ainsi.

M'Bumba attaqua alors, sans aucun avertissement. Un énorme choc ébranla le sol, tandis qu'un gigantesque bang retentissait. C'était à la palissade, côté ouest, c'est-à-dire côté forêt.

Je me précipitai aussitôt dehors, la Winchester en main. On y était ! Le rendez-vous, le combat final !

Un deuxième choc fit trembler le sol. Sous mes yeux, à trente mètres, mon rempart se gonfla d'un coup vers l'intérieur, poussé par une force surnaturelle. Il tint une fraction de seconde en position tendue. Je pouvais sentir les fibres de bambou prêtes à craquer. Un pieu fiché en terre se courba, se courba encore, et péta avec un bruit sec, comme un immense claquement de fouet. Un des bouts s'envola dans les airs et retomba beaucoup plus loin. La palissade reprit sa place dans une giclée de boue.

Je courus me placer sur le côté, près de la palissade, à une vingtaine de mètres de l'endroit attaqué. De cette manière, j'aurais l'éléphant de profil quand la barrière péterait. Je pourrais l'aligner

avant qu'il ait fait cinq mètres à l'intérieur du fortin.

Je m'étais agenouillé dans la boue, l'épaule appuyée à l'un des pieux obliques pour me protéger du recul. La Winchester en joue, je visais la hauteur approximative de sa tête.

À nouveau la terre trembla. Le bruit du choc, énorme, me fit instinctivement rentrer la tête dans les épaules. Je vis la palissade plier, comme si une main invisible l'avait saisie par le haut et la tirait pour la plaquer contre terre.

Et je le vis. Dans l'angle nouveau que formait la barrière sous sa poussée. Sa tête, comme un rocher, et un peu de ses épaules, à plusieurs mètres au-dessus du sol. Sa défense semblait prise entre les bambous, et il secouait furieusement la construction pour se dégager, faisant tout trembler.

Je tirai. Deux coups, l'un sur l'autre.

La palissade revint en place, en même temps qu'un énorme barrissement furieux, à glacer le sang, comme un rugissement, s'éloignait vers la forêt.

Je l'avais touché !

Je me rapprochai. Une longue brèche crevait maintenant la palissade entre deux bambous éclatés. Derrière, il n'y avait plus rien. Le salopard s'était réfugié dans la forêt. Des fracas de végétation et un grondement sourd du sol m'apprirent qu'il n'était pas si loin que ça. Il restait aux alentours.

Je rechargeai, prêt pour la seconde manche, et je me réinstallai contre un pieu, à genoux dans la boue, pensant qu'il reviendrait là où il avait déjà attaqué et qui, je devais bien me l'avouer, était bien prêt de céder.

Putain, je l'avais touché ! Balade-toi, connard ! Fais le tour, gueule autant que tu veux. Je vais rester ici à t'écouter. J'ai tout mon temps. Amène-toi simplement et je te fais ta fête. Ta dernière.

Les bruits disparurent, comme engloutis par la forêt. Mort ? Barré ? Aucune des solutions ne me satisfaisait. Il devait être tout près, à méditer un de ses coups. Mon regard parcourait sans arrêt la palissade, cherchant à distinguer une ombre ou un mouvement qui me renseignerait. Prêt à arroser dès qu'il réattaquerait. Mes oreilles tentaient de percevoir, à travers le bruit de la pluie, un de ses pas pour le localiser. Mais le silence était maintenant total.

*

La palissade explosa derrière moi.

Le pilier auquel je m'appuyais gicla et je fus projeté à cinq mètres

en avant. Je retombai à genoux, dans la boue. J'aurais voulu m'y enfoncer. Derrière moi, les coups de boutoir faisaient danser les bambous. J'entendais les fibres claquer. Tendue à l'extrême, en proie à une panique froide, j'attendais le dernier grand craquement et l'horreur monumentale qui allait s'abattre sur moi pour m'écraser. Sous ma poitrine le sol résonnait. Le vacarme de ses coups et de ses rugissements, épouvantablement proches, résonnait dans ma tête.

Je sentis et entendis qu'un pieu cassait et retombait non loin de moi.

Ça y était. Il était sur moi.

Tout bruit cessa. Il n'y eut même pas le son de branches brisées ou du grondement du sol pour m'indiquer où il était passé.

Je me redressai millimètre après millimètre, couvert de boue. Bon Dieu ! Que j'étais con d'avoir cru que la palissade allait tenir contre une pareille furie ! J'étais incapable de faire un geste. La peur m'avait envahi et ne me quittait plus. Je croyais encore entendre derrière moi les coups de tonnerre et sentir le monstre s'acharner à quelques mètres. Je tremblais. J'étais souillé. Mon estomac se tordait, me secouant de nausées. À genoux dans la boue, les deux bras serrés sur le ventre, je restais paralysé, mon cœur battant la chamade.

Je hurlai de toute ma force quand il attaqua la barrière, loin de moi, à une cinquantaine de mètres, en face. Je criai de peur de le voir débarquer. Je voyais comme dans un cauchemar les bambous gicler en éclats et la force incroyable qui les cognait de toute sa rage.

Puis il disparut de nouveau, et ne réapparut pas. On n'entendait plus que des bruissements aigus et lointains. Toujours plus loin. Il renonçait.

Je ne bougeais pas. L'aube se leva quelques heures plus tard, alors que j'étais toujours dans la boue, puant et minable, tordu par une terreur que je n'avais jamais subie jusqu'alors.

Petit à petit, avec la lumière, je compris que j'étais vivant. En trois endroits, la barrière était enfoncée, amputée de grands lambeaux de bois. Derrière moi, elle s'était fendue en deux, une brisure horizontale d'une dizaine de mètres, qui me donna le coup de grâce. Un peu plus, juste une pression, et il crevait tout. Il m'attrapait, il me brisait sur le sol et finissait par m'écraser.

Pourquoi ne l'avait-il pas fait ? Sa blessure devait être grave. Affaibli, il avait continué un moment à écouter sa rage puis il avait dû abandonner. Je ramassai mon fusil dans la boue et pris le temps de me rafraîchir, laissant ainsi le calme revenir en moi. Mes mains tremblaient toujours doucement, sans que je puisse rien faire pour les en empêcher. Quand j'entrai dans l'atelier, je sus aussitôt. Paulo me regardait, quelque chose d'infiniment triste dans le regard, couvert de

peaux, assis sur le coin du lit de la petite. Montaignes, toujours couché, pleurait doucement.

Elle était morte.

Paulo reflua vers son lit. Ils se recouvrirent tous les deux de leurs nattes, comme pris par une crise, pour me laisser seul avec ma douleur.

Je la pris dans mes bras. Son visage reflétait une paix totale. Je la palpai et la pinçai dans un dernier réflexe de défense, mais c'était sans espoir. Cette fois, elle était partie si loin qu'elle ne reviendrait plus.

Je traversai le fortin pour la porter jusqu'à notre chambre, l'allongeai, puis saisis une machette et me mis à démonter furieusement le plancher de bambou. Puis je m'agenouillai dans la terre et creusai un trou. Cela me prit quelques heures pour qu'il soit profond et les bords bien droits. Ensuite, je découpai les bambous à la bonne longueur et je les disposai sur le sol et les parois de la tombe, de façon à obtenir une caisse, la plus régulière possible. Qu'elle soit à l'abri de tous les charognards.

Je la soulevai et la posai doucement au fond, les mains croisées sur la poitrine. Je la recouvris d'une natte et, très vite, sans regarder, je repoussai la terre sur elle.

Je piétinai jusqu'à ce que tout soit bien plat et sortis de la cahute. Machette en main, je m'attaquai aux piliers. La maison s'abattit sur la tombe. Je cassai le toit et les cloisons, pour ne laisser qu'un amas de débris, interdisant l'accès à la tombe de ma fiancée.

Repose en paix, jolie petite fille.

En préparant deux nouveaux lits de branchages pour Paulo et Montaignes, je leur refis le plein de provisions. Il restait neuf balles ! J'en pris six, mon fusil et sortis du fortin.

ÉPILOGUE

Je trouvai le salopard quelques jours plus tard. Depuis mon départ, il n'y avait plus de traces, comme d'habitude. M'Bumba semblait encore s'être volatilisé. Mais ses cris d'agonie me guidaient. De longs barrissements aigus, loin vers l'ouest.

J'avais fait le tour du fortin. Il y avait du sang sur un bon nombre de pieux. Notre idée de hérissier la palissade de bambous pointus avait été bonne. Il s'y était embroché à chaque assaut et j'espérais que maintenant le venin de serpent lui parcourait les entrailles.

Autour, sur une petite distance, j'avais relevé de grandes taches brunes, souvenirs de litres de sang bu par la terre, qui m'apprirent ce que les cris me confirmaient. M'Bumba était touché. M'Bumba était à l'agonie !

Je marchais vite et presque sans m'arrêter, m'éloignant parfois de la direction des barrissements, y revenant après de longs détours, gêné par une végétation qui devenait de plus en plus épaisse et sombre.

Je m'étais enfoncé dans un gigantesque amas de taillis serré, fait de palmes, de lierres et d'épines, où je ne pouvais progresser qu'en frayant mon chemin à la machette. Les cris de M'Bumba étaient proches, aigus, longs d'une trentaine de secondes, et s'achevaient en un déraillement rauque et enroué, comme un éternuement.

À présent, lorsque je m'arrêtais, je distinguais aussi son souffle.

Il n'était pas loin, caché quelque part parmi les buissons impénétrables. Il pouvait se planquer, j'étais décidé à raser le coin s'il le fallait pour le trouver. Il était trop près maintenant pour m'échapper. La seule chose que j'espérais, depuis deux jours, c'était d'arriver à temps.

Le trouver, mais le trouver vivant. On avait un nombre incroyable de comptes à régler ensemble.

Tout à coup je vis par terre un os énorme. Un fémur blanc d'éléphant. Je n'y prêtai pas d'attention particulière, quand je tombai sur d'autres ossements, plus nombreux, à demi enfouis.

Quelques pas plus loin, je découvris une grande cage thoracique d'éléphant, totalement recouverte de lierres et d'épineux, à tel point qu'elle en était pratiquement invisible. J'aurais pu passer devant elle sans la voir.

Je pris le temps de dégager un peu la végétation. Le squelette était

entier, pourvu de deux impressionnantes défenses n'attendant, semblait-il, que mon bon plaisir. Je notai l'endroit, fit quelques marques sur les arbres et continuai.

Moins de vingt mètres plus loin, je butais à nouveau sur un squelette d'éléphant, lui aussi entièrement recouvert par la végétation et environné de verdure baroque. Là encore, deux belles défenses, enfouies dans des arbustes. Puis ce fut un troisième, également dissimulé. Un quatrième... je compris que tout le sous-bois était occupé par des cadavres. J'avais trouvé le cimetière !

*

Cela ne faisait aucun doute. L'endroit légendaire où les vieux éléphants venaient mourir ! C'était étrange, j'avais toujours imaginé quand je consentais à y penser qu'il devait se trouver dans une clairière un peu mystérieuse, au fond de la jungle, sur laquelle on déboucherait par hasard.

Un nouveau mastodonte couvert de feuillages. L'os n'apparaissait que par endroits, comme un fragment de rochers blancs. Les défenses pointaient d'un amas de mousses et de fougères. Il devait y en avoir partout sous cette voûte, à peine visibles. Il fallait tomber dessus.

J'étais en nage. Le travail à la machette m'essoufflait et je ne perdais pas de temps aux richesses du paysage. Je me frayais toujours plus profond une sorte de tranchée et commençais à me demander si M'Bumba n'avait pas *encore* décidé de m'emmerder, quand il apparut enfin devant moi.

À quelques mètres, dissimulé par des lianes et des feuillages enchevêtrés, j'aperçus sa croupe monumentale et noire dans la pénombre, avachie de tout son poids sur le sol. Il était couché sur le ventre et il me tournait le dos.

Sa tête se souleva à mon arrivée. Les deux immenses oreilles de cuir noir déchiquetées, grandes comme des paravents, s'agitèrent, balayant les branches sur le sol. L'immonde fils de pute avait du mal à quitter cette terre où il avait tant fait de saloperies. Il vivait encore.

Qu'il était gros ! Sa tête, un rocher noir bosselé, était aussi haute que moi. Sa trompe, un énorme tuyau musclé, décrivait un arc de cercle inerte devant lui et semblait hors d'état de nuire. Une de ses pattes arrière était raide, perpendiculaire à son corps et lui soulevait un peu l'arrière-train. Il était agenouillé sur ses deux pattes avant. Sous l'angle où je le voyais, avec son derrière un peu surélevé, on aurait dit qu'il venait de se prendre un obstacle et de chuter bêtement sur le menton. Je m'approchai.

— M'Bumba ! Tu me vois ? C'est moi, Elias... Son crâne ravagé était recouvert d'un épais cuir noir, large comme un tonneau. Les petits yeux, comme des boutons noirs, étaient rigoureusement impénétrables. On dit qu'on éprouve du respect pour l'adversaire de valeur. Je n'en eus pas.

— Tu me vois bien, là ?

Il eut un soubresaut de volonté. Il se dressa d'un bon centimètre, et retomba en faisant trembler le sol. Une de mes balles l'avait touché juste au-dessus de l'aisselle. Ses flancs portaient plusieurs déchirures auréolées de taches un peu plus sombres. De sa patte arrière raide pointait un large morceau de bois déchiqueté : une pointe à venin qui s'était cassée dans sa chair.

Je contournai sa défense, plus haute que moi, d'une largeur irréaliste et recourbée comme celle d'un mammoth. L'entaille de l'autre était affreuse à voir. Une cassure en biseau, laissant un éclat long et coupant, pointant d'une dent noire et pourrie.

Je levai mon fusil avec un plaisir extrême, juste devant le petit bouton noir qui me fixait.

— Alors, salope ? Tu l'as dans le cul, connard ? Pouffiasse ! Tas de viande. Tas de merde. Enculé. Tu t'es fait baiser, gros porc, hein ? Hein ?

Il redressa la tête sous l'insulte. Pas longtemps. Je tirai. L'œil éclata et la tête tomba d'un bloc avant de glisser sur le côté.

— ENCULÉ ! ENCULÉ ! ET CELLE-LÀ C'EST POUR MA GAMINE.

Je tirai dans le crâne. Mon oreille droite se boucha. Je continuais à gueuler en rechargeant à toute vitesse et je lui appliquai le fusil sur la tête.

— POUR TATAVE !

Un large bout d'os éclata, laissant un espace vide et sanguinolent.

— POUR BÉBÉ !

La poudre me piquait les yeux. Des nuages de fumée volaient autour du crâne du salopard.

Je tirai mes deux dernières balles dans ses flancs, à la mémoire des Petits Bonshommes, le faisant tressauter et couler deux gros ruisseaux de sang. Puis, comme six balles étaient bien peu de chose pour exprimer ma rage, je me mis à lui botter le cul, à le cogner du talon,

puis du poing, en m'écorchant les phalanges.

Alors je pris la machette et je frappai et découpai, le lacérant de toutes parts, jusqu'à tomber en arrière, de la sueur dans les yeux et les poumons brûlant à force de frapper comme un dingue et de hurler.

Je restai ensuite très longtemps à laisser le calme revenir en moi, face à la dépouille charcutée, striée de petites hachures.

*

Je ne revins que beaucoup plus tard au fortin. Mes camarades étaient couchés et vivants. En piteux état, mais vivants. Je me livrai tout de suite à leur toilette malgré leurs faibles protestations et je découvris des sangsues, noires et gonflées sur leurs mollets. Sur Paulo, certaines étaient pane-nues jusqu'à l'intérieur des cuisses.

La pluie ininterrompue les avait sûrement fait remonter du lac. Je fis du feu, le temps de préparer un tison et je me mis en devoir, en leur brûlant la tête, de les décrocher.

— Aïe ! Bordel ! mâchonna Paulo, réveillé par une brûlure.

Il se pencha difficilement sur ce que je faisais, et marmonna :

— ... des sangsues. J'avais pas vu !

Puis il me regarda et la mémoire lui revint.

— Alors ?

— C'est fait, il est mort.

Le Vieux se laissa aller en arrière avec un soupir de soulagement.

— Eh bé, je peux mourir, alors ?

— Fais pas le con.

Montaignes avait ouvert les yeux et me regardait, une sorte de mince sourire aux lèvres.

— Tu l'as eu... Tu l'as eu...

Puis il découvrit les sangsues sur son corps et sa joie en fut tempérée. Je les ôtai le plus rapidement possible, en les jetant au fur et à mesure dans le feu. L'opération laissait des petites marques rouges et rondes, comme des brûlures de cigarettes. Paulo m'engueulait et grattait la grosse barbe grise qui lui avait poussé, comme avec surprise.

Je sortis. Le soir tombait sur le fortin. Une grande fatigue me montait des reins. Tout, autour de moi, n'était que débris, saletés et mares de boue. La palissade était défoncée en trois endroits, les bambous éclatés, une grande majorité des pieux de soutien déterrés. Il y aurait du boulot. Beaucoup de boulot.

Je me dirigeai vers le tam-tam, devant la salle de réunion. C'était l'heure des appels. Les quatre paires de gourdins reposaient à l'envers, comme on les avait laissées. Je les pris et commençai à marteler.

Palam ! Palam ! Palam ! Pam Pam ! Pam Pam ! Palam ! Palam ! Palam ! Bam ! Bam !

Je cognais insensiblement de plus en plus fort, tapant à grands coups sur ma peine. « Ça vouloir dire venir, venir », me disait sa petite voix, si lointaine, au bord de la rivière.

« Venir venir. Mauvais c'est passé... »

Et ses deux grands yeux noirs qui se posaient sur moi.

Fin

À propos de l'auteur

Fils d'un légionnaire français d'origine albanaise et d'une mère grecque, Cizia Zykë passe son enfance à Taroudant dans le sud du Maroc. Sa famille s'installe à Bordeaux lorsque le Maroc gagne son indépendance en 1956.

L'adolescence de Zykë est mouvementée. Ses activités au sein d'un gang de jeunes délinquants lui valent de nombreux ennuis judiciaires, dont deux séjours à la prison du château du Hâ. Il décide de quitter la France à l'âge de dix-sept ans. Les autorités refusent cependant de lui délivrer un passeport, ce qui pousse Zykë à s'engager dans la Légion étrangère lors de la Guerre des Six Jours. Hélas, son rêve de partir de la France à tout prix est détruit lorsque son contingent est dissous après seulement trois mois.

Zykë parvient finalement à obtenir un passeport en 1967 et part rejoindre son grand-père installé en Argentine. Pendant les trois années qu'il passera en Amérique du Sud, il acquiert une fortune considérable (dans le commerce d'objets d'art précolombien) et une passion immodérée pour les jeux de hasard.

Zykë s'installe à Toronto en octobre 1970. Il y prend la direction d'un restaurant italien, puis se spécialise dans l'organisation de jeux de hasard clandestins et dans la récupération forcée de dettes. Survivant de justesse à une tentative d'assassinat par le chef d'un gang rival, Zykë se réfugie en Suisse en 1973.

Amateur de drogues, il voyage souvent à Amsterdam pendant cette période-là pour se procurer des produits stupéfiants. Après une overdose d'héroïne, il décide de partir en Afrique du Nord où il finit par organiser un commerce extrêmement lucratif de véhicules d'occasion. Malgré la corruption omniprésente qui lui facilite ses transactions pas toujours légales, il est finalement arrêté à Bamako, Mali en 1975 et confronté à une longue liste de chefs d'accusation. Il obtient avec difficulté une libération sous caution et en profite pour quitter l'Afrique en catastrophe.

Pendant les trois années suivantes, Zykë et sa compagne parcourent les Caraïbes. Leur fils naît en 1978, mais meurt subitement à l'âge d'un an seulement. Le couple, atterré par cette tragédie, plonge dans la vie nocturne des casinos de Hong Kong et de Macao et échoue sans un rond au Costa Rica en 1980.

Intéressé par les histoires de chercheurs d'or vivant illégalement

dans la réserve naturelle de Corcovado, sur la péninsule d'Osa, Zykë s'associe à plusieurs d'entre eux et réussit après un certain temps à fonder un holding – légal cette fois – d'exploitation d'or à grande échelle. L'impact environnemental de sa mine et les relations difficiles qu'il entretient avec la population et la classe politique locales finissent cependant par entraîner sa chute en 1983.

Menacé de longues années de prison, il s'enfuit vers le Panama en emportant sur lui trois kilos d'or.

De retour en France, il écrit « Oro », qui relate ses aventures au Costa Rica, et le publie en 1985. Il publie « Sahara » (sur ses aventures en Afrique du Nord) et « Parodie » (sur son séjour au Canada), qui complèteront sa trilogie autobiographique, en 1986 et 1987. Ces trois livres ont été traduits en plusieurs langues et restent encore aujourd'hui ses œuvres les plus célèbres. Zykë y offre une perspective insolite et humoristique sur les pays où il a vécu et sur ses sempiternels ennuis judiciaires. Zykë affirme que tous les événements qu'il a décrits dans Oro, Sahara et Parodie sont « rigoureusement authentiques ».

Jusqu'en 1991, Zykë vit en Thaïlande, où il s'entraîne à la boxe thaïe, et en Australie, où il gère à nouveau une mine d'or. Il sera suivi en Australie par une équipe de télévision française. Le reportage « Cizia Zykë, gentilhomme de fortune », réalisé par Dominique Martial, est diffusé pour la première fois en 1987. Pendant tout son séjour en Asie du Sud-Est, Zykë continue à publier régulièrement des romans, de fiction cette fois, dont aucun n'a cependant réussi à répéter le succès commercial d'Oro qui fut un best-seller. Cette célèbre aventure de la Péninsule d'Osa parut en bande dessinée en 1992 sous les coups de crayon d'Yves Bordes, mais seul le premier tome fut publié.

En 1991, Zykë retourne en France et se prépare à visiter l'Albanie, pays d'origine de son père, qui vit à cette époque le chaos qui a suivi la chute du régime communiste. Zykë y passe trois ans. Le fruit de son séjour en Albanie se constitue de quatre romans – *Les Aigles*, *Au nom du père*, *Requiem* et *Rédemption* –, et du film documentaire Kanoun, qu'il réalise avec Piro Milkani et, pour le récit, avec la participation du cinéaste et écrivain Dominique Martial.

En 2007, deux récits extraits du recueil de nouvelles « Histoires de fous » paraissent chez Talking Book : « L'Ogre », narré par Philippe Murgier et Hugo David, puis, toujours sous ce format, « Tu veux jouer avec moi ? », narré par Marie Clément, Hugo David, Leïla Baktiar, Guylène Ouvrard et Esmeralda Nunez.

En 2008-2009, Cizia Zykë se trouve en Guyane, il y prépare la sortie d'un nouvel ouvrage autobiographique dont le titre est « Oro

and Co. ». Ce récit retrace son parcours depuis 1984, lorsqu'il quitte le Costa Rica, jusqu'à nos jours pour sa dernière aventure parmi les orpailleurs clandestins. Il y explore la frontière Surinamienne avec le projet de construire sa propre ville, zone de plaisir et casino flottant, avec statue de sa personne pour passer ainsi à la postérité.

Cizia Zykë signe alors sa dernière œuvre, un au revoir à ses lecteurs qui met fin à son aventure éditoriale.

Le 8 janvier 2009, Cizia Zykë aurait été mis en examen à Cayenne pour « complicité d'orpaillage clandestin ». D'après le journal Le Parisien : « on indique qu'il est soupçonné d'avoir ravitaillé par avion des orpailleurs clandestins, sous couvert de réaliser un documentaire. »

Il meurt à Bordeaux d'une crise cardiaque le 27 septembre 2011.